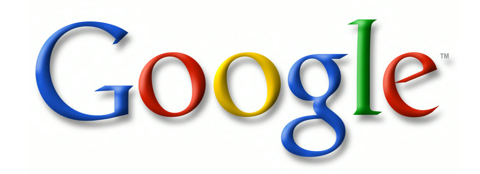
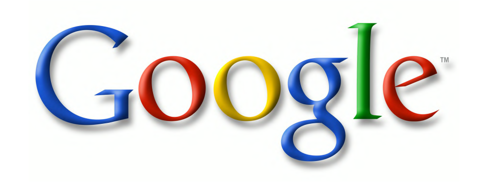





AUCTOR
PRETIOSA
FACIT

NKF
Morea

PETITE

ENCYCLOPÉDIE

RÉCRÉATIVE

OEUVRES COMPLÈTES

D'HÉGÉSIPPE

MOREAU

SUIVIES DES

OEUVRES CHOISIES DE GILBERT

ET DE LA

BIOGRAPHIE DES AUTEURS MORTS DE FAIM

PAR

CHARLES COLNET

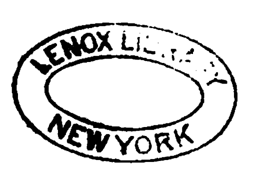


PARIS

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

1856


LENOX LI
NEW YORK

NOTICE

SUR

HÉGÉSIPPE MOREAU

Tout le monde sait que la vie d'Hégésippe Moreau, comme celle de bien des jeunes poëtes, fut une vie de douleurs et de privations, nous n'entreprendrons pas de les retracer ici : il suffira, pour les connaître, de lire sa Correspondance, où il les peint si bien lui-même.

Né à Paris, le 9 avril 1810, de parents pauvres, il fut emmené fort jeune à Provins, où il passa ses premières années. Orphelin de bonne heure et se trouvant sans famille [1], des personnes charitables prirent soin de son enfance. Dès qu'il fut en âge d'apprendre un état, il fut mis en apprentissage chez un imprimeur de cette ville, M. Lebeau. C'est dans cette maison qu'il paraît avoir passé le plus heureux temps de sa jeunesse, près de mademoiselle Lebeau, à laquelle il donne sans cesse le doux nom de sœur et qu'il a tant aimée, comme il nous le dit lui-même.

Moreau vivait ainsi tranquille et heureux, lorsque l'idée lui vint de venir habiter Paris, où, comme tant d'esprits d'élite, il croyait trouver le bonheur et la réputation, et où il ne trouva que malheur et décep-

[1] Il était enfant naturel.

tions. Après avoir été successivement compositeur typographe, correcteur d'imprimerie et maître d'études, il mourut, dans le courant de l'année 1839, à l'âge de vingt-neuf ans, comme Gilbert, son frère en littérature et en infortune, avec lequel il a tant de ressemblance et auquel il se compare si souvent lui-même.

Il avait eu un long pressentiment d'une semblable fin. Dans sa dernière lettre à sa sœur, en parlant d'une personne qui avait beaucoup d'admiration pour son talent : « Ces gens-là, dit-il, me laisseront mourir de faim ou de chagrin, après quoi ils diront : C'est dommage ! et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert. »

ARTHUR DELANOUE.

LE MYOSOTIS

DIX-HUIT ANS

J'ai dix-huit ans : tout change, et l'Espérance
Vers l'horizon me conduit par la main.
Encore un jour à traîner ma souffrance,
Et le bonheur me sourira demain.
Je vois déjà croître pour ma couronne
Quelques lauriers dans les fleurs du printemps.
C'est un délire. . . Ah ! qu'on me le pardonne :
J'ai dix-huit ans !

J'aime Provins, j'aime ces vieilles tombes
Où les Amours vont chercher des abris ;
Ces murs déserts qu'habitent les colombes,
Et dont mes pas font trembler les débris.
Là, je m'assieds, rêveur, et dans l'espace
Je suis des yeux les nuages flottants,
L'oiseau qui vole et la femme qui passe :
J'ai dix-huit ans !

Bercez-moi donc, ô rêves pleins de charmes,
Rêves d'amour... Mais l'aquilon des mers
A jusqu'à moi porté le bruit des armes.
La Grèce appelle en secouant ses fers.
Loin de la foule et loin du bruit des villes,
Dieux ! laissez-moi respirer quelque temps,
Le temps d'aller mourir aux Thermopyles
J'ai dix-huit ans !

Mais quel espoir ! la France jeune et fière
S'indigne aussi de vieillir en repos :
Des cieux émus par quinze ans de prière
La Liberté redescend à propos.
Foudre invisible et captif dans la nue,
Hier encor, je te disais: Attends !
Mais aujourd'hui, parais: l'heure est venue:
J'ai dix-huit ans !

1828.

VIVE LE ROI!

Vive le roi !... Comme les faux prophètes
L'ont enivré de ce souhait trompeur !
Comme on a vu grimacer à ses fêtes
La Vanité, l'Intérêt et la Peur !
Au bruit de l'or et des croix qu'on ramasse,
Devant le char tout s'est précipité ;

Et seul, debout, je murmure à voix basse :
Vive la liberté !

Vive le roi ! Quand les mages serviles
D'un dieu mortel flattaient ainsi l'orgueil,
Un autre cri, tombant des Thermopyles,
Vint tout à coup changer leur fête en deuil.
De l'Archipel aux rives du Bosphore,
Après mille ans l'écho l'a répété,
Et la victoire a pour devise encore :
Vive la liberté !

Vive le roi ! de nos vieilles tourelles
Ce cri souvent ébranla les arceaux,
Quand les seigneurs faisaient pour leurs querelles
Au nom du prince égorger les vassaux.
Dans ces débris, où leur ombre guerrière
Agite encor son glaive ensanglanté,
Le voyageur écrit sur la poussière :
Vive la liberté !

Vive le roi ! La voix de la vengeance
Se perd toujours au bruit de ce refrain ;
Pour endormir son éternelle enfance,
Voilà comment on berce un souverain ;
Mais quand la foudre éclate et le réveille,
Seul, sans flatteurs, le prince épouvanté

Entend ces mots gronder à son oreille
Vive la liberté !

Provins, 1828.

BÉRANGER

La Liberté chez nous se réfugie ;
Joyeux buveurs, à table et loin du jour.
Que Béranger, pour terminer l'orgie,
De ses refrains nous enivre à son tour.
Chargé de gloire et d'injures nouvelles,
Des bras d'un peuple il tombe dans les fers ;
Il est captif, mais sa muse a des ailes :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers !

Quand tour à tour, au pied de nos trophées,
Les rois tombaient implorant leur pardon,
De son berceau, que balançaient les fées,
Il s'élança, réveillé par un nom ..
Ce nom sacré qu'il n'a pu désapprendre
Est maintenant proscrit dans l'univers :
Béranger seul osa le faire entendre :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers !

Frondant l'abus de la victoire même,
Au roi des rois il n'a sacrifié

Que sur sa tombe et quand du diadème
Par le malheur il fut purifié.
Le vieux soldat dont il sèche les larmes,
Brûlant encor de souvenirs bien chers,
Semble écouter si l'on appelle aux armes :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers !

Qu'ai-je osé dire? Ah ! je sens que ma muse,
Rebelle aussi, déraisonne en buvant :
Comme le vin qui sera mon excuse,
La poésie enivre bien souvent;
Mais aujourd'hui, quand Thémis au poëte
Fait expier des sarcasmes amers,
Pour les venger la France les répète :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers

On l'a frappé dans sa noble misère,
Il faut de l'or et je n'ai que des pleurs :
Jeune soldat quêtant pour Bélisaire,
Ma voix du moins attendrira les cœurs.
Qui ne voudrait, bravant la tyrannie,
Payer sa gloire au prix de ses revers ?
Enflammons-nous aux rayons du génie :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers !

1828.

ÉPITRE A M. FIRMIN DIDOT

SUR L'IMPRIMERIE.

Quand les Muses, pleurant la gloire de la France,
Avec des souvenirs lui rendent l'espérance,
Poëte et citoyen, de quel œil peux-tu voir
Une ligue hypocrite alarmer le pouvoir,
Et, frappant au guichet de Sainte-Pélagie,
Tantôt pour la chanson, tantôt pour l'élégie,
Avec le fer des lois poursuivre sans repos
Un art dont la lumière a trahi ses complots?
Mais de l'opinion, souveraine immortelle,
Il éclaire les pas, il triomphe avec elle,
Et le pontife-roi, fulminant un édit,
En vain sur leur empire a lancé l'interdit.
Ils ne sont plus ces temps où la sainte parole
Tonnait et foudroyait du haut du Capitole,
Où la raison timide, en butte aux oppresseurs,
Dans l'exil ou les fers suivait ses défenseurs,
Et, comme leurs écrits, aux pieds du saint-office
Les voyait quelquefois brûler en sacrifice.
Zélateurs du passé, qui vers cet âge d'or
Prétendez aujourd'hui nous repousser encor,
N'avez-vous donc jamais déroulé ses annales?
Elles offrent à peine, à de longs intervalles,

Au lecteur fatigué de tableaux odieux,
Quelques pages de gloire où reposer ses yeux,
Comme le diamant perdu dans la poussière
Qui n'attend pour briller qu'un rayon de lumière.
Que de talents alors méconnus, avilis;
Dans un cercueil obscur tombaient ensevelis!
Un Voltaire, un Rousseau, sous le chaume champêtre,
Ignorés de leur siècle, et d'eux-mêmes peut-être,
Expiraient tout entiers : l'étude au feu divin
Qui, captif dans leur âme, y bouillonnait en vain,
Pour éclairer le monde eût ouvert un passage,
L'étude... Mais hélas! de ce trésor du sage
Les peuples malheureux ne sachant pas jouir,
A l'ombre des autels le laissaient enfouir.
Ces transfuges légers de Grèce et d'Ausonie,
Ces livres, où les dieux du goût et du génie
Traçaient pour l'avenir leurs oracles sacrés,
Voltigeaient au hasard, dispersés, déchirés,
Semblables dans leur suite aux réponses qu'envoie
La sibylle de Cume à l'exilé de Troie.
Un peuple envahissant, l'incendie à la main,
Foule aux pieds les débris du colosse romain,
Et le vent du désert sur l'Europe tremblante
Souffle pour l'engloutir sa poussière brûlante.
Déjà tout s'obscurcit : mais lorsque avec effroi
Ramenant du passé mes yeux autour de moi,

Je cherche les fléaux qu'il semblait nous prédire,
Quel contraste ! partout le fanatisme expire ;
A la voix de la gloire et de la liberté,
Un autre enthousiasme a partout éclaté,
Plus fécond en exploits que cette frénésie
Dont l'Europe chrétienne épouvantait l'Asie,
Terrible, mais laissant aux peuples satisfaits,
Après un jour d'effroi des siècles de bienfaits.
Qui donc précipita ce mouvement rapide,
Et comme les Hébreux quand tout marchait sans guide,
Quel nuage de flamme éclaira par degrés
Une route inconnue aux peuples égarés ?
Honneur à Guttemberg ! et puisse d'âge en âge
Son nom vivre et grandir ainsi que son ouvrage !
Honneur à toi, Mayence : il a dans tes remparts
Découvert l'art magique utile à tous les arts !
Au lieu de fatiguer la plume vigilante
De consumer sans cesse une activité lente
A reproduire en vain ces écrits fugitifs,
Abattus dans leur vol par les ans destructifs,
Pour donner une forme, un essor aux pensées,
Des signes voyageurs, sous des mains exercées,
Vont saisir en courant leur place dans un mot ;
Sur ce métal uni l'encre passe, et bientôt,
Sortant multiplié de la presse rapide,
Le discours parle aux yeux sur une feuille humide.

O vous que dépouillaient des vainqueurs insolents
Muses! ne craignez plus que vos trésors brûlants
Eclairent leur triomphe, ou que la tyrannie
Dans la prison d'un sage enferme le génie,
Ou que sur un bûcher elle étouffe sa voix ;
Bravant la faux du temps et le sceptre des rois,
L'œuvre de la pensée est rapide comme elle,
Comme elle insaisissable, et comme elle immortelle.
Sans peine, l'univers s'unira bien souvent
Aux rêves du poëte, aux veilles du savant.

Le génie en courroux, qui, dans un beau délire,
Contre les oppresseurs fait révolter la lyre,
Croit voir autour de lui le monde s'assembler,
Le peuple s'émouvoir et les tyrans trembler ;
Ainsi, lorsque la Grèce, ivre de chants épiques,
A grands flots se pressait aux fêtes olympiques,
Agités par les sons du luth national,
Tous les cœurs palpitaient d'un mouvement égal,
Tous les cris menaçaient la puissance usurpée,
Tous les bras étendus imploraient une épée.
Les peuples aveuglés, frappés par le pouvoir,
Qui traînaient dans la nuit leurs chaînes sans les voir,
Se relèvent enfin, se parlent, se répondent ;
Puis, comme les douleurs, les plaintes se confondent,
Et ne forment bientôt qu'un seul cri menaçant :

Liberté ! — Si ce nom fut souillé par le sang,
S'il fut un cri de mort contre le diadème,
La gloire, la vertu... c'est que le peuple même
Des fers du despotisme armait la liberté,
Et, successeur des rois, comme eux était flatté ;
C'est qu'aux pieds des bourreaux la presse encor muette
N'osait à la douleur offrir un interprète.
Mais, terrible et fécond, l'orage s'est enfui,
Le ciel s'est épuré ; c'est en vain qu'aujourd'hui
D'une époque sanglante on rouvre les abîmes,
Et que pour argument on soulève des crimes ;
Liberté, c'est en vain qu'on cherche à te flétrir,
Tu ne peux maintenant t'égarer ni mourir.
Nul abus ne pourra grandir dans le silence ;
Contre le despotisme et contre la licence
Les partis font tonner leur courroux éloquent,
Et la lumière entre eux jaillit d'un choc fréquent.
Ainsi la vérité, faible solliciteuse
Qui, comme la prière, à la cour est boiteuse,
Moins timide et moins lente, osera quelquefois
A travers leur conseil se glisser jusqu'aux rois.
Ils entendront les cris de la douleur plaintive ;
La gloire poursuivra la vertu fugitive,
Et quand même Thémis oublîrait de frapper,
Les forfaits au carcan ne pourront échapper.
Chaque jour, un essaim d'écrits périodiques,

Innombrables hérauts des combats politiques,
Signalant les dangers, vole à l'appui des lois
Rallier tous les cœurs, armer toutes les voix.
Le jeune citoyen, que cet écho réveille,
S'enflamme chaque jour aux débats de la veille,
Et peut-être, embrassant un avenir flatteur,
Du temps qui le vieillit accuse la lenteur,
Souffre de tous les maux de la patrie esclave,
Et rêve en contemplant le buste de Barnave.
Avec un autre siècle ils ont fui pour toujours,
Ces héros de scandale honorés dans les cours
Qui, d'un nom glorieux subissant l'ironie,
Savaient au plaisir seul sacrifier leur vie.
Le Français, jeune encore échappant au repos,
Verse, pour l'ennoblir, son sang sous les drapeaux.
Et, lorsque avec la paix les Muses consolantes
Viennent jeter les fleurs sur des palmes sanglantes,
Tantôt associant l'étude à ses plaisirs,
Des jeux de Melpomène il charme ses loisirs ;
Tantôt, ivre d'espoir, à la tribune il vole
D'une bouche éloquente épier la parole :
Tantôt dans un convoi, suivant la gloire en deui
Il dispute l'honneur de porter un cercueil.

Qu'on tremble d'étouffer ces flammes généreuses :
C'est en les irritant qu'on les rend dangereuses.

En vain le despotisme, armé du fer des lois,
Commandait le silence à la presse aux cent voix,
Éteignant les fanaux sur le bord de l'abîme,
De son triomphe même il fût tombé victime,
Et, s'il faut d'un exemple appuyer mes discours,
Voyez de l'Orient les peuples et les cours :
Au lit du souverain, là, le sabre qui veille
D'un murmure indiscret préserve son oreille ;
Inaccessible même à la voix du remord,
Au sein des voluptés il se plonge et s'endort.
Il dort... mais tout à coup la révolte hardie
Dans son palais en feu gronde avec l'incendie ;
Lui-même tombe aux pieds de ce peuple rampant
Et l'orage imprévu l'éclaire en le frappant.
Contre les attentats d'une aveugle puissance
Déjà que de douleurs se soulevaient en France !
Menacés par les lois, que d'artisans obscurs
S'entretenaient tout bas de leurs destins futurs,
Et, loin de la patrie esclave et désolée,
Se choisissaient d'avance une tombe exilée !
Jeune encore et tremblant pour l'art qui m'a nourri,
Moi, j'ai pleuré comme eux, et comme eux j'ai souri,
Lorsque de nos cités à la douleur en proie
S'élevèrent des feux et des concerts de joie.
Non, sur des bords lointains il ne faudra jamais
Devant ses ennemis rougir du nom français,

Et dans l'état obscur où le ciel nous fit naître
Notre sort coulera paisible, heureux peut-être.
Quand l'art hospitalier nous laisse des loisirs,
Ainsi qu'à nos besoins il veille à nos plaisirs.
Et qui donc n'a jamais puisé dans la lecture
Un oubli consolant, une volupté pure?
Les livres, autrefois vendus au poids de l'or,
Dont l'avare opulence amassait le trésor,
Des cloîtres, des palais secouant la poussière,
Se sont enfin glissés jusque dans la chaumière ;
Pénates vigilants, en tous lieux aujourd'hui
Ils bercent les douleurs et dissipent l'ennui :
Souvent ils sont fêtés même par l'ignorance.
Notre cœur languit-il, en deuil d'une espérance,
Détrompé d'amitié, desenchanté d'amour,
Walter Scott à nos yeux fait passer tour à tour
Les brigands féodaux qui couraient, pleins de zèle,
Purifier leurs mains dans le sang infidèle,
Ou ses gais Bohémiens, ou ses chefs belliqueux,
Et des temps, des climats aussi bizarres qu'eux.
Le lecteur, franchissant l'espace des années,
Vit de leurs passions et de leurs destinées,
Et, de ces grands malheurs qu'il essaie un moment,
Vers les siens plus légers il revole gaîment.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'aveuglant la jeunesse,
Comme tous les plaisirs, l'étude ait son ivresse ?

Les chefs-d'œuvre du goût, par mes soins reproduits,
Ont occupé mes jours, ont enchanté mes nuits,
Et souvent, insensé ! j'ai répandu des larmes :
Semblable au forgerou qui, préparant des armes,
Avide des exploits qu'il ne partage pas,
Siffle un aii belliqueux et rêve les combats ..

1839.

DIOGENE

FANTAISIE POÉTIQUE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Du fond de son tonneau, tribune populaire,
Il exhalait sans peur sa maligne colère ;
La censure pour lui n'avait pas de bâillons ;
Le glaive de la loi respectait ses haillons.
Au passant, dont l'aumône était sa nourriture,
En revanche, il jetait quelque sot en pâture ;
Pour enivrer le peuple et consoler ses maux,
Comme un vin pur, sa tonne épanchait les bons mots ;
Puis, son front soucieux, ridé par la satire,
Aux phalènes d'amour que sa lanterne attire
Souriait, et, narguant ses rivaux ébahis,
Il frottait sa laideur aux charmes de Laïs...

Quand l'usage, absolu, règne par ordonnances,
Et que tout se nivelle au joug des convenances,

Malheur à l'imprudent qui s'égare d'un pas
Hors du cercle banal qu'a tracé le compas !
Devant des gueux, dorés de titres et de grades,
S'il ose effrontément huer leurs mascarades,
La foule du lépreux s'écarte avec effroi :
C'est un cynique ! — Eh bien ! je suis cynique, moi !
Et, pour doter Provins d'une muse indigène,
J'ose la baptiser du nom de Diogène !
Oui, ce droit m'appartient, moi qui roule à tous vents,
Comme lui son tonneau, mes pénates mouvants ;
Moi qui, persécuté de visiteurs sans nombre,
Impatient enfin de grelotter à l'ombre,
Quand ils me promettaient assistance et conseil,
N'ai répondu qu'un mot : Gare de mon soleil !
Pour être, jeune encor, vieux au métier de sage,
Il m'a fallu subir un rude apprentissage.
Comme Barthélemi, rapsode marseillais,
Dont la voix m'a troublé lorsque je sommeillais,
Dans la brise soufflant de la Grèce ou de Rome,
Je n'ai point respiré de poétique arôme,
Et, né loin du Midi, je n'eus pas même, enfant,
A défaut de soleil, un foyer réchauffant.
Un ogre, ayant flairé la chair qui vient de naître,
M'emporta vagissant, dans sa robe de prêtre,
Et je grandis, captif, parmi ces écoliers,
Noirs frelons que Montrouge essaime par milliers,
Stupides icoglans que chaque diocèse

Nourrit pour les pachas de l'Église française.
Je suais à traîner les plis du noir manteau;
Le camail me brûlait comme un *san-benito* ;
Regrettant mon enfance et ma libre misère,
J'égrenais, dans l'ennui, mes jours, comme un rosaire.

Oh ! quand les peupliers, long rideau du dortoir,
Par la fenêtre ouverte à la brise du soir,
Comme un store mouvant, rafraîchissaient ma couche,
Je croyais m'éveiller au souffle d'une bouche :
Devant le crucifix et le saint bénitier,
Profane ! j'enviais le sort d'Alain Chartier !
Et quand le mois de mai, pour la reine des vierges,
Faisait neiger les lis et rayonner les cierges,
Priant avec amour l'idole au doux souris,
Je convoitais un ciel parfumé de houris.
Dans la forêt de pins, grand orgue qui soupire,
Parfois, comme un oracle, interrogeant Shakspeare,
Je l'ouvrais au hasard et, quand mon œil tombait
Sur la prédiction d'Iphictone à Macbeth,
Berçant de rêves d'or ma jeunesse orpheline,
Il me semblait ouïr une voix sibylline
Qui murmurait aussi : L'avenir est à toi ;
La Poésie est reine ; enfant, tu seras roi !
Vains présages, hélas ! ma muse voyageuse
A tenté, sur leur foi, cette mer orageuse
Où, comme Adamastor debout sur un écueil,

Le spectre de Gilbert plane sur un cercueil.
J'ai visité Paris ; Paris, sol plus aride
Au malheur suppliant que les rocs de Tauride ;
Où l'air manque aux aiglons méditant leur essor,
Où les jeunes talents, cahotés par le sort,
Trébuchant à la fin, de secousse en secousse,
Contre la fosse ouverte où disparut Escousse,
N'ont plus, en s'abordant, qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal : Frères, il faut mourir !

Mon doux pays, alors, me souriait en rêves,
Comme à Jean-Jacque enfant son beau lac et ses grèves;
Je revoyais Provins et ses coteaux aimés,
De tant de souvenirs, de tant de fleurs semés ;
Son dôme occidental, dont chaque soir le faite
S'illumine au soleil comme pour une fête :
Sa tour, dont le lichen crevasse le granit,
Où la guerre tonnait, où l'oiseau fait son nid :
Géants contemporains qui, le front dans la nue,
Se parlent tête à tête une langue inconnue ;
Médailles des Césars ou des rois, Sphinx jumeaux,
Qui jettent aux passants des énigmes sans mots...

Pour semer de mes vers un sol vivace en friche,
J'ai choisi Seine-et-Marne, et mon domaine est riche:
C'est Meaux, d'où les éclairs de l'aigle gallican
Effrayaient le hibou qui règne au Vatican ;

Provins, docte ruine où l'histoire s'épelle ;
La cité d'Amyot, veuve de Lachapelle ;
Fontainebleau qui dort à l'ombre de ses bois
Où ne résonnent plus le cor et les abois,
Et montre avec orgueil, dans ses cours féodales,
Le pied de l'Empereur imprimé sur les dalles.
Sur les partis heurtés j'aurai les yeux ouverts,
Et leur choc trouvera de l'écho dans mes vers.
La marotte n'est pas mon attribut unique ;
Je mentirai souvent à mon titre cynique ;
Souvent j'exhumerai quelque vieux fabliau ;
Mon journal poétique, au dernier folio,
Pour le lecteur suant d'une longue tirade,
Sèmera des couplets, en guise de charade,
Mais épique ou badin, mon vers précipité,
Chantera toujours Dieu, l'Amour, la Liberté !

La Liberté surtout ! ce nom plein d'harmonie
Sur mes lèvres de feu n'est pas une ironie ;
Car je l'ai confessé, non tout bas, à huis clos,
Dans les refrains qu'on jette à des murs sans échos
Non comme l'orateur du banquet populaire,
Dont la flamme du punch attise la colère ;
Comme un bouffon de club dans ses parades, non !
Mais les pieds dans le sang, en face du canon !
Quand une diète armée, en trois jours de séance,
Sous les poignards d'un roi votait sa déchéance ;

Le spectre de Gilbert plane sur un cercueil.
J'ai visité Paris ; Paris, sol plus aride
Au malheur suppliant que les rocs de Tauride ;
Où l'air manque aux aiglons méditant leur essor,
Où les jeunes talents, cahotés par le sort,
Trébuchant à la fin, de secousse en secousse,
Contre la fosse ouverte où disparut Escousse,
N'ont plus, en s'abordant, qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal : Frères, il faut mourir !

Mon doux pays, alors, me souriait en rêves,
Comme à Jean-Jacque enfant son beau lac et ses grèves;
Je revoyais Provins et ses coteaux aimés,
De tant de souvenirs, de tant de fleurs semés ;
Son dôme occidental, dont chaque soir le faîte
S'illumine au soleil comme pour une fête :
Sa tour, dont le lichen crevasse le granit,
Où la guerre tonnait, où l'oiseau fait son nid :
Géants contemporains qui, le front dans la nue,
Se parlent tête à tête une langue inconnue ;
Médailles des Césars ou des rois, Sphinx jumeaux,
Qui jettent aux passants des énigmes sans mots...

Pour semer de mes vers un sol vivace en friche,
J'ai choisi Seine-et-Marne, et mon domaine est riche:
C'est Meaux, d'où les éclairs de l'aigle gallican
Effrayaient le hibou qui règne au Vatican ;

Provins, docte ruine où l'histoire s'épelle ;
La cité d'Amyot, veuve de Lachapelle ;
Fontainebleau qui dort à l'ombre de ses bois
Où ne résonnent plus le cor et les abois,
Et montre avec orgueil, dans ses cours féodales,
Le pied de l'Empereur imprimé sur les dalles.
Sur les partis heurtés j'aurai les yeux ouverts,
Et leur choc trouvera de l'écho dans mes vers.
La marotte n'est pas mon attribut unique ;
Je mentirai souvent à mon titre cynique ;
Souvent j'exhumerai quelque vieux fabliau ;
Mon journal poétique, au dernier folio,
Pour le lecteur suant d'une longue tirade,
Sèmera des couplets, en guise de charade,
Mais épique ou badin, mon vers précipité,
Chantera toujours Dieu, l'Amour, la Liberté !

La Liberté surtout ! ce nom plein d'harmonie
Sur mes lèvres de feu n'est pas une ironie ;
Car je l'ai confessé, non tout bas, à huis clos,
Dans les refrains qu'on jette à des murs sans échos
Non comme l'orateur du banquet populaire,
Dont la flamme du punch attise la colère ;
Comme un bouffon de club dans ses parades, non !
Mais les pieds dans le sang, en face du canon !
Quand une diète armée, en trois jours de séance,
Sous les poignards d'un roi votait sa déchéance ;

« Murmure à de joyeux banquets ;
« Mais, en fuyant, pique à l'oreille
« Les Midas qui peuplent les cours ;
« Vole, vole, petite Abeille,
« Vole, vole, vole toujours.

« Oui, garde bien, pauvre orpheline,
« Un dard caché pour les méchants ;
« Mais si quelque vierge enfantine
« Cueille des bluets dans les champs,
« Va bourdonner dans sa corbeille,
« Et fais-la rêver aux amours ;
« Vole, vole, petite Abeille,
« Vole, vole, vole toujours.

« Mon souffle a reverdi la terre
« Teinte du sang des oppresseurs ;
« Longtemps l'éclat du cimeterre
« Sur l'Hymète effraya tes sœurs ;
« Mais à la Grèce qui s'éveille
« La Liberté rend ses beaux jours :
« Vole, vole, petite Abeille,
« Vole, vole, vole toujours. »

Moi, dans les paroles divines
Je me confie, et, sans savoir
Si sur des fleurs ou des épines
Il faudra m'endormir le soir ;

Quand vient la brise, je sommeille,
Et je m'abandonne à son cours :
Vole, vole, petite Abeille,
Vole, vole, vole toujours.

1820.

LA PRINCESSE.

Ne parlons plus de liberté :
Je viens de voir une Princesse.
Pour mettre aux pieds de Son Altesse,
A mon tour, que n'ai-je hérité
D'un peu de légitimité !
Elle serait, pour ma chambrette,
Un meuble fort joli, ma foi,
Mais puisqu'elle n'est pas grisette,
Ah ! quel bonheur si j'étais Roi !

Dès qu'en son char elle a paru,
Blonde et riante à la portière,
A travers des flots de poussière
Avec la foule j'ai couru,
Empressé de voir, et j'ai vu ..
J'ai vu son front qui se colore,
Son sein qu'agite un doux émoi ;
Mais pour voir un peu mieux encore,
Ah ! quel bonheur si j'étais Roi !

Je veux prendre aussi mon essor ;
L'ambition devient vulgaire,
Tel sot, qui végétait naguère
Se réveille plus sot encor,
Chargé d'honneurs et cousu d'or.
D'un souhait qui semble frivole
Vous riez sans doute, et pourquoi ?
Amis, la Providence est folle;
Ah ! quel bonheur si j'étais Roi !

Sous les palais, comme un volcan,
La Liberté s'allume et gronde ;
Ne puis-je trouver en ce monde,
Où les trônes sont à l'encan,
Quelque petit trône vacant ?
Dussé-je, en prince bon apôtre,
Caresser le peuple et la loi,
Dussé-je régner comme... un autre,
Ah ! quel bonheur si j'étais Roi !

Je le sais, l'Hymen et l'Amour
Traitent les rois comme la foule,
Et l'on dit qu'à la Sainte-Ampoule,
D'âge en âge et de cour en cour,
Le diable a joué plus d'un tour ;
Mais si, dans les devoirs suprêmes,
Mon peuple usurpait mon emploi,

Du moins il pairait les baptêmes :
Ah ! quel bonheur, si j'étais Roi !

D'un fol espoir je m'enivrais ;
Mais quel réveil et quel vacarme !
Le galop brutal d'un gendarme
Tout à coup me renverse auprès
De l'idole que j'adorais.
Dans le tourbillon de ses gardes,
Elle fuit vers le Louvre, et moi
Je gagne en boitant les mansardes...
Ah ! quel bonheur si j'étais Roi !

1832.

MERLIN DE THIONVILLE.

Français régénérés de la grande semaine,
Suivons le deuil nouveau que la Liberté mène !
Elle perd chaque jour ses derniers vétérans,
Et, comme Niobé, meurt sur ses fils mourants...
Hélas ! quand le tribun du peuple et de l'armée,
Merlin de Thionville est mort, la Renommée,
Qui suivait à grand bruit le triomphe d'un roi,
N'a point jeté les yeux sur cet obscur convoi.
Rien ne s'émut autour de cette gloire morte ;
Quelques rares amis ont seul formé l'escorte,

Et les mille clochers dont il fondait l'airain
Pour voter un budget au peuple souverain,
Et les mille canons qu'il pointait aux batailles,
N'ont point hurlé dans l'air un glas de funérailles ;
Et rien ne rappela qu'il fut un des cent rois
Devant qui tous les rois chancelaient à la fois.
Puissant par la parole et puissant par l'audace,
Il résume en lui seul l'époque à double face
Que, d'une explosion de gloire, deux volcans
Éclairaient à la fois, la tribune et les camps.
Fallait-il dégrader Dumouriez ou Custines ?
Rallier au drapeau des légions mutines ?
Réveiller dans nos rangs la victoire qui dort,
Et noyer dans le Rhin les Pharaons du Nord ?
Carnot montrait du doigt la frontière entamée,
Et Merlin y tombait pesant, comme une armée.
Dans leur métier de feu qu'il n'avait point appris
Il révélait un maître aux généraux surpris ;
Debout, le sabre en main, sur l'affût oratoire,
La veille du combat, décrétait la victoire,
Et, dans les rangs prussiens plongeant seul bien souvent
En rapportait le droit de crier : En avant !
Puis, des bords enflammés du Rhin ou de la Sambre,
Quand un coup de tocsin l'appelait à la chambre,
Plus intrépide encor dans un nouveau danger,
Sur l'ardente Montagne il revenait siéger.

A ta place, Merlin, la séance est ouverte.

Des triumvirs jaloux ont médité sa perte.
Il regarde pensif les vides qu'en tombant
Danton et Desmoulins ont laissés sur leur banc;
Mais, nouveau Damoclès, l'épouvante dans l'âme,
Il ne restera pas accroupi sous la lame.
Contre ses ennemis, sitôt qu'ils paraîtront,
Il s'armera du fer qu'ils pendent sur son front :
Et, puisqu'à leurs genoux Thémis pâle s'est tue,
Détournera sur eux le *hors la loi* qui tue.
Robespierre est puissant, Robespierre a pour lui
Des piques dont l'éclair en vain n'a jamais lui ;
Des canons demandant audience à la porte,
Les faubourgs, une armée et Saint-Just ! mais qu'importe !
Sa voix retentira, qu'on l'applaudisse ou non,
Plus haut que les faubourgs, Saint-Just et le canon.
Le bouillant proconsul venu de la Gironde,
Assiége le premier la tribune qui gronde.
Ecoutez !. . Oh ! jamais, sur les glacis d'un fort,
Les cœurs, avant l'assaut, n'ont palpité plus fort.
Le Sina d'où tombaient des lois et des tempêtes,
La Montagne ébranlée a fendu ses deux crêtes,
6 Et les pics fraternels, s'entre-choquant tous deux,
Volcanisent le sol qui palpite autour d'eux.
De spectateurs béants la salle est crénelée ;
Comme un troupeau de loups qui flaire la mêlée,

La plèbe anthropophage attend là, pour savoir
Quelle chair et quel sang on lui promet ce soir...
Mais tout à coup le monstre hésite à s'en repaître :
Le lion d'Androclès a reconnu son maître ;
Les décrets promulgués expirent sous les cris ;
Des bras nus et sanglants relèvent les proscrits ;
Par tous ses soupiraux, le vieil Hôtel de ville,
Haletant, a soufflé la tempête civile,
Et, sur les quais bruyants où Paris est debout,
Aux feux de thermidor la sédition bout.
Merlin se lève alors, fier d'un rôle à sa taille :
Encor poudreux des camps, il vole à la bataille.
Il part ; les cris de mort ne l'intimident point ;
Il plonge dans l'émeute un pistolet au poing,
Devant les conjurés se dresse, loi vivante,
Comme dans un filet les prend dans l'épouvante,
Et, sans qu'ils aient tiré le glaive du fourreau,
Les ramasse tremblants et les jette au bourreau.

C'est bien : justice est faite; et, joyeux dans leur tombe,
Les cordeliers martyrs acceptent l'hécatombe.
Un nouveau roi déchu fait hommage à Samson :
La hache, qu'ébréchait une longue moisson,
Humide d'un sang pur, dans le sang est lavée.

Merlin, repose-toi, la séance est levée !

En face d'un tel homme, oh ! qu'ils semblent petits,

Ces législateurs nains dans le centre blottis.
Ces rhéteurs fanfarons à la voix menaçante,
Qui tonnent sans danger contre l'émeute absente,
Et râlent un long cri d'épouvante et de deuil,
Sitôt qu'un bruit suspect bourdonne sur le seuil !
Si, du moins, surgissait dans un coin de leur salle
Du siècle des géants quelque ombre colossale !...
Mais sur nos vieux tribuns, historiques lambeaux,
L'oubli pesait avant la pierre des tombeaux.
Quand le lion rugit les trois jours de colère,
Sans doute le vieillard bénit la nouvelle ère,
Et, comme le pays, comme la Liberté,
Pour un avenir d'or se crut ressuscité.
Sans doute il espéra que la voix des colléges
Aux sénateurs déchus restituerait leurs siéges.
Vain espoir ! ce grand nom retentissait trop fort.
Peut-être, en l'écartant, la France n'eut pas tort.
Quand on eût présenté Merlin de Thionville
Comme un épouvantail à la chambre servile,
Quand sur nos Girondins le fougueux montagnard
Eût lancé sa parole et brandi son poignard,
Oh ! sans doute, devant cet homme de l'histoire,
Reculant de terreur, comme devant Grégoire,
Dans les bras de la France ils auraient rejeté
Le tribun glorieux de son *indignité*...

Quoi ! des récits menteurs que la peur accrédite

Font de l'époque sainte une époque maudite !
Par des auteurs vendus tout royal attentat
Est absous et paré du nom de coup d'État,
Et pour les nations il n'est point d'indulgence !
Après avoir longtemps amassé sa vengeance,
Lorsque le peuple-roi se relève, et s'assied
Sur les partis vaincus qui le mordent au pied,
Il faudrait qu'il n'eût pas de fiel dans les entrailles;
Qu'il étouffât la soif des justes représailles,
Et ne réveillât pas contre ses ennemis
Le beffroi chaud encor des Saint-Barthélemis !
Pour les Fouquiers royaux l'histoire est sans colères,
Et ne pardonne pas aux Jeffreys populaires !
Et quand même ils auraient frappé d'aveugles coups,
Lâches accusateurs, silence ! Oubliez-vous
Que leur âme de feu purifiait leurs œuvres?
Oui, d'un pied gigantesque écrasant les couleuvres,
Par le fer et la flamme ils voulaient aplanir
Une route aux Français vers un bel avenir.
Ils marchaient pleins de foi, pleins d'amour, et l'histoire
Absoudra, comme Dieu, qui sut aimer et croire.
Semblables au Mogol, pourvoyeur des vautours,
Qui de crânes humains édifiait des tours,
Au dieu qu'ils confessaient votant d'horribles fêtes,
Pour lui bâtir un temple, ils entassaient les têtes ;
Et, quand il le fallait, résignés au malheur,
Couronnaient l'édifice en y portant la leur.

Sans doute il leur fallait, d'une main pacifique,
Caresser des méchants la race prolifique,
Au lieu de fatiguer la hache du trépas ;
Comme en nos jours de honte il fallait, n'est-ce pas ?
Garrotter de rubans, déporter dans les places,
Des ennemis vaincus qui hurlent des menaces,
Et plutôt qu'un mandat jeter un passe-port
A ces preux chevaliers galopant vers le Nord,
Qui, pour tailler en fiefs la France découpée,
Aux sabres des hulans aiguisaient leur épée...
Eh bien ! moi, je vous dis que leur pied trop clement
Sur l'hydre féodale a pesé mollement ;
Car elle siffle encor ; car le monstre vivace,
Dès qu'ils furent passés, a bondi sur leur trace ;
Ils n'ont régné qu'un jour, et quand, le lendemain,
Sur la couronne à terre un Cromwell mit la main,
Pour son infâme Rump il sut trouver des membres,
Repeupla, d'un coup d'œil, les vieilles antichambres,
Et fit dans le château surgir, on ne sait d'où,
Les mannequins vivants balayés le dix-août.

A l'anathème, un jour, substituant l'éloge,
On fera de leurs noms un saint martyrologe ;
Un jour, on votera des honneurs immortels
A leurs tombeaux maudits transformés en autels.
Mais nous, dont le cœur chaud repousse un froid système,
Nous peuple, qui voulons la liberté *quand même !*

Devançons l'avenir, et d'un pieux accueil,
Honorons ces proscrits au moins dans le cercueil.
Qu'en guise de cyprès, le chêne populaire,
Prodigue à leur sommeil son ombre séculaire.
Décoré de leurs noms, pavoisé de drapeaux,
L'arbre poussera bien dans le champ du repos ;
Car du tronc à la tige une chaude poussière
Circulera, changée en séve nourricière ;
Dans chacun des rameaux qui frissonnent au vent,
Nos fils vénéreront un ancêtre vivant,
Et le soir, attentifs au conseil que leur donne
Un prophète semblable à celui de Dodone,
Aux jours de grande alarme, ils diront, à genoux :
Mânes de nos aïeux, que faire ? Inspirez-nous...

A M. C. OPOIX, DE PROVINS,

EX-CONVENTIONNEL.

Le poëte aux débris voua toujours un culte :
Pour une âme rêveuse ils ont un charme occulte.
L'imagination en fait sortir des voix
Qui parlent aux vivants des choses d'autrefois,
Et le vers pousse bien, comme la giroflée,
Aux crevasses d'un mur, au pied d'un mausolée.
Oh ! rouvrir sous mes pas, au désert d'Orient,
Les traces de Byron et de Châteaubriand ;

Respirer, accoudé sur un tronc de colonne,
La poussière qui fut Palmyre ou Babylone,
Quel bonheur! mais, hélas! c'est un rêve: le sort
A de sa main de fer encloué mon essor,
Et, comme le chevreau captif au pied d'un chêne,
Pour brouter quelques fleurs, je tiraille ma chaîne.
Du sol natal au moins j'exploite les trésors.
Et que me servirait d'aller, de bords en bords,
Évoquer du tombeau quelque nation morte?
Une grande ruine est debout à ma porte.
Oui, venez parmi nous, curieux pèlerins,
Dont la voile frissonne à tous les vents marins.
Des voyageurs ont dit que, dans sa vieille enceinte,
Provins rappelle aux yeux Jérusalem la Sainte.
Voilà pourquoi sans doute, infidèle au Jourdain,
La fleur qu'y moissonna le comte paladin,
Cessant de grelotter loin du soleil d'Asie,
Comme au fleuve natal se mire à la Voulzie.
Là, quand le vent du soir gémit, on croit encor
Sur quelque pont-levis ouïr le son du cor,
Ou descendre, furtifs, des créneaux dans les plaines,
Les appels amoureux des dames châtelaines.
Là, quand dans les roseaux il chante comme un luth,
Le passant rêve et dit : Comte Thibaut, salut.
Et, si vous ignorez quel savant artifice
Des temps qui ne sont plus restaure l'édifice,
Vous interrogerez l'ermite qui, souvent,

A travers ces débris erre, débris vivant.
Comme Champollion au pays des califes,
Il vous expliquera de vieux hiéroglyphes,
Et la baguette d'or de ce magicien
Exhumera pour vous l'Agendicum ancien.
Regardez : il chancelle en foulant des décombres,
Cet homme séculaire, ombre parmi les ombres ;
Le bâton, qui soutient ses pas mal assurés,
Frappe au séjour des morts, comme pour dire : Ouvrez :
Sur son front chauve, Etna blanc de neige et qui brûle,
De quatre-vingts hivers le fardeau s'accumule ;
Mais, quand même la foudre ou les vents pluvieux
Dégraderaient encor ce monument si vieux,
Quand il ne resterait de cet homme débile
Qu'un son dans l'air, semblable à l'antique sibylle,
Oh ! cette voix serait un oracle pour nous,
Nous en recueillerions la parole à genoux ;
Car, aux jeunes croyants qu'attire l'ermitage,
Elle répéterait (sublime radotage !)
Ces mots, qui dans les cœurs brûlants de puberté
Ne tombent jamais froids : *Patrie et Liberté !*

La sainte Liberté, naissante au Jeu de paume,
Comme Cincinnatus, l'enleva sous le chaume.
Certes, ce n'étaient pas alors de vils crétins
Qui de la noble France agitaient les destins;
Des écoliers barbons, tremblants sous la férule,

Automates mouvants sur la chaise curule,
Bétail que le pouvoir engraisse de ses dons,
Bâillonne d'un frein d'or et sangle de cordons;
Alors, les députés haranguaient les tempêtes,
Ballottaient au scrutin leurs boules et leurs têtes;
Le bourreau ramassait tous les partis tombants;
La mort à plein sillon fauchait entre les bancs;
Le tocsin dans la Chambre étouffait la sonnette,
Et l'Emeute y frappait à coups de baïonnette...
Eh bien ! s'enveloppant d'un héroïsme obscur,
De l'époque sanglante il sortit le front pur;
Il osa pour Capet armer sa boule blanche,
Au pied de la Montagne affronter l'avalanche,
Et, bravant du malheur le contact dangereux,
Coudoyer sans pâlir les Girondins lépreux...
Que sont-ils devenus ces hommes consulaires?
Ceux qu'on n'a point jetés aux lions populaires
Ont traîné dans l'exil leurs destins ignorés,
Et la terre d'exil les a tous dévorés.
Si de la France un jour l'idolâtrie avide
Revendiquait leurs os pour le Panthéon vide,
Dans un large sillon, creusé du sud au nord,
Il nous faudrait glaner sur les pas de la Mort,
Et, labourant le sol de chaque cimetière,
Comme une Josaphat fouiller l'Europe entière.
En vain la Liberté, renaissante aux trois jours,
Rappela ces proscrits : hélas! les morts sont sourds!...

Lui du moins nous resta : la vieille dynastie
N'atteignit pas son front des coups de l'amnistie ;
Comme l'Italien, harcelé de héros,
Qui, dans un temple ouvert, se sauve des bourreaux,
Le vieillard, poursuivi par Tartuffe et Basile,
S'enfuit vers le Parnasse, en s'écriant : Asile !
Mais, dédaigneux du monde et de ses lauriers vains,
Comme un linceul précoce il revêtit Provins ;
Et l'aigle, qui peut-être eût dévoré l'espace,
Se tapit, ver obscur, dans cette carapace.
C'est le magicien de nos bois enchantés,
Le fantôme rôdeur de nos débris hantés;
Il ordonna trente ans ce funèbre musée,
Trente ans épousseta chaque peinture usée,
Et vieux, pour récompense il ne demanda rien,
Rien, que l'honneur obscur d'en mourir le gardien.
Du haut de nos remparts philosophe stylite,
Planant sur le champ clos où l'Europe milite,
Il voit, depuis quinze ans, voyager tour à tour
Les Bourbons fugitifs, les Bourbons de retour,
Et, détournant l'oreille au bruit de leur passage,
Il dort enveloppé dans le manteau du sage.
Nul rayon de faveur sur ses vieux jours n'a lui ;
Les rois (se souvenant !) reculaient devant lui.
Quand Juillet s'alluma, du moins on pouvait croire
Qu'il se réchaufferait à ce soleil de gloire,
Qu'une langue de feu l'irait chercher; mais non :

Rien aux puissants du jour ne révéla son nom,
Et seule, quand il pleut tant de croix dans l'ornière,
La rose de Provins brille à sa boutonnière.
Que dis-je ? son pays renia ses travaux ;
Il lui fallut subir d'ironiques bravos,
L'outrage médité, l'insulte irréfléchie,
Essuyer des crachats sur sa barbe blanchie,
Et passer, sous les yeux des pharisiens jaloux,
Vêtu comme le Christ de la robe des fous.
Il dut se rappeler, dans ces jours d'amertume,
Que de vieillards, sans foi dans leur gloire posthume,
De l'âge et du malheur ont cumulé le faix,
Et recueilli l'injure en semant des bienfaits :
Dante a bu lentement une agonie amère,
Et des chiens ont bavé sur les haillons d'Homère !

Dors en paix, maintenant, Nestor des Provinois !
Je veille à ton repos, comme l'enfant chinois
Dont l'éventail défend la tête paternelle
Du moucheron qui veut l'effleurer de son aile ;
Je ne trafique pas d'un hommage vendu,
Mon luth aux lambris d'or ne fut jamais pendu ;
Mais si, montrant du doigt le front nu d'Élisée,
On l'insultait encor d'une lâche risée,
Oh! mon vers gronderait, semblable à l'ours vengeur
Qui, s'élançant des bois vers le saint voyageur,
Dispersa, déchira son escorte insolente

Et lui lécha les pieds de sa gueule sanglante...
Je ne te connais pas; des accents de ta voix
Mon oreille est encor vierge ; mais que de fois,
Dans la bruyante rue ou dans la solitude,
J'ai suivi ton pas lent avec sollicitude!
J'aurais voulu pour toi ramollir le chemin ;
Et ma main s'égarait, prête à saisir ta main ;
J'épiais sur ta bouche un sourire prospère,
Et la mienne s'ouvrait pour te dire : Mon père ..

Et puis, je veux semer afin de recueillir :
Moi, fiévreux de jeunesse, il me faudra vieillir :
L'huile, un jour, doit manquer à ma veille assidue :
Le vent emportera ma parole perdue;
Mais quand, désenchanté de mes rêves d'enfant,
L'oubli m'aura couvert d'un linceul étouffant ;
Quand mes concitoyens, en me voyant paraître,
Se diront : Quel est-il ? et passeront ; peut-être,
De la sainte vieillesse un poëte amoureux
Les fera souvenir que j'ai chanté pour eux,
Réjouira mon cœur d'une parole amie,
Versera des parfums sur ma gloire momie,
Et, payant au rimeur la dette du savant,
De funèbres lauriers m'embaumera vivant.

LE POËTE EN PROVINCE.

Le *moi* présomptueux de Montaigne et de Sterne
Est mal reçu, venant d'un auteur subalterne ;
Mais, comme un premier-né, Diogène m'est cher;
Je ne distingue pas mon œuvre de ma chair,
Et je dois me laver des reproches qu'on lance
Tantôt à mes discours, tantôt à mon silence.
Sur des abus flagrants, dit-on, je me suis tu,
J'ai porté des défis et n'ai point combattu ;
Puis, j'avais annoncé qu'en un large domaine,
Mon Pégase ouvrirait un sillon par semaine ;
Je n'ai pas su tenir ce que je promettais,
Et mon jeune crédit mourra sous les protêts...

Hélas ! j'ai préludé sous de riants auspices ;
Tout semblait à mon vol offrir des cieux propices ;
Ceux mêmes qu'autrefois, dans ma gaîté sans frein,
J'avais égratignés d'un insolent refrain,
Ont, tuteurs généreux de ma muse inconnue,
Prêté des ailes d'or à son épaule nue ;
La voix, *qui m'a troublé lorsque je sommeillais*,
Applaudit ma satire à ses premiers feuillets.
A vous, rares amis dont le bravo m'accueille,
Quand mon poëme au vent s'en allait feuille à feuille ;
A vous, dont la pitié réchauffa dans son sein

Ces passereaux frileux égarés par essaim,
Honneur ! honneur surtout à ces âmes ferventes,
Dans notre Béotie antithèses vivantes
Qui de leurs conseils d'or m'ont payé le tribut ;
Honneur à vous, C***, M*** et G*** !
Je suis las de croupir sur votre territoire,
De prodiguer des chants qui n'ont point d'auditoire;
Je pars, et de ces bords que je croyais amis,
Je secoue, en fuyant, la poudre et les fourmis ;
Je pars, mais sans adieu. ma satire allumée,
En cinq explosions ne s'est pas consumée;
Je poursuivrai sans peur mon rôle jusqu'au bout.
Le théâtre a croulé, mais l'acteur est debout.
Créanciers de mes vers, pour acquitter ma dette,
Je serai, s'il le faut, et manœuvre et poëte;
De l'art et du travail cumulant les ennuis,
Je suerai le matin sur l'œuvre de mes nuits...

Vous, dont j'entends gronder le bruyant anathème.
Savez-vous bien (hélas, je l'ignorais moi-même !),
Savez-vous quel fardeau je m'étais imposé ?
Quel miracle inouï je rêvais, quand j'osai
En forme d'Hélicon tailler notre montagne,
Et dire *fiat lux* aux brouillards de Champagne ?
Comme le voyageur, dans son nautique essor,
Baptisant de son nom une île vierge encor,
Insensé, j'avais cru, Cook de la poésie,

Conquérir le premier les bords de la Voulzie.
O mes concitoyens, pardonnez ! je le vois,
Vos gloires pour fleurir n'attendaient pas ma voix.
Heureux pays ! ton sol fourmille d'Aristarques ;
Tes Solons inconnus attendent des Plutarques ;
Rivaux des troubadours qui t'illustraient jadis,
Tes nouveaux lauréats, grands hommes inédits,
De l'ombre d'un bureau, du fond d'une boutique,
Règnent sur les beaux-arts et sur la politique,
Et l'on ne peut toucher à ce double terrain
Sans attenter aux droits d'un orgueil suzerain.

Poëte infortuné, sous ta plume prudente,
En vain tu retiendras l'épigramme pendante ;
A chaque livraison un jury menaçant
Donnera la torture au poëme innocent :
Il flairera partout des délits et des crimes,
Ainsi qu'un or suspect contrôlera tes rimes,
Et les fera sonner tour à tour, à dessein
D'en tirer quelque bruit ressemblant au tocsin.
On montrera du doigt à la foule ignorante
L'injure personnelle à chaque mot flagrante.
Un magistrat, dit-on, par l'un est bafoué ;
L'autre frappe un notaire, et l'autre un avoué ;
L'autre un bourgeois du lieu, colossal d'importance,
Dont toi seul n'avais pas soupçonné l'existence.
Lances-tu des cailloux aux Goliaths des cours ?

Sur quelque front obscur ils ricochent toujours.
A la face des rois jettes-tu de la boue ?
Un maire et deux adjoints vont s'essuyer la joue,
Et des officieux, en grimaçant l'effroi,
Te parleront tout bas du procureur du roi..
Donnes-tu quelques pleurs à ton noble Mécène,
Dont l'exil imprévu fit murmurer la Seine ?.
L'hémistiche, à Melun se glissant par hasard,
Flamboie aux murs dorés d'un petit Balthazar,
Et, des juges tardifs excitant les enquêtes,
Le proconsul jaloux veut te livrer aux bêtes.
As-tu blessé l'orgueil d'un bel esprit mutin ?
Pour sauver ton repos, fuis, ou, quelque matin,
Pâle encor d'une veille, il faudra que tu coures,
Brûler au nez d'un fat tes vers changés en bourres...

Hélas ! c'est mon histoire... Eh bien ! à vous aussi,
Zoïles spadassins, je répondrai merci.
Vous avez retrempé mon cœur dans l'amertume ;
Le fiel dont il est plein déborde sous ma plume.
Pourtant, dormez en paix : de mon brûlant courroux
Je n'égarerai point un seul éclair sur vous :
Je ne vous rendrai pas outrage pour outrage,
Car vos bourdonnements ne sont pas un orage.
Vous ne méritez pas que l'on vous crache un vers,
Et d'un large mépris je vous ai tous couverts.
Pour la prostituer j'estime trop ma haine ;

L'ouragan, dont le vol courbe l'orgueil du chêne,
Dédaigne d'effleurer l'insolent végétal,
Qui se carre au soleil sur le fumier natal.
Pour cible hebdomadaire, à mes coups polémiques
Je veux des fats titrés, des sots académiques,
Je veux des ennemis que je puisse, en chemin,
Écarter d'un soufflet sans me salir la main.
Venez, gens du pouvoir, dans son nouveau refuge,
Relancer et traquer l'insolent qui vous juge.
Comme un épouvantail dressez-vous devant moi !
Je suis plus fort que vous, c'est pour vous qu'est l'effroi.
Qu'importe qu'on m'enlève une presse, qu'importe
Que l'hospitalité ferme sur moi sa porte ;
Qu'importe pour s'asseoir au poëte rêvant,
La chaise du foyer ou la borne en plein vent !
Quand il se frotte au peuple, un contact électrique
Fait jaillir de son sein la flamme satirique.
Je ne m'inspire pas sur des coussins moelleux,
Je tiens mal une plume entre mes doigts calleux ;
Je n'écris pas, je chante, et, Minerve nouvelle,
Ma satire s'élance en bloc de ma cervelle.
Qu'on m'enchaîne, ma voix est libre, c'est assez ;
Oui, tant qu'on n'osera, comme aux siècles passés,
Par le fer et la flamme étouffer le blasphème,
Il faudra qu'on m'entende ; et, dussé-je moi-même
Quêter des auditeurs, comme ces troubadours
Dont l'orgue savoyard nasille aux carrefours.

J'ameuterai le peuple à mes vérités crues,
Je prophétiserai sur le trépied des rues...
Chaque mur, placardé d'un vers républicain,
Sera pour mes lazzis le socle de Pasquin.

A HENRI V.

Henri Cinq ! à ce nom n'augurez point d'outrage
Pour l'héritier des lis, emporté par l'orage.
Où l'on salue un roi je ne vois qu'un enfant,
Et respecte le front que sa candeur défend.
Pourquoi te maudirais-je? infortuné ! sans doute,
Tu hais ta royauté plus qu'on ne la redoute;
Je garde ma colère à tes bourreaux, à ceux
Qui stimulent pour toi l'avenir paresseux,
Et qui, pour t'ajuster à la robe virile,
T'imposent un effort douloureux et stérile.
Les cruels t'ont volé ton âge d'or ! ils ont
Imprimé sur le tien les soucis de leur front ;
Te versant goutte à goutte une espérance acide,
Ils consomment dans l'ombre un long infanticide.
Ah ! maudit soit le jour, où Paris étonné
Comme un présent d'enfer accepta *Dieudonné !*
Hélas! quand les valets du trône héréditaire
De l'auguste naissance adoraient le mystère,
Quand le canon hurlait l'avis officiel,

Par pitié pour la France et pour toi, plût au ciel
Qu'un bohémien, fouillant dans ton berceau de fête,
Au baptême royal eût dérobé ta tête !
Tu pourrais aujourd'hui danser sous tes haillons,
La chevelure au vent courir les papillons,
Moissonner, à pleins bras, les campagnes fleuries,
Écloses sans parfum sur tes tapisseries,
Et t'endormir à l'aise aux portes du palais
Qui fait peser sur toi ses murs et ses valets.
Ivre de joie et d'air, riche d'un budget mince,
Tu vivrais mendiant, toi qui végètes prince.
Dieu ne l'a pas voulu : sur des parquets luisants,
Tu heurtes tes genoux au front des courtisans,
Et les ambassadeurs, qu'un huissier te présente,
Brisent tes hochets d'or dans leur marche pesante.
Puisses-tu succomber à cet ennui profond !
Car l'avenir pour toi s'ouvre noir et sans fond,
Car tes persécuteurs font briller sur ta tête
Un joyau, dont l'aimant attire la tempête...

Ta raison, disent-ils, a mûri promptement,
Tu lis Gœthe et Schiller sur le texte allemand ;
Eh bien ! tu comprendras mon arrêt prophétique,
Enfant ! si quelque jour la chance politique
Te renvoyait au trône, et courbait sous ta loi
Un peuple frémissant qui ne veut pas de toi ;
Si tu devais un jour (ce qu'au destin ne plaise !)

Allonger d'un Bourbon la chronique française,
Une émeute sans fin bourdonnerait dans l'air,
Et livrerait Paris aux brigands de Schiller.
Pour chasser les démons ardents à ta poursuite,
Tu t'armerais en vain d'un aumônier jésuite ;
Tu flairerais de loin chaque placet, de peur
Que son pli n'exhalât une horrible vapeur ;
Sand heurterait encore au seuil des ministères,
Staabs irait troubler tes fêtes militaires ;
Louvel de son tombeau sortirait furibond ;
Son vivace poignard a soif du sang Bourbon.

Mais ne te flatte pas, même d'un jour prospère ;
Tu ne dois pas mourir de la mort de ton père ;
Et, si tu te mêlais à des brigands bénits,
On creuserait ta fosse ailleurs qu'à Saint-Denis.
Miraculeux sauveur, n'écoute pas les mages,
Dont ta crèche dorée attire les hommages :
On dit que, pour tenter l'Achille de treize ans,
Ils glissent une épée à travers leurs présents.
Ah ! si par leurs conseils ta jeunesse est trompée,
Malheur ! car nous aussi nous t'offrons une épée ;
Mais, sentant à la fin notre clémence à bout,
Nous te la présentons par la pointe et debout !...

Et qu'as-tu pour appui ? quelques têtes ridées
Dont les cheveux de neige ont glacé les idées,

Des menins du régent, des docteurs ès-blason,
Imbéciles Calebs de ta vieille maison,
Dont le sang, rare et froid, se figeant sous la hache,
A la main du bourreau ne ferait point de tache.
Parmi ces noms obscurs, il en est un brillant,
Un que nous t'envions, un seul : Châteaubriand !
Mais, sur les lauriers verts qui forment son trophée,
Pâle tige des lis, en vain il t'a greffée.
Son génie est puissant et nous le défions ;
Hélas ! il est passé, le temps des Amphions...
Sur les palais détruits, ses pleurs et ses prières,
Abondants, ont coulé sans émouvoir les pierres.
Pour écouter ce prêtre aux chants mélodieux,
Nous voyons trop les vers qui rongent ses faux dieux.
Sa voix, lorsqu'à ta cause il promet la victoire,
Pour la première fois se perd sans auditoire ;
Et, dans sa loyauté de chevalier chrétien,
Il perd son avenir sans restaurer le tien.
Dis donc à ce vieillard, puisqu'il daigne se mettre
Aux genoux d'un enfant qu'il appelle son maître,
Dis-lui de refuser aux profanes débats
Des mots qui ne sont point la langue d'ici-bas ;
De se réfugier au monde qu'il se crée,
Et de ne point offrir une tête sacrée
Où la vieillesse pèse, où tant de gloire a lui,
Au glaive que la loi craint d'égarer sur lui.
Quant aux preux chevaliers que ton exil attire,

Qui vont, gras et vermeils de trois ans de martyre,
Prosterner à tes pieds leur dévoûment profond,
Pour hâter ton retour sais-tu bien ce qu'ils font ?
Ils élèvent au ciel leurs mains et leurs prières,
Attisent de soupirs des feux incendiaires;
Comme le peuple juif dans un lieu souterrain,
Aux profanes regards cachant leur sanhédrin,
Avides du grand jour qui ne doit jamais naître,
Quand la tempête gronde ils ouvrent leur fenêtre,
Poussent un cri de joie, et regardent en l'air
Si l'envoyé du ciel tombe dans un éclair.
Je me trompe : aux grands jours la basilique ouverte
Nous lâche, pour défi, sa procession verte,
Et, quand la nuit est sombre, un marguillier tremblant
A son clocher honteux arbore un haillon blanc.
Ton nom remue encore, au fond des sacristies,
Des fous que nos dédains ont couverts d'amnisties;
Et ces Bretons, marqués du type originel,
Suçant l'horreur des bleus sur le sein maternel,
Bétail aveugle et sourd qu'un Gondi populaire
Fouette vers l'abattoir à coups de scapulaire.
Mais, chaque jour, pâlit leur fanatique instinct;
Le grand buisson ardent de lui-même s'éteint.
Tu seras homme à peine, et déjà l'Armorique
Ne verra plus en toi qu'un fantôme historique.
Si tu parais alors, si quelque flot marin
Jette sur les récifs l'élève de Tharin,

Les pêcheurs, oublieux d'une époque effacée,
Demanderont d'où vient l'étrange cétacée,
Et, comme les débris d'un navire lépreux,
Comme les os d'un phoque anonyme pour eux,
Repousseront du pied, à la mer qui l'apporte,
Le cadavre flottant de la royauté morte.
Si ton clan vagabond, pour vaincre sans danger,
Se glissait dans nos ports derrière l'étranger,
La terre de l'ouest grasse de funérailles,
Aux Français renégats ouvrirait ses entrailles ;
A l'appel de Sinon les ennemis venus
Reculeraient d'effroi devant ces bords connus,
Car ils verraient encore un linceul d'algue verte
Rouler des os blanchis sur la plage déserte,
Et le flot prophétique aux coups de l'aviron
Répondrait en grondant : Quiberon ! Quiberon !

Écoute, cependant : quand tu pleures la France,
Si le mal du pays est ta seule souffrance,
Si l'exil t'est mortel, espère ; mais attends
Que les nouveaux Bourbons aient achevé leur temps.
Un règne à l'agonie aurait peur d'un fantôme,
Un trône chancelant craint le choc d'un atome ;
Ta légitimité doit effrayer la leur,
Mais tu n'es rien pour nous, que faiblesse et malheur.
Plus radieux après une éclipse totale,
Quand juillet brillera sur notre capitale,

Fuis ta prison dorée et viens, sans appareil,
Libre et seul, refleurir à ton premier soleil.
Nous aurons oublié quel fut ton apanage,
Nous fermerons les yeux sur ton pèlerinage ;
Viens : nous te promettons un spectacle inouï
Dont les fêtes des rois ne t'ont point ébloui.
Alors quelque David, aux dessins gigantesques,
Prenant le Champ de Mars pour toile de ses fresques,
Devant la Liberté fera mouvoir les chœurs
Des citoyens joyeux et des guerriers vainqueurs.
Qui sait ? Le tourbillon de cette farandole
T'entraînera peut-être aux pieds de notre idole ;
La voix du sang français, dans ton cœur enfantin
Étouffera la voix du sang napolitain,
Et, fier de partager notre gloire future,
Tu solliciteras des lettres de roture.
Alors, si des bivouacs fument à l'horizon,
Soldat, va conquérir un laurier pour blason,
Et, comme Ivanhoë, transfuge de Solyme,
Étonnant son pays d'un courage anonyme,
Dans le tournoi sanglant qu'ouvre la Liberté,
Fais dire aux spectateurs : Gloire au *déshérité !*

Oui, confonds pour jamais ton avenir au nôtre,
Sois vraiment *fils de France*, et plût au ciel que l'autre...
L'autre orphelin, débris d'un empire plus beau,
Pût revenir aussi de l'exil du tombeau !...

Mais que sert d'embrasser une vaine chimère ?
Ils sont perdus tous deux pour la France leur mère.
Dans la grande cité qui leur donna son lait,
Ma pitié caressante en vain les rappelait :
L'un ne peut soulever la pierre sépulcrale,
L'autre, inhumé vivant dans sa pourpre royale,
Grelotte comme lui sous les brouillards du Nord.
Je parlais à deux sourds : l'égoïsme et la mort.

L'APPARITION.

O vous, qui recueillant ma première parole,
Au ménestrel quêteur glissâtes votre obole.
Je vous devais une hymne, et je soupire un lai ;
Au poëte insolvable accordez un délai.
J'ai promis d'exploiter les trésors de nos fastes ;
A tous nos jours de gloire, à tous nos jours néfastes,
J'ai promis un salut, et ma voix sommeillait
Quand celle du canon cria : Vingt-neuf Juillet.
La rime, dont Boileau se plaignait à Molière,
Regimbe quelquefois sous ma plume écolière ;
Il est de ces moments de fatigue et d'ennuis
Où l'on dort enfumé par la lampe des nuits,
Où le front soucieux est labouré de rides
Sans qu'il fleurisse un vers dans leurs sillons arides.
Pour déranger le vol des habitants de l'air

Il ne faut qu'un atome, or il advint qu'hier
Mon sylphe pèlerin, dansant autour du globe,
S'égara par hasard dans les plis d'une robe,
Et depuis, loin du jour, fermant ses ailes d'or,
Dans ce filet de soie il se berce et s'endort.
Et pourtant je rêvais à ce plan d'épopée,
Le plus large de ceux qu'on taille à coups d'épée;
Je voulais étourdir sur les chagrins présents
Les Français, à ma voix rajeunis de trois ans;
Galvaniser, armer pour leur œuvre qui tombe
Ces morts qu'un deuil railleur insulte dans leur tombe;
Ce peuple qui, sur l'or jonché devant ses pas,
Vainqueur marchait pieds nus, et ne se baissait pas;
Et ces adolescents déjà mûrs pour la gloire,
Déjà fiers de mourir, et qui ne pouvaient croire,
Hélas! qu'ils se livraient en pâture aux canons
Pour conquérir des mots et détrôner des noms;
Et puis j'aurais fouetté d'ardentes philippiques
Les Thersites fuyards de nos combats épiques.
Spectateurs nonchalants qui, de leur balcon d'or,
Applaudissaient Paris comme un toréador;
Qui, le drame achevé, tombèrent de leur loge
Pour s'inscrire vivants sur un martyrologe,
S'enivrer au banquet dressé pour les vainqueurs,
Et rougir de cordons leurs poitrines sans cœurs.

Je marchais: les rayons qui brûlaient mes paupières,

Comme des diamants faisaient briller les pierres,
Et je me rappelais qu'aux Trois-Jours le soleil
Sur les dalles du Louvre étincelait pareil.
J'explorais du regard les maisons pavoisées
De bannières au vent, de femmes aux croisées :
Errant de groupe en groupe, avec des yeux ravis :
Je m'arrêtai soudain, car je vis... oh ! je vis
Une de ces beautés qu'entre mille on rencontre,
Que le ciel ironique un seul instant nous montre,
Frais mirage qui glisse aux yeux du pèlerin
Dans un désert brûlant et sous un ciel d'airain,
Types de la peinture et de la statuaire,
Si pures que leur toit devient un sanctuaire,
Si belles qu'un cœur mort s'épanouit auprès,
Et qu'en se rappelant, un demi-siècle après,
Cette femme sans nom qu'on n'a plus retrouvée,
On se dit : l'ai-je vue ou bien l'ai-je rêvée ?
L'étendard, agitant son ombre sur le sol,
Nous éventait tous deux de son frais parasol ;
Mais, rouge de pudeur, la figure charmante
S'abrita sous ses plis, comme sous une mante.
Immobile à la place où son œil me troubla,
Je répétai longtemps encore : Elle était là !
Et cependant la foule inondait l'avenue...
Je tressaillis, touché par une main connue,
Et la voix d'un ami : Par Apollon, mon cher,
Quelle rime, béant, flaires-tu donc dans l'air ?

Dans mon obscur Éden pourtant j'avais une Ève
Que je m'étais créée, et que j'aimais en rêve.
Pour essuyer des pleurs, le succube chéri
Inclinait sur mes yeux ses yeux bleus de péri,
Ses baisers enivraient mes lèvres altérées,
Mes doigts vierges palpaient ses formes éthérées
Je m'élançais la nuit, emporté dans ses bras,
Vers un monde idéal parsemé d'Alhambras,
Et lorsque, fatigués de leurs métamorphoses,
Les Sylphes vont dormir dans le hamac de roses :
A ce soir, disait-il en fuyant ; et le soir,
Sur mes genoux encore il revenait s'asseoir.
De ma blanche statue, ici-bas sans modèle,
Je fus longtemps l'époux et le prêtre fidèle ;
Mais je t'ai vue, ô toi dont j'ignore le nom,
Je t'ai vue, et soudain, honteux Pygmalion,
T'inaugurant déesse en mon âme exaltée,
J'ai sur son piédestal brisé ma Galathée ;
Contre un doux souvenir j'ai lutté, mais en vain :
L'Ange a ployé Jacob sous son genou divin.

Patriotes martyrs, pardonnez... Mais que dis-je !...
Quelle tête brûlante et pure de vertige !
Ceux que j'ai vus passer sur le fatal brancard,
Que mes pleurs ont bénis dans leur fosse à l'écart,
Quand ils tombaient aux pieds des Suisses victimaires,
Soupiraient d'autres noms que les noms de leurs mères.

En donnant des baisers à ces cadavres saints,
Le peuple fossoyeur découvrait sur leurs seins
Des boucles de cheveux, odorantes encore,
Scapulaires d'amour qu'à vingt ans l'on adore.
Les tribuns précurseurs, dont le nom nous est cher,
Dans leur forte poitrine avaient un cœur de chair :
Danton, l'ours montaguard, souffrant qu'on le muselle,
Grognait d'amour, charmé par des yeux de gazelle ;
Louvet, dans les déserts où la loi le traqua,
Comme la Liberté pleurait Lodoïska ;
Un ange blond veillait au chevet de Camille ;
Vergniaud, pour parer un sein de jeune fille,
Condamné, détachait de son sein de martyr
La montre qui tintait le moment de partir ;
Et quand Chénier frappait sa tête volcanique
Que livrait à la hache un tribunal inique,
Sentant battre son cœur qu'une image brûla,
Il pouvait dire aussi : « J'ai quelque chose là. »

Et nous prétendrions, nous, enfants que nous sommes,
Marcher droit dans la route où chancelaient des hommes.
Oh ! nous pouvons comme eux unir avec fierté
Au culte de l'honneur celui de la beauté.
Grâce à ton souvenir, toi que j'ai vue éclore
Au soleil de juillet, sous un pli tricolore,
Avec plus de ferveur nos hymnes salueront
L'étendard amoureux qui caressa ton front,

Et je me souviendrai, si son vol me réclame,
Que ses nobles couleurs sont celles de ma dame...

Mais, paladin rêveur, mon culte extravagant
N'aura pas conquis même un baiser sur le gant :
Comme dans un harem, captive au gynécée,
Nul souffle ne ternit sa limpide pensée;
Dans les sentiers connus on ne la froisse pas,
Le grand air est trop vif pour ses frileux appas.
Ainsi dans nos vallons la rose orientale,
Que Thibaut transplanta de la rive natale,
S'exilant à l'écart, semble dire à nos fleurs :
Pâles filles du Nord, vous n'êtes pas mes sœurs.
Si la presse demain, bruyante entremetteuse,
Lui glisse, humide encor, mon épître flatteuse,
Hélas! comme au hasard, sa main froide ouvrira
Cette page qui brûle, et rien ne lui dira
Qu'un souffle de sa bouche a fait vibrer ma lyre,
Que son regard créa les vers qu'il vient de lire ;
Et, peut-être, la feuille où je les ai semés
Bouclera sur son front ses cheveux parfumés.

6 août 1833

LES NOCES DE CANA.

De Cana l'on sait l'aventure,
Mais d'un vieux grimoire je tiens

Quelques détails, dont l'écriture
N'a pas égayé les chrétiens.
Un peu gourmet, quoi qu'on en dise,
Le Bon Dieu, qui s'était grisé,
Se permit mainte gaillardise
Dont Judas fut scandalisé.

Car chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait .
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

D'abord, en comptant les bouteilles,
Frères, dit-il, en vérité,
De mes jours si pleins de merveilles,
Ce jour sera le mieux fêté :
Mes prêtres futurs, en mémoire
D'un tour de gobelet divin,
Vendant des oremus pour boire,
Changeront l'eau bénite en vin.

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis
Le Bon Dieu nous a compromis.

Aux époux, héros de la fête.
Il dit d'un ton d'épicurien :

Buvez, trinquez, foi de prophète,
L'Amour, ce soir, n'y perdra rien ;
Mon présent de noce est un reste
De ce vin comme on n'en fait plus,
Qui, pour décupler un inceste,
Rajeunit un de mes élus...

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait:
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

Puis à Madeleine la sainte,
Qui, belle de honte et d'attraits,
Détournait, loin de cette enceinte,
Vers le désert ses yeux distraits :
De ce monde, votre conquête,
Pourquoi, dit-il, vous séparer ?
Ma sœur, ce n'est qu'en tête à-tête
Qu'au désert il faut s'égarer...

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

Narguant le pharisien qui gronde,
Oui, poursuit-il, faites toujours

Des bienheureux en ce bas monde,
Pour qu'on vous canonise un jour.
Au ciel, pénitente confuse,
Quand vous frapperez en mon nom,
Ne craignez pas qu'on vous refuse,
Vous qui jamais n'avez dit : Non...

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

Moi-même, je veux à plein verre
Boire l'oubli du lendemain ;
Chaque instant me pousse au Calvaire,
J'en veux égayer le chemin.
Suivez donc mes traces divines :
En attendant que les douleurs
Viennent vous couronner d'épines,
Enfants, couronnez-vous de fleurs.

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

Des convives troublant la vue,
Sur leurs plaisirs l'aube avait lui;

Mais quand l'humanité vaincue
Tombait en foule autour de lui ;
Miracle ! intrépide à sa place,
L'Homme-Dieu, se versant toujours,
Détonnait une hymne d'Horace
Sur le Falerne et les Amours.

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis.

LE HAMEAU INCENDIÉ.

Dans ces bois, où souvent une muse chérie
S'est révélée à moi comme une autre Egérie,
Hier, épouvanté, je vis à l'horizon,
Où riait un hameau, fumer un noir tison,
Et j'osai blasphémer : Oh ! si j'étais l'Archange
Que Dieu fait voyager dans nos chemins de fange,
Le visiteur sanglant que, pour sauver les siens,
Il envoya heurter aux seuils égyptiens,
Du moins je choisirais avec intelligence
La place où doit frapper le glaive de vengeance,
Et je respecterais le toit patriarcal
Dont le poteau reçut le baptême pascal.
Je balaierais du sol, au vent de ma colère,

Les nouveaux Balthazars que le monde tolère ;
Et, sur les noirs débris de leurs palais en feu,
Je graverais ces mots : Tyrans, il est un Dieu !
Mais si je rencontrais, errant de plage en plage,
Dans un désert en fleurs l'oasis d'un village,
Où, du travail des jours se délassant le soir,
Les vierges vont danser et les vieillards s'asseoir,
Tribu qu'un long soleil vit marcher haletante,
Et qui, trouvant enfin où déployer sa tente,
Respire la fraîcheur sous le figuier des puits,
Je leur dirais : Enfants, paix et courage, et puis,
De peur d'en égarer sur eux les étincelles,
Je passerais bien vite en repliant mes ailes.

Mais l'Ange fut aveugle, et le hameau détruit !

O Fontaine-Riante ! il passait, chaque nuit,
Dans tes chemins obscurs, tout noirs de graminées,
Des brodequins furtifs, des jambes avinées ;
Chaque brise envoyait à tes échos dormants
Des refrains de buveurs et des soupirs d'amants ;
Tu chômais une fête éternelle et paisible,
Et, dans le fond des bois, ton orchestre invisible
Semblait au voyageur, épiant chaque son,
Un nid mélodieux caché dans un buisson.

Embaume de tes fleurs la jeune fille morte.
O muse ! elle a passé dans l'ombre ; mais qu'importe ?

Quand un tourbillon gronde et ravage, souvent,
Dédaigneux des palais qui croulent à sa vue,
Le poëte rêveur suit des yeux, dans la nue,
La feuille qui tourne au vent.

Quand ses pas cadencés foulaient la molle arène,
La veille encor, du bal on la saluait reine :
Elle entraînait les cœurs dans son joyeux essor ;
Mais tout sceptre est fragile, et les Parques moroses
Hélas ! foulent aux pieds les couronnes de roses,
Comme les diadèmes d'or.

Nul pressentiment froid n'a glacé son épaule ;
Elle ne chanta pas la romance du *Saule*,
Comme Desdemona sur sa couche d'hymen :
Non, dans ses souvenirs s'endormant satisfaite,
Aux voluptés du bal, à sa robe de fête,
Elle semblait dire : A demain.

L'espérance et l'amour l'agitaient : douces fièvres !
Les syllabes d'un nom s'échappaient de ses lèvres,
Quand, tout à coup, du seuil qu'il venait d'embraser,
Le feu, comme Othello, bondissant sur sa couche,
Interrompit le mot commencé par sa bouche,
Et l'étouffa dans un baiser.

Maintenant dites-moi ce qu'elle est devenue ?
Peut-être foulons-nous sa poussière inconnue :

La flamme s'acharna sur ce corps frais et beau,
Et, quand on éteignit le bûcher funéraire,
Horreur! il n'en restait pas même de quoi faire
Un cadavre pour le tombeau.

Plaignons aussi, mêlant ce que le Destin mêle,
Dans cet auto-da-fé son père mort comme elle,
Et sa mère surtout, sa mère qui la vit
Dans son linceul brûlant se débattre... et qui vit!
C'est assez : détournons les yeux de cette rive,
Où la voix de Rachel qui sanglote m'arrive,
Où l'on heurte du pied des débris et des os,
Où les âmes des morts pleurent dans les roseaux.
Où, dans les doux parfums que la brise promène,
On craint de respirer une poussière humaine.

Frères, dans votre cœur mon cantique de mort
Réveillera du moins des douleurs sans remord!
Oh! si mes chants obscurs s'élevaient jusqu'au trône,
A l'avare Trésor j'arracherais l'aumône;
Au soleil de Juillet, nous verrions du tombeau
Le village phénix ressusciter plus beau;
Dans ce mois qu'on dédie à la Liberté-Reine,
Elle-même à l'enfant servirait de marraine,
D'un souvenir de gloire ennobli pour toujours.
Il serait appelé le hameau des TROIS JOURS!
Et vous dont le schako, civil ou militaire,

Étincela dans l'ombre au reflet du cratère,
Artisans dont le feu tatoua les bras nus,
D'une Iliade obscure Achilles inconnus,
Sur vos seins fraternels, sillonnés par la flamme,
Les roses de l'honneur pleuvraient comme un dictame.

Aux malheureux chassés de leurs toits en débris,
Hélas ! ouvrons du moins nos foyers pour abris ;
Ne laissons pas, semblable au voyageur biblique,
Le pèlerin gémir dans la place publique.
Riches, dont l'existence est un banquet sans fin,
C'est à vous de jeter à la soif, à la faim,
Les miettes du gâteau que votre main découpe,
L'écume du nectar débordant de la coupe.
Je ne vous dirai pas, comme le vieux curé,
Que Jésus mendiant pleure, transfiguré :
Je ne vous dirai pas : « Pour que Dieu vous pardonne,
« Donnez, car c'est à lui que la charité donne.
« Au suppliant qui frappe, ouvrez, car le grillon
« Est propice au foyer, la cigale au sillon ;
« Car le bonheur sourit aux toits que l'hirondelle
« Réjouit de ses chants et caresse à coups d'aile... »
Non ; car dans tous les cœurs la vieille foi s'endort.
Et sur l'autel désert on a mis le veau d'or.
Je dirai seulement : Donnez, pour que la foule
Oublie, en le baisant, que votre pied la foule ;
Pour que votre or, sué par tant de malheureux,

Étouffe leurs soupirs en retombant sur eux ;
Pour que votre Pactole, utile dans sa course,
Fasse, comme le Nil, perdre des yeux sa source,
Et pour que le passant vous tende un jour la main,
Si votre char vous jette aux cailloux du chemin ;
Donnez, car, agitant des torches funéraires,
Le spectre de Babœuf prêche des lois agraires;
Le sol est un volcan ; il tremble, et, comme Dieu,
La Raison vous dira : L'aumône éteint le feu.

Quant à moi, pèlerin, jouet de la fortune,
Qui me chauffe au soleil et dors au clair de lune,
Moi, qui n'ai pour tout bien, comme un gueux espagnol,
Que meschants, ma guitare, un beau ciel, un beau sol,
Je n'ai pu leur jeter l'obole qui me manque ;
Mais je quête en leur nom : sans puiser à la Banque,
Mon portefeuille est riche, et de ses plis ouverts
J'ai secoué sur eux mes seuls trésors : des vers.

19 juillet 1833.

UN SOUVENIR A L'HOPITAL.

Sur ce grabat, chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs;
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs :
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,

Chanter encor ; puis, prier et mourir :
Et je répète en comptant mes souffrances
Pauvre Gilbert [1], que tu devais souffrir !

Ils me disaient : Fils des Muses, courage !
Nous veillerons sur ta lyre et ton sort ;
Ils le disaient hier, et dans l'orage
La Pitié seule aujourd'hui m'ouvre un port.
Tremblez, méchants ! mon dernier vers s'allume,
Et, si je meurs, il vit pour vous flétrir...
Hélas ! mes doigts laissent tomber la plume :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi !
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami !
Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,

1 Ce nom fatal vient se placer comme de lui-même sous les jeunes plumes qui tremblent en l'écrivant. L'auteur de la *Satire du dix-huitième siècle* est une gloire consacrée devant laquelle on s'agenouille en fermant les yeux. Pour quiconque ose les ouvrir, il est évident que Gilbert ne fut ni un Chatterton, ni un André Chénier, ni même un Malfilâtre ; mais il dut à son agonie solitaire une magnifique inspiration, et ses adieux à la vie, que tout le monde sait par cœur, suffiraient seuls, aujourd'hui qu'il a pris rang parmi les véritables poëtes, pour taire à ses pieds tout reproche d'usurpation. H. MOREAU.

A leurs banquets ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître ;
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur ! oh ! que la vie est douce !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

1832

L'HIVER.

Adieu donc les beaux jours! Le froid noir de novembre
Condamne le poëte à l'exil de la chambre.
Où riaient tant de fleurs, de soleil, de gaîté,
Rien, plus rien ; tout a fui comme un songe d'été.
Là-bas, avec sa voix monotone et touchante,
Le pâtre seul détonne un vieux noël ; il chante,
Et des sons fugitifs le vent capricieux
M'apporte la moitié ; l'autre s'envole aux cieux.
La femme de la Bible erre, pâle et courbée,
Glanant le long des bois quelque branche tombée,
Pour attiser encor son foyer, pour nourrir
Encore quelques jours son enfant et mourir.

Plus d'amours sous l'ombrage, et la forêt complice
Gémit sous les frimas comme sous un cilice.
La forêt, autrefois belle nymphe, laissant
Aller ses cheveux verts au zéphyr caressant,
Maigre et chauve aujourd'hui, sans parfum, sans toilette,
Sans vie, agite en l'air ses grands os de squelette.
Un bruit mystérieux par intervalle en sort,
Semblable à cette voix qui disait : « Pan est mort ! »
Oui, la nature entière agonise à cette heure,
Et pourtant ce n'est pas de son deuil que je pleure ;
Non, car je me souviens et songe avec effroi
Que voici la saison de la faim et du froid ;
Que plus d'un malheureux tremble et se dit : « Que n'ai-j
« Pour m'envoler, aussi, loin de nos champs de neige,
« Les ailes de l'oiseau, qui va chercher ailleurs
« Du grain dans les sillons et des nids dans les fleurs !
« Vers ces bords sans hiver que l'oranger parfume,
« Où l'on a pour foyer le Vésuve qui fume,
« Où devant les palais, sur le marbre attiédi,
« Le Napolitain dort aux rayons du Midi,
« Oh ! qui m'emportera?... » Mais captif à sa place,
Hélas ! le pauvre meurt dans sa prison de glace ;
Il meurt, et cependant le riche insoucieux
De son char voyageur fatigue les essieux.
Les beaux jours sont passés ; qu'importe! heureux du n
Abandonnez vos parcs au vent qui les émonde ;

Tombez de vos châteaux dans la ville, où toujours
On peut avec de l'or se créer de beaux jours.
Dans notre Babylone, hôtellerie immense,
Pour les élus du sort le grand festin commence.
Ruez-vous sur Paris comme des conquérants ;
Précipitez sans frein vos caprices errants ;
A vous tous les plaisirs et toutes les merveilles,
Le pauvre et ses sueurs, le poëte et ses veilles,
Les fruits de tous les arts et de tous les climats,
Les chants de Rossini, les drames de Dumas ;
A vous les nuits d'amour, la bacchanale immonde :
A vous pendant six mois Paris, à vous le monde !...
Ne craignez pas Thémis : devant le rameau d'or,
Cerbère à triple gueule, elle s'apaise et dort.

Mais, pour bien savourer ce bonheur solitaire
Qu'assaisonne d'avance un jeûne volontaire,
Ne regardez jamais autour de vous ; passez
De vos larges manteaux masqués et cuirassés ;
Car, si vos yeux, tombaient sur les douleurs sans nombre
Qui rampent à vos pieds et frissonnent dans l'ombre,
Comme un frisson de fièvre, à la porte d'un bal,
La pitié vous prendrait, et la pitié fait mal.
Votre face vermeille en deviendrait morose,
Et le soir votre couche aurait un pli de rose.
Tremblez, quand le punch bout dans son cratère ardent,
D'égarer vers la porte un coup d'œil imprudent ;

Vos ris évoqueraient un fantôme bizarre,
Et vous rencontreriez face à face Lazare
Qui, béant à l'odeur, voudrait et n'ose pas
Disputer à vos chiens les miettes du repas.
Éblouissant les yeux de l'or qui le blasonne,
Quand votre char bondit sur un pont qui résonne,
Passez vite, de peur d'entendre jusqu'à vous
Monter le bruit que font ceux qui passent dessous.
Car voici le moment de la débâcle humaine ;
La Morgue va pêcher les corps que l'eau promène;
L'égoïsme, en sultan, jouit et règne ; il a
Des crimes à cacher, et son Bosphore est là...

Il est vrai, quelquefois une plainte légère
Blesse la majesté du riche qui digère.
Des hommes, que la faim moissonne par millions,
En se comptant des yeux, disent : Si nous voulions !
Le sanglot devient cri, la douleur se courrouce,
Et plus d'une cité regarde la Croix-Rousse.
Mais quoi ! n'avez-vous pas des orateurs fervents
Qui, par un *quos ego*, savent calmer les vents ?
Qui, pour le tronc du pauvre avares d'une obole,
Daignent lui prodiguer le pain de la parole,
Et, comme l'Espagnol, qui montre, en l'agaçant,
Son écharpe écarlate au taureau menaçant,
Jettent, pour fasciner ses grands yeux en colère,
Un lambeau tricolore au tigre populaire ?

Oh ! quand donc viendra-t-il, ce jour que je rêvais,
Tardif réparateur de tant de jours mauvais ;
Ce niveau qui, selon les écrivains prophètes,
Léger et caressant, passera sur les têtes !
Jamais, dit la raison, le monde se fait vieux ;
Il ne changera pas ; — et dans mon cœur : Tant mieux,
Ai-je dit bien souvent : au jour de la vengeance
Si l'opprimé s'égare, il est absous d'avance.
Spartacus ressaisit son glaive souverain.
Il va se réveiller, le peuple souterrain,
Qui, paraissant au jour des grandes saturnales,
De mille noms hideux a souillé nos annales :
Truands, mauvais garçons, bohémiens, pastoureaux ;
Tombant et renaissant sous le fer des bourreaux,
Et les repus voudront enfin, pour qu'il s'arrête,
Lui tailler une part dans leur gâteau de fête ;
Mais lui, beau de vengeance et de rébellion :
« A moi toutes les parts : je me nomme lion ! »
Alors s'accomplira l'épouvantable scène
Qu'Isnard prophétisait au peuple de la Seine.
Au rivage désert les barbares surpris
Demanderont où fut ce qu'on nommait Paris.
Pour effacer du sol la reine des Sodomes,
Que ne défendra pas l'aiguille de ses dômes,
La foudre éclatera ; les quatre vents du ciel
Sur le terrain fumant feront grêler du sel ;

Et moi, j'applaudirai : ma jeunesse engourdie
Se réchauffera bien à ce grand incendie.
Ainsi je m'égarais à des vœux imprudents,
Et j'attisais de pleurs mes ïambes ardents.
Je haïssais alors, car la souffrance irrite ;
Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.
Pour que son vers clément pardonne au genre humain
Que faut-il au poëte ? un baiser et du pain.
Dieu ménagea le vent à ma pauvreté nue ;
Mais le siècle d'airain pour d'autres continue,
Et des maux fraternels mon cœur est en émoi.
Dieu, révèle-toi bon pour tous comme pour moi.
Que ta manne en tombant étouffe le blasphème ;
Empêche de souffrir, puisque tu veux qu'on aime !
Pour que tes fils élus, tes fils déshérités
Ne lancent plus d'en haut des regards irrités,
Aux petits des oiseaux toi qui donnes pâture,
Nourris toutes les faims ; à tout dans la nature
Que ton hiver soit doux ; et, son règne fini,
Le poëte et l'oiseau chanteront : Sois béni !

Saint-Martin, novembre 1833.

LES MODISTES HOSPITALIÈRES.

ANECDOTE DE JUILLET 1830.

Un pauvre diable de héros,
Laissé pour mort la veille,

Dans un bon lit, frais et dispos,
Tout à coup se réveille.
Il admire en se récriant,
Des nymphes au minois riant,
Friand :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qnel joli couvent c'était là
La la !

Paix donc ! murmure avec douceur
Quelqu'un près de sa couche;
Et puis la bouche d'une sœur
Vient lui fermer la bouche.
De ce rappel au règlement
Le mode lui sembla vraiment
Charmant :
Oh ! oh ! etc.

A son lit point de noir abbé,
Point de docteur profane,
Dans les mains d'une sainte Hébé,
En guise de tisane,
Le convalescent défailli
Voit mousser d'un œil ébahi
L'aï :
Oh ! oh ! etc.

Miracle ! le voilà guéri !

Et deux nonnes gentilles
Offrent au jeune homme attendri
Leurs bras nus pour béquilles.
Sur ce bâton, sans se blesser,
On le voit parfois se laisser
Glisser.
Oh! oh! etc.

Le chroniqueur, un peu succinct,
Ne dit pas et j'ignore
Quel est dans ce cloître le saint
Que la recluse adore;
Mais les bons cœurs le béniront,
Mais les chrétiens qui me liront
Diront:
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel joli couvent c'était là
La la!

VIVE LA BEAUTÉ.

Dès l'aurore, quand, pour boire,
Adam Billaut se levait,
Un baiser rend la mémoire
A ma Suzon qui rêvait;
Dans ses bras, heureux esclave,
Je dis au vieux chansonnier:

Tu peux descendre à la cave,
Moi, je suis bien au grenier.

Vous dont le cœur bat au ventre,
Chantez Bacchus et Comus ;
Pour moi, s'il faut opter entre
Les divinités en *us*,
Dieux gourmands, je vous néglige,
En suivant un rit plus beau,
C'est à Vénus Callipyge
Que je dis *Introïbo*.

L'Alcoran, que je révère,
Traite le vin de poison :
Le vin noie au fond d'un verre
L'amour comme la raison.
L'infortuné, qu'il enivre,
Chancelle en parlant d'amour ;
Fi donc ! l'amant qui sait vivre
Ne doit tomber qu'à son tour.

Tout votre or devient potable,
Et bien souvent, au dessert,
Gourmands, vous quittez la table
Comme on quitte un tapis vert.
Prodiguez : je suis avare,
Et le soir, quand je m'endors,
Pour que rien ne m'en sépare,

J'ai la main sur mes trésors.

Sur les genoux de ma belle
Je dine, et, pour un amant,
Cette méthode nouvelle
Offre plus d'un agrément.
A l'étiquette on échappe,
Puis, à la fin du repas,
On n'a qu'à lever la nappe,
Et l'on met la table à bas.

En vain un docteur morose
Me dit : Jouir c'est vieillir ;
Une guêpe est dans la rose,
Prends des gants pour la cueillir.
Au hasard je marche et j'aime
Aventureux pèlerin ;
Vive la beauté *quand même !*
Sera toujours mon refrain.

LES JEUX

DE L'AMOUR ET DU HASARD.

Quoi ! vous qui demeuriez sans voix
Devant un couplet trop grivois,
Vous si prude, mademoiselle,
C'est vous qui me donnez... Ah ! Dieu !

Peut-on tricher à si beau jeu ?
J'ai gagné la...
La prime à ce jeu-là,
Et pourtant Rose est presque fidèle.

L'un de mes frères les rimeurs
M'aurait-il soufflé ses primeurs !
Il n'est plus de muse pucelle,
Et les bois du Pinde, malsains,
Mènent tout droit aux Capucins.
J'ai gagné, etc.

Apprenant que Châtel dort mal
Dans son grenier pontifical,
Par pure obligeance, aurait-elle
Accepté l'honneur hasardeux
D'être papesse une heure ou deux ?
J'ai gagné, etc.

Feu mon curé plein d'onction,
En un vase d'élection
Vint-il exprès changer ma belle,
Pour que Satan, son héritier,
Se brûlât dans un bénitier ?
J'ai gagné, etc.

Mais non : Rose voit de travers
Les marchands de prose et de vers,

Les Dieux de facture nouvelle ;
Et quant au goût du tonsuré,
Trois lycéens m'ont rassuré.
J'ai gagné, etc.

Fermons les yeux, pour cent raisons ;
S'il le faut même, supposons
Quelque ange ou diable amoureux d'elle.
Amants chrétiens, imitez-moi :
Pour vivre en paix ayez la foi.
J'ai gagné la...
La prime à ce jeu-là,
Et pourtant Rose est presque fidèle.

CHANT PATRIOTIQUE

DES DANSEUSES DE L'OPÉRA,

Pour fêter l'anniversaire de la Révolution de Juillet.

De politique *et cætera*
S'occupant après boire,
Des dames du grand Opéra
Hier chantaient : « Victoire !
A s'émanciper aussi :
Les Amours ont réussi
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.

Vivent les pirouettes!
Vive la liberté !

Devant des galbes et des nus,
Tartufe, qui s'indigne,
Dans nos jardins coiffait Vénus
D'une feuille de vigne :
Il eût, sans des jours meilleurs,
. . . .
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes!
Vive la liberté !

Consolez-vous, gens maladroits,
D'être vainqueurs et dupes :
Si, là-bas, on rogne vos droits,
On rogne ici nos jupes.
Votre étendard, vieux haillon,
Vaut-il un frais cotillon ?
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes !
Vive la liberté !

Contre nous, sans nous effrayer,
Caton crie au scandale,

Et la chambre veut nous rayer
De son budget vandale.
Que de pantins il paiera
Même ailleurs qu'à l'Opéra !
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité,
Vivent les pirouettes !
Vive la liberté !

Au duc, soucieux et rêvant,
La sylphide coquette,
Flic flac dit en jetant au vent
Les plis de sa jaquette :
Vous qui pleurez Charles dix,
Riez donc : voilà des lis !
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes !
Vive la liberté !

Vous qui sabrez, tambour battant,
Les émeutes civiles,
A nous, bourgeois : vous aimez tant
Les victoires faciles !
Tuer est charmant : d'accord;
Mais peupler vaut mieux encor.
Aux marchands de lorgnettes

Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes !
Vive la liberté !

Républicains, ayez de l'or,
Vous aurez des prêtresses ;
Nous nous sentons d'humeur encor
A devenir déesses
Vos aînés, francs étourdis,
Ont vécu : *De profundis.*
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes !
Vive la liberté !

L'ÉCOLIÈRE.

Approchez, aimable écolière,
Vous qui fûtes maîtresse un jour ;
Approchez, et, moins familière
Avec Lhomond qu'avec l'amour,
Instruisez-vous : chacun son tour.
Mais, par un doux air de folie,
Grand Dieu ! comme elle est embellie.
Finissez, Rose, finissez :
Est-ce l'instant d'être jolie ?

Finissez, Rose, finissez,
Je suis le maître, obéissez.

Quoi ! vous épelez, incertaine,
Même un chapitre de roman ;
Attendez-vous la soixantaine
Pour savoir lire couramment
Les petits vers de votre amant ?
Mais que demande ce sourire ?
Pourquoi ce bras nu qui m'attire ?
Finissez, Rose, finissez :
Est-ce dans mes yeux qu'il faut lire ?
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

La grammaire vous effarouche,
Et j'entends rire à mon côté
Lorsque les S dans votre bouche
Usurpent la place des T :
Quel soufflet pour ma vanité !
Mais cette bouche que j'accuse
Veut se défendre par la ruse.
Finissez, Rose, finissez :
Un baiser n'est pas une excuse,
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

Hélas ! elle est encor maîtresse ;

Le livre échappe de sa main :
Il tombe, et s'effeuille... Ah ! traîtresse
Vous le foulez avec dédain,
Vous triomphez, mais c'est en vain.
Ne pas céder est mon système :
Passons au chapitre deuxième.
Vite, vite recommencez,
(Dût la leçon finir de même
Vite, vite, recommencez :
Je suis le maître, obéissez.

BÉRANGER.

Il dort sous des ombrages verts
Quand la Liberté le rappelle :
Il dort, le poëte, infidèle
A ces captifs qui, dans les fers,
Attendaient l'aumône d'un vers.
Et pas de lyres qui les plaignent,
Pas un Blondel pour soulager
Tous ces *Cœurs de lion* qui saignent !...
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

Au Luxembourg, mon vers vengeur
Irait frappant de stalle en stalle :
Et sa chiquenaude brutale
Au front d'airain du vieux jugeur

Ferait connaître la rougeur.
Je saurais dégoûter, j'espère,
Et Perrin-Dandin de juger,
Et Petit-Jean d'être compère...
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

Je consolerais les Amours :
De la beauté j'ai vu les larmes
Couler sur des gants de gendarmes,
Et sa plainte tomber toujours
Sur des cœurs et des barreaux sourds.
Triste, en rêvant au long martyre
Qu'on lui défend de partager,
Lisette a perdu son sourire....
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

L'avenir est si beau là-bas !...
A des chants d'espoir tout l'engage.
A-t-il remis sa *montre en gage*,
Le poëte ? et ne sait-il pas
Combien le temps a fait de pas ?
Pour montrer du doigt sur la rive,
Au siècle qui va naufrager,
Les fleurs dont le parfum m'arrive,
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

Lui-même a vingt fois en chantant
Bravé les bêtes du prétoire ;

De dormir avant la victoire,
Après avoir guerroyé tant,
Il a droit sans doute, et pourtant ..
Il faut, viennent les représailles,
Vienne un Juillet ou l'étranger,
Un Tyrtée aux champs de batailles !...
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

1833.

LA MUSE.

Nymphe, qui guettes au passage
L'écolier du pays latin,
Assez laide pour être sage,
Quel mauvais sort te fit catin ?
Hélas ! répond un peu confuse
La courtisane au bas crotté,
Vous voyez une pauvre Muse
Soyez heureux par charité !

Ne riez pas, oui, de la Loire
J'égalais presque la Sapho ;
J'étais gentille, et l'auditoire,
Lorgnette en main, criait *bravo* :
D'un gros garçon et d'un poëme
J'enrichis la postérité.

Entre nous, le père est le même ;
Soyez heureux par charité !

A Paris, un journaliste ivre
Prôna mes vers qu'il ne lut pas.
Ce monsieur, pour juger mon livre,
Avait feuilleté mes appas.
Quand, d'une main, le bon apôtre
Brochait l'article à mon côté,
. . . .
Soyez heureux par charité !

Dans les salons je fus admise,
Mes conquêtes ont fait du bruit :
J'ai vu Lamartine en chemise
Et Byron en bonnet de nuit.
Sur mon sein traçant une épître,
En le baisant ils l'ont chanté.
Je mets en vente leur pupitre :
Soyez heureux par charité !

Mais survint une maladie,
Adieu la gloire, adieu l'amour !
Il fallut tomber, enlaidie,
De lord Byron à lord Seymour.
Je n'ai d'autre espoir que l'hospice,
Sauf un roman frais édité.

Pauvre Muse, Dieu te bénisse !
Soyez heureux par charité !

LE TOCSIN.

Un peu d'or, je ne sais comment,
Du ciel me tombe, et vite
A manger mon avoir gaîment,
  Amis, je vous invite,
Accourez à ce gai tintin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Accourez à ce gai tintin
  Tintin : c'est le tocsin !

C'est le tocsin, et dans Paris
  Sitôt qu'il nous rassemble,
Gendarmes, fillettes, maris,
  Pour cent raisons tout tremble.
Gisquet y perdra son latin,
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Gisquet y perdra son latin
  Tintin : c'est le tocsin !

A sac les cabarets ! à sac !
  Écoliers, en besogne !
Comme au bon temps de l'Armagnac,
  Le mot d'ordre est *Bourgogne* ;

On peut y joindre *Chambertin*,
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
On peut y joindre *Chambertin*,
Tintin : c'est le tocsin !

Puis, faisons l'amour en passant :
Sur le cœur d'une femme,
Ce son magique est tout-puissant
Comme : *Ouvre-toi, Sésame*.
Tout va flamber : punch et catin,
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Tout va flamber : punch et catin
Tintin : c'est le tocsin !

Il faut des Midas du pouvoir
Chatouiller les oreilles :
Pour le charivari du soir
Vidons trente bouteilles ;
Insurgeons le pays latin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Insurgeons le pays latin,
Tintin : c'est le tocsin !

J'ai, pour vous pousser aux combats,
De l'éloquence en poche,
Et si quelque diable n'a pas,
Avant, fondu la cloche,
Je sonnerai jusqu'au matin

Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Je sonnerai jusqu'au matin,
Tintin : c'est le tocsin !

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Après dix ans je vous revois,
Vous, que j'aimai toute petite ;
Oui, voilà bien les yeux, la voix
Et le bon cœur de Marguerite.
Vous m'avez dit : « Rajeunissons
Ces souvenirs pleins d'innocence. »
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Comme ils sont loin ces jours si beaux !
Gais enfants que le jeu rassemble,
En souliers fins, en gros sabots,
Sur l'herbe nous courions ensemble.
Dans la vie, où nous avançons,
Nous ne marchons plus qu'à distance.
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Pauvre ignorant, vous m'instruisiez
Avec une peine infinie ;
Plus d'une fois, lorsqu'à vos pieds

J'épelais *Paul et Virginie*,
Je fus distrait à vos leçons
Pour y rester en pénitence :
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Quoi ! je chante et pas un souris,
Pas un regard qui m'applaudisse !
Autrefois, quand je vous appris
L'air dont m'a bercé ma nourrice,
Un baiser fut de mes chansons
Le refrain et la récompense :
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

LA FAUVETTE DU CALVAIRE.

FABLIAU NORMAND.

Aux amis de M. M*, qui me conseillaient de lui rendre visite pour le consoler d'un grand malheur.**

Oh ! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre
Devant qui l'amitié doit prier et se taire :
Oh ! non, je n'irai pas.

Lorsque de ses douleurs le blond fils de Marie.
Mourant, réjouissait Sion et Samarie,
Hérode, Pilate et l'Enfer ;
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde,
Et les petits oiseaux dans l'air.

Et, sur le Golgotha noir de peuple infidèle,
Quand les vautours, à grand bruit d'aile,
Flairant la mort, volaient en rond ;
Sortant d'un bois en fleur au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.

Oubliant pour la Croix son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Et de son bec pieux mordait l'épine blanche,
Vermeille, hélas ! du sang divin ;
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du moribond,
Et Jésus, souriant d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : A quoi bon ?...

A quoi bon te rougir aux blessures divines ?
Aux clous du saint gibet à quoi bon t'écorcher ?
Il est, petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher.

La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort, au poids de ma couronne,
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids.

La fauvette comprit, et, déployant son aile,
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié.

Oh ! non, je n'irai pas, sous ce toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas ;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre
Devant qui l'amitié doit prier et se taire ;
Oh ! non, je n'irai pas.

A UN AUTEUR HERMAPHRODITE.

Fée ou démon, magicienne ou sorcier,
Je te maudis de grand cœur et pour cause,
Depuis hier je suis ton créancier.
Quand j'implorais un sourire de Rose,
Le pauvre enfant sanglotait sur ta prose.
Elle y perdit un bon quart d'heure, et moi,
Mille baisers, baisers de bon aloi,
Baisers sonnants... Adonc, Muse immortelle,
En t'acquittant, fais acte de vertu ;

Mille baisers sont une bagatelle ;
Tu me les dois : quand donc me paîras-tu ?

LE JOLI COSTUME.

Dans l'alcôve de ma voisine,
Un mardi gras, me réveillant,
Sous mes habits je vois Rosine
Qui se mirait en souriant :
A sa bouche un cigare fume ;
D'un grivois elle a le maintien :
Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien

Je comprends que d'un jeune esclave
Virgile ait soupiré le nom ;
Je comprends les mœurs du conclave
Et les soupers d'Anacréon.
Mais son Bathyle, je présume,
Aurait pâli rival du mien :
Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Mais, sur une tête mignonne,
Enfant, ce chapeau doit peser ;
Les cheveux noirs qu'il emprisonne
Hier appelaient le baiser.
Laisse-les, suivant ta coutume,
Flotter sans voile et sans lien :
Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Grâce pour deux captifs encore !
Oui, foule aux pieds ce frac étroit.
En vain, sur la vitre sonore,
L'aquilon souffle humide et froid :
Mon cœur, que le désir consume,
Palpitera chaud près du tien ;
Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Et je poursuis, et la fillette,
Riant toujours, toujours cédant,
Se voit réduite à la toilette
Qui parait Ève aux yeux d'Adam.
Trésor à trésor, sur la plume,

Je puis recompter tout mon bien :
    Oh ! qu'elle est bien !
    Oh ! qu'elle est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

A JEAN DE PARIS.

Improvisé à une représentation de Don Juan.

Jean de Paris, bravo ! radieux dans ta loge,
Prodigue à ton patron des sourires d'éloge.
Tu peux battre des mains à ses prouesses, mais
L'imiter, rarement, le comprendre jamais.
L'escrime fatigua tes mains inoccupées ;
Ton pistolet au tir abattit cent poupées ;
Par ta canne dansante un enfant effleuré
Pleure, et tu le tueras parce qu'il a pleuré ;
Et tu diras, le soir, froissant un corps de femme :
« Es-tu content de moi, don Juan, mon maître ? » Infâme !
Non, tu n'es pas don Juan ; car don Juan, le maudit,
A l'œil émerveillé comme un spectre grandit.
Auprès de ce géant tu n'as pas une toise ;
Il venait de l'enfer, toi, tu viens de... Pontoise.
Il chantait, il raillait, et toi, tu n'es qu'un sot
Qu'on peut tuer d'un vers, et bâillonner d'un mot.

C'était un oiseleur qui, d'un coup de résille,
Attrapait Elvira, Léonor, Inésille,
Papillons qu'au Prado le soir voyait courir,
Si frêles qu'un baiser trop lourd les fit mourir,
Et si beaux qu'on aurait enrichi vingt chapelles
Avec la poudre d'or que secouaient leurs ailes.
Convoitait-il un ange aux cheveux noirs ou blonds,
Son échelle de soie avait tant d'échelons,
Qu'il eût, de cieux en cieux, pu monter, je parie,
Pour baiser les pieds nus de la vierge Marie,
Si la foudre eût bougé, prêt à tous les combats,
A la vieille grondeuse il aurait dit : Plus bas !
Par une corde à puits te hissant aux gouttières,
Toi, tu vas dénicher des filles de portières ;
Auprès de la beauté qui te doit sa pâleur,
La duègne, qui plaida ta cause avec chaleur
Ne froisse étincelants ni missel ni rosaire,
A des haillons pour mante, et pour nom : la Misère.
L'oiseau dans tes filets ne tomba pas vaincu
A l'appel de ton chant, mais au son d'un écu.
Tu n'as rien, fils du Nord, de ce sang qui pétille,
Sous un regard de femme, au soleil de Castille ;
Sang créateur des Cids, qui plus tard même a pu
Produire encor des Juans, lorsqu'il s'est corrompu.
Le peuple, ivre de faim qui ronfle au coin des bornes,
Quand le taureau royal le pique de ses cornes,
Se réveillant d'un bond du lourd sommeil qu'il dort,

Lui, du moins, sait combattre en beau toréador.
Mais toi !... soulève encor des fruits de Bacchanales;
Essuie encor du sang à des gorges vénales;
Crève encor des chevaux, blesse encor des maris;
Tu ne seras jamais rien... que Jean de Paris.

Oh ! si le plébéien que ton pistolet tue
Sur sa fosse à Clamart revivait en statue,
Et qu'au son de minuit, quand meurt le gaz tremblant,
Quittant son piédestal, l'homme de marbre blanc,
Dans le sombre café que ta visite honore,
Allongeait ses pas lourds sur la dalle sonore :
Pour te marquer au front d'un signe flétrissant,
Il n'aurait pas trempé son index dans le sang.
Non, mais ses doigts de pierre, en souffletant ta joue,
Y laisseraient empreinte une tache de boue,
Large, noire, et sa voix tonnerait en ces mots :
« Ton enfer n'est pas prêt, lâche auteur de mes maux...
« Vis : Dieu te couvre encor d'un mépris débonnaire,
« Tu ne dois pas mourir par un coup de tonnerre :
« Sous le poids du mépris, vieux sans avoir vécu,
« Tu mourras... tu mourras d'un coup de..... !

SURGITE MORTUI.

Couplets chantés à un déjeuner dont tous les convives avaient tenté ou médité le suicide.

Vous, qui mourez à tout propos
Et six fois par semaine,
Ça, reprenez haleine :
Le dimanche est jour de repos.
Sortis de terre
Par un mystère,
Morts, buvons frais : le suicide altère ;
Déjeunons encor, puis mourons ..
Mourons de rire, ou bien courons
Nous pendre ailleurs... à des bras blancs et ronds :
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre ;
Le verre en main, essayons de revivre !

Bien qu'aux mansardes logés tous,
L'Espérance nous reste ;
Habitante céleste,
De plain-pied elle entre chez nous.
Sous la tutelle
De l'immortelle
Marchons unis : Encore un jour, dit-elle :

Demain les roses fleuriront,
Demain les vignes mûriront,
Demain vos Christs du tombeau sortiront,
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre ;
Le verre en main, essayons de revivre !

Roucoulant d'amour sur un toit,
Vrai cœur de tourterelle,
Quand tu mourais pour elle,
Ami, Claire vivait pour toi :
Magicienne
Aérienne,
De sa fenêtre elle lorgnait la tienne,
Et, par les fentes du volet,
Vers ton front sous le pistolet
De ses doigts blancs un baiser s'envolait.
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre,
Le verre en main, essayons de revivre !

Point de blasphèmes : autant vaut
Aboyer à la lune ;
La Gloire et la Fortune
Ont fait leurs nids d'aigle bien haut :
Mais, en campagne
Sur la montagne,

Jeunes chasseurs, si le sommeil vous gagne,
Qu'au voisin glacé par le vent
Un camarade bon vivant
Tende sa gourde et répète : En avant !
Surgite, pour me suivre ;
Mortui, qu'on s'enivre ;
Le verre en main, essayons de revivre.

J'ai quelque droit, vous le sentez,
De prêcher sur ce thème :
J'en suis au quatrième
De mes suicides tentés.
En vain je blâme
Ce siècle infâme ;
En vain cent fois j'ai dit : *Partez, mon ame !*
Que Dieu seul la pousse dehors ;
Rose y tient : je garde mon corps ;
Ses jolis yeux font revenir les morts.
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre ;
Le verre en main, essayons de revivre.

Suicide, monstre odieux,
Devant notre eau bénite
Rentre aux enfers bien vite...
Mais il vient et sur nous, grands Dieux !
Frelon morose,

Il se repose :
Pour le chasser prenons le schall de Rose.
Les enfants nés dans ce repas
D'une rasade et d'un faux pas
Vivront cent ans, et ne se tueront pas !...
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre :
Le verre en main, essayons de revivre.

LE DERNIER JOUR.

J'ai dit souvent : Dieu confonde
Ce monde et tout avec lui !
Mais, quand de ce pauvre monde
Le jour suprême aura lui,
Changeant de ton dès l'aurore,
Je dirai, j'en fais l'aveu :
Pauvre globe, tourne encore,
Tourne, tourne encore un peu.

A cette he re épouvantable,
Tous vos hôtels trembleront,
Riches ; et de votre table
Bien des miettes tomberont.
Affamés, qu'on se restaure !
Dirai-je, et trinquons, morbleu !
Pauvre globe, etc.,

L'effroi que ce jour fait naître
(Et pour ma part j'en ris bien),
Empêche de reconnaître
Son lit, sa femme et son bien.
Plus de bourgeois matamore,
Plus d'huissiers ! le Code au feu !
Pauvre globe, etc.

Le vieux soleil file, file,
Et s'éteint dans le brouillard :
Allons, truands, par la ville
Jouer à Colin-Maillard.
Tremblez, Rose, Hortense, Laure :
J'ai la main heureuse au jeu.
Pauvre globe, etc.

Et vite, chez la reinette
Dont un soir je fus épris,
Allons de ma chansonnette
Réclamer gaîment le prix.
Aux appas qu'en vers j'adore
Allons dire en prose adieu.
Pauvre globe, etc.,

Puis à mon hôte Grégoire
Répétons, le verre en main :
N'ayez souci du mémoire,

J'attends mon père demain.
Car qui m'a fait? je l'ignore :
Mon *Credo* dit que c'est Dieu.
Pauvre globe, etc.,

Je fredonnais de la sorte,
Dormant, rêvant à demi,
Quand tout à coup à ma porte
Retentit un pas ami.
Avril en fleur vient d'éclore,
Mes vitres ont un ciel bleu :
Pauvre globe, tourne encore,
Tourne, tourne encore un peu.

LES 5 ET 6 JUIN 1832.

CHANT FUNÈBRE.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Ces enfants, qu'on croyait bercer
Avec le hochet tricolore,
Disaient tout bas : Il faut presser
L'avenir paresseux d'éclore ;

Quoi ! nous retomberions vainqueurs
Dans les filets de l'esclavage !
Hélas ! pour foudroyer trois fleurs
Fallait-il donc trois jours d'orage !

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Le peuple, ouvrant les yeux enfin,
Murmurait : On trahit ma cause :
Un roi s'engraisse de ma faim
Au Louvre que mon sang arrose ;
Moi, dont les pieds nus foulaient l'or,
Moi, dont la main brisait un trône,
Quand elle peut combattre encor,
Irai-je la tendre à l'aumône ?

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux,
Ayons le courage des larmes !

La liberté pleurait celui
Qu'elle inspira si bien naguère ;
Mais un fer sacrilége a lui,
Et l'ombre pousse un cri de guerre :

Guerre et mort aux profanateurs !
Sur eux le sang versé retombe,
Et les Français gladiateurs
S'égorgent devant une tombe.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Alors le bataillon sacré
Surgit de la foule, et tout tremble ;
Mais, contre eux Paris égaré
Leva ses mille bras ensemble,
On prêta, pour frapper leur sein,
Des poignards à la tyrannie,
Et les derniers coups du tocsin
N'ont sonné que leur agonie.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Non, non, ils ne s'égaraient pas
Vers un avenir illusoire :
Ils ont prouvé par leur trépas
Qu'aux Décius on pouvait croire.

O ma patrie ! ô Liberté !
Quel réveil, quand sur nos frontières
La République aurait jeté
Ce faisceau de troupes guerrières !

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !
Sous le dôme du Panthéon,
Vous qui rêviez au Capitole,
Enfants ! que l'appel du canon
Fit bondir des bancs d'une école,
Au toit qui reçut vos adieux
Que les douleurs seront amères,
Lorsque d'un triomphe odieux
Le bruit éveillera vos mères !

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

On insulte à ce qui n'est plus,
Et moi seul j'ose vous défendre :
Ah ! si nous les avions vaincus,
Ceux qui crachent sur votre cendre,
Les lâches, ils viendraient, absous

Par leur défaite expiatoire,
Sur votre cercueil à genoux,
Demander grâce à la victoire.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir, est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Martyrs, à vos hymnes mourants
Je prêtais une oreille avide ;
Vous périssiez, et dans vos rangs
La place d'un frère était vide,
Mais nous ne formions qu'un concert,
Et nous chantions tous la patrie,
Moi sur la couche de Gilbert [1].
Vous sur l'échafaud de Borie.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

1 Voir page 67.

MIL HUIT CENT TRENTE-SIX.

« Tu ne tueras pas. »
(*Décalogue.*)

Dieu l'ordonne, et je vous en prie,
Moi qui vais chantant sur vos pas,
Même pour sauver la patrie,
O mes frères, ne tuez pas !
Quand cette arme qui fume encore
A tonné, mon vers tricolore
Recula soudain blanc d'effroi ;
Ma pitié devint du délire
Et, reniant ses dieux, ma lyre
A murmuré : Vive le roi !

Quand un jury tue, à la face
Si nous lui jetons le remords ;
Si du code rouge on efface
Par degrés la phrase de mort,
A Thémis, tant de fois trompée
Si l'on veut arracher l'épée
Où pendent des gouttes de sang ;
Ce n'est pas pour que, dans la rue,
Le fer justicier tombe et tue
Ramassé par vous en passant.

Dans le palais, aux jours d'alarme,

Regardez : ne voyez-vous rien ?
Rien, que le sabre du gendarme
Ou du marchand prétorien ?
Oh ! quoi qu'ait prêché dans ce livre,
Dont le parfum de sang enivre,
Saint-Just, l'apôtre montagnard,
Enfants, la morale éternelle
Au seuil des rois fait sentinelle
Pour en écarter le poignard.

Forgeron, laisse sur l'enclume
Le fer vengeur inachevé :
L'arme du siècle, c'est la plume,
Levier qu'Archimède a rêvé !
Écrivons : quand, pour la patrie
La plume de fer veille et crie
Aux mains du talent indigné,
Rois, princes, valets, tout ensemble
S'émeut... et la plume d'or tremble
Devant l'arrêt qu'elle a signé...

Mais, bien que mon vers gronde et prêche,
Ne craignez pas pour votre ami
Une insulte à la fosse fraîche
Où vos sanglots l'ont endormi.
Laissant à l'esclave un tel rôle,
Je dirai dût à ma parole

Un bruit de verrous retentir :
« Apôtres des sanglants systèmes,
« Nos cultes ne sont pas les mêmes,
« Mais vous comptez un beau martyr ! »

Et quel père n'a vu ses filles
Honorer de pleurs ingénus
Le jeune héros en guenilles,
Le beau patriote aux pieds nus ?
Il sauva des flots l'une d'elles,
Et leurs amours lui sont fidèles ..
Donnez des lis, car il n'est plus !
Des lis, des pleurs, ô jeunes filles :
Car son sang tacha ses guenilles ;
L'échafaud meurtrit ses pieds nus !

Jeune, et sans pain, sans fiancée,
Des rêves d'amour l'ont nourri,
Et l'ombre de Cymodocée
Au *martyr* du peuple a souri
Sous notre chêne populaire,
Que la sainte croix tumulaire
Prodigue l'ombre à son tombeau,
Si le Dieu chrétien qu'il adore
Le repousse en tonnant, Eudore
Prîra Jésus pour Alibaud.

Hélas ! de l'hymne funéraire

Qu'aujourd'hui j'abandonne au vent,
J'aurais voulu, mon noble frère,
Parer ton front, ton front vivant :
Tel, quand, chaud de mille agonies,
Ankarstroëm aux Gémonies
Roulait, on vit ou l'on crut voir,
Pour parfumer la claie infâme,
Des mains d'un ange ou d'une femme
Quelques brins de laurier pleuvoir.

Gagnons les bourreaux de vitesse,
Disais-je, Alibaud va mourir :
Vers le Golgotha de Lutèce
Le char court : Muse, il faut courir.
Mais un vers me fuyait encore,
Et déjà du coteau sonore
Tombait ce cri : *Mort en héros !*
L'œuvre rivale était complète :
J'arrivais trop tard : le poëte
Était vaincu par les bourreaux.

NICOLAS.

Chanson à boire écrite sur la carte à payer d'un Restaurateur.

AIR : *Du Curé de Pomponne.*

Chez Nicolas, moi, je me plais,
Malgré son air sévère.

Apres boire au nez des valets
  Si l'on jette son verre,
Si l'on s'escrime avec les plats,
  Il gronde et veut qu'on parte
  Ne vous emportez pas,
    Nicolas ;
  Mettez ça sur la carte.

Ce mot apaise en un moment
  Notre hôte qui s'effraie :
Sous ce bon prince on a vraiment
  Les libertés qu'on paie.
Attable-t-on certains appas,
  Il gronde et veut qu'on parte :
  Ne vous emportez pas,
    Nicolas ;
  Mettez ça sur la carte.

Priant de ne pas l'oublier,
  Quand la gentille Rose
Voit chacun dans son tablier
  Lui glisser quelque chose,
. . . .
  Il gronde et veut qu'on parte :
  Ne vous emportez pas,
    Nicolas ;
  Mettez ça sur la carte.

Si quelque vent, fort à propos
Éteignant la chandelle,
Fait trébucher parmi les pots
Son épouse fidèle,
Si de la nappe on fait des draps,
Il gronde et veut qu'on parte :
Ne vous emportez pas,
Nicolas;
Mettez ça sur la carte.

Le Pouvoir est de ses amis :
Dans un coin de la salle
Il a vingt fois mis et remis
Certain buste un peu sale.
Quand le plâtre vole en éclats,
Il gronde et veut qu'on parte :
Ne vous emportez pas,
Nicolas;
Mettez ça sur la carte.

Nicolas, digne petit-fils
De madame Grégoire,
Ton vin m'inspirait quand je fis
Ces couplets à ta gloire.
Ton vin est bon, mes vers sont plats;
Mais il faut que je parte :

Je te les offre, hélas !
Nicolas,
Pour acquitter la carte.

LES CROIX D'HONNEUR.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

Elle brillait d'un éclat fabuleux,
L'étoile sainte, aujourd'hui dérisoire,
Quand, pour parer des uniformes bleus,
Elle pendait aux mains de l'Homme-Gloire.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

A ce trésor, que son sang achetait,
Le mutilé dont la mort était sûre
Tendait, joyeux, le bras qui lui restait,
Et de laurier parfumait sa blessure.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

L'astre d'honneur, sous la tente, au forum,
Lançait toujours ses rayons au plus digne ;
Pour nos soldats ce nouveau labarum
Portait écrit : *Tu vaincras par ce signe !*

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

J'ai vu, quinze ans, tous les pouvoirs moqueurs
Pour leurs valets en faire une livrée;
J'ai vu, quinze ans, des poitrines sans cœurs
S'enfler d'orgueil sous l'étoile sacrée.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

Qu'ai-je dit ? non : le peuple saura bien,
Vous séparant d'une ligne ennemie,
Au lâche esclave, au noble citoyen,
Tailler leur part de gloire ou d'infamie.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sur vos haillons étalez votre croix.

A vous la honte, à vous, brillants valets !
Prévenez tous le grand jour de colère :
Pour que le feu consume vos brevets,
N'attendez pas la foudre populaire !

Et vous, guerriers, blanchis par tant d'exploits,
Sur vos haillons étalez votre croix.

L'ILE DES BOSSUS.

CONTE-CHANSON.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Un jour, le vent moqueur y jette
Un puîné de Jean de Calais;
Jean débarque et prend sa lorgnette :
« Tudieu ! que ces magots sont laids ! »
Et Jean, d'un air superbe,
Les toise à chaque pas ;
Car il est un proverbe
Que Jean ne connaît pas :

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

D'un air triomphant, il s'étale
Le soir aux Bouffes ; mais soudain

Autour de lui, de stalle en stalle,
Bourdonne un rire de dédain.
Maint faiseur d'épigramme
Crie : A la porte ! il va
Faire avorter le drame
Et la *dona diva*.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Jean le comprit, et d'une haleine
Vite à son auberge il courut
Endosser deux bosses de laine ;
Puis dans le monde il reparut :
Et soudain chaque belle,
Prise à ce tour subtil,
Du beau Polichinelle
Voulut tenir le fil.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Mainte vieille, à la dérobée,

Épuisa pour lui soins et fard ;
Mainte fois sa bosse est tombée
Aux pieds d'une autre Putiphar ;
Enfin, pouvant à peine
Suffire à son bonheur,
Jean d'une énorme reine
Fut... l'écuyer d'honneur.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Mais du roi Pouf il vit la fille ;
L'auguste enfant, des plus jolis,
Épouvantail de sa famille,
Avait poussé droit comme un lis.
De ce côté sans cesse
Jean soupire, et, vainqueur,
Aux pieds de la princesse
Met sa bosse et son cœur.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Tous deux s'esquivent : bon voyage !
Puis en France ils vont saintement
Ajouter à leur mariage
La formule du sacrement.
Bref, de sa double bosse,
Inutile à Calais,
Pour danser à la noce,
Jean se fit des mollets.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Il eut un enfant, deux, trois, quatre ;
Fut échevin et marguillier,
Vit des abus sans les combattre,
Ecouta des sots sans bâiller.
Et vieux, de la jeunesse
Devenu le Mentor,
Au sortir de la messe,
Il fredonnait encor :

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :

Les dos plats sont mal reçus
  Au pays des bossus.

LA FERMIÈRE.

ROMANCE.

*Étrennes à madame G***.*

Amour à la fermière ! elle est
  Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
  Loin du bruit dans la mousse ;
Vieux vagabond qui tends la main,
  Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
  La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
  Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
  Pour lui n'est point avare ;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
  Les pieds blancs de poussière ;
Un jour... puis en marche ! et bonsoir
  La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,

Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore :
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paie un bienfait (même égaré),
Ah ! qu'il songe à ma dette !
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie !
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière !

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol !
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante, et la dédommage ;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière,
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière !

Janvier 1836.

SI VOUS M'AIMIEZ.

ROMANCE.

Ménestrel, qui vais par le monde,
N'ayant rien que mon gai savoir,
Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
Je me croirais un riche avoir ;
Comme Pétrarque aux pieds de son idole,
A vos genoux courbé bien bas, bien bas,
J'oublîrais tout, voire le Capitole,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
De vos baisers seuls j'aurais faim,

Et, sourd à son voisin qui gronde,
Mon cœur s'enivrerait enfin ;
Cœur mendiant, il va, de femme en femme,
Criant misère, et sans secours, hélas !
Le pauvret meurt : il renaîtrait, madame,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Et mes chansons fraîches écloses,
Au vent du matin et du soir,
Iraient à vous, comme les roses
Qui pleuvent devant l'ostensoir.
Purifiant l'air de Paris, madame,
Où vous iriez j'irais, et, sur vos pas,
Comme un parfum je brûlerais mon âme,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.

Sur vous, grand'dame que l'on flatte,
Un lorgnon d'or s'est promené,
Et par le nœud d'une cravate
Voilà votre cœur enchaîné.
D'un plus heureux que l'hommage vous plaise
Souriez-lui, marchez fière à son bras ; —
Son bras ! demain je saurais ce qu'il pèse,
Si vous m'aimiez... mais vous ne m'aimez pas.



A UNE DAME

Qui se plaignait de voir aux Tuileries sa chaise entourée de jeunes gens.

Blonde à l'œil bleu, lis tremblant sur sa tige,
Vous vous plaignez, lorsque, prenant l'éveil,
Autour de vous la jeunesse voltige
Comme un essaim qui bourdonne au soleil.
Plaignez un peu les jeunes cœurs sans nombre
En plein midi soupirant sur vos pas;
Plaignez surtout ceux qui battent dans l'ombre,
Belle, mais ne vous plaignez pas !

LES DEUX AMOURS.

Pourquoi donc, jeune Laïs,
Rêveuse au bord de ma couche,
Sur mes amours au pays
M'interroger bouche à bouche ?
J'ai, pour eux, dans nos déserts
Chanté sur toutes les notes...
Mais, à propos de mes vers,
Faites donc vos papillotes.
Vous soupirez, et pourquoi ?

Riez vite,
Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite, et baisez-moi.

Une ange sut me charmer,
Une ange au cœur pur et tendre.
De loin, content de l'aimer,
De la voir et de l'entendre,
Je la suivais sans repos,
Et mes lèvres enfantines
Baisaient sa trace... A propos,
Délacez donc vos bottines.
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite, et baisez-moi.

De sa bouche quand j'ai su
Obtenir enfin : Je t'aime !
Les mains jointes j'ai reçu
Son baiser comme un baptême ;
J'ai, le front sur ses genoux,
Prié des heures entières...
A propos, qu'attendez-vous ?
Otez donc vos jarretières.

Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite, et baisez-moi.

Oh ! si j'avais, par hasard,
Effleuré de mon haleine,
Profané de mon regard
Son sein rond sous la baleine,
J'aurais dit cent fois : Pardon !
Moi, bâtard de Diogène...
A propos, débouclez donc
La ceinture qui nous gêne.
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite, et baisez-moi.

Ces beaux jours sont envolés :
Que le souvenir en meure !
Lorsque vous me consolez,
Peut-être qu'en sa demeure,
Hélas ! son oubli m'absout
De mon plaisir infidèle :
Amours purs, croyances, tout

S'éteint... soufflez la chandelle.
Vous soupirez, et pourquoi ?
        Riez vite,
        Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite et baisez-moi.

LES CONTES.

Orphelin, sous un ciel avare,
Radcliffe m'a donné son lait;
Puis de la reine de Navarre
Je devins amant et varlet.
Schérazade est ma favorite,
Et, la nuit, rimeur ennuyé,
        Sur ma petite
        Couche d'ermite,
        Quand je m'agite,
        Si par pitié
La sultane entrait chez moi, vite
Elle en obtiendrait la moitié.

Je préfère un conte en novembre
Au doux murmure du printemps.
Bons amis, qui peuplez ma chambre,
Parlez donc, j'écoute et j'attends.

Tombant des tréteaux de la foire,
Ou glissant du sopha des cours,
Que votre histoire
Soit blanche ou noire,
Chante la gloire
Ou les amours ;
Vieil enfant, je promets d'y croire :
— Contez, amis, contez toujours.

En tremblant voilà qu'un beau page
A sa dame écrit ses douleurs ;
Il écrit, et sur chaque page
Répand moins de vers que de pleurs.
Pauvre Arthur ! son teint frais se plombe;
Mais en roucoulant sous les tours,
Tendre colombe,
Quand il succombe,
Un baiser tombe
Sur ses yeux lourds ;
Ce baiser l'enlève à la tombe...
— Contez, amis, contez toujours.

Pèlerin, dans l'hôtellerie,
Vois : de sang les draps sont tachés ;
Aux trous de la tapisserie
Vois les yeux des brigands cachés.
Hélas ! suffoqué par la crainte,

Contre eux il sanglote : Au secours
Mais minuit tinte ! ..
De leur atteinte,
O Vierge sainte,
Sauvez ses jours !
— Rallumons notre lampe éteinte,
Mes amis, et contez toujours.

Qui babille en cet oratoire ?
Ce sont les nymphes d'un couvent, —
Long chapelet aux grains d'ivoire
Que dévide un moine fervent :
Le jour en chaire il moralise;
Mais, sans bruit, au déclin des jours,
Hors de l'église
Il catéchise
Quelque Héloïse
En jupons courts...
— Un instant, que j'embrasse Élise,
Mes amis, et contez toujours.

Ou bien, histoires plus charmantes,
Épanchons nos cœurs ; et parlons
De nos sœurs et de nos amantes ;
Parlons de cheveux noirs ou blonds.
Doux secrets que le monde ignore,
Allez, partez : les murs sont sourds.

En vain l'aurore
Qui vient d'éclore
Brille et veut clore
Nos longs discours :
Jusqu'à la nuit contons encore,
Jusqu'à demain contons toujours.

L'OISEAU QUE J'ATTENDS.

ROMANCE.

Les beaux soleils morts vont renaître,
Et voici déjà mille oiseaux
Pendant leurs nids à la fenêtre,
Peuplant les bois, rasant les eaux.
Tous les matins un doux bruit d'ailes
Me réveille, et j'espère... hélas !
A mes carreaux noirs d'hirondelles
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

L'ambition me fut connue
Quand je vis l'aigle au large vol,
Un jour, contempler de la nue
Les insectes poudreux du sol;
Je vois à la tempête noire
L'aigle encor livrer des combats;
Je le vois sans rêver la gloire :
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Voici le rossignol qui cueille
Un brin d'herbe pour se nourrir,
Puis se cache au bois sous la feuille
Pour chanter un jour, et mourir :
Il chante l'amour.... Ironie !
Oiseau moqueur, chante plus bas ;
Eh ! qu'ai-je besoin d'harmonie ?
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Plus loin, le martinet des grèves,
Sur un beau lac d'azur et d'or,
Comme un poëte sur ses rêves,
Se berce, voltige et s'endort.
Dors et vole à ta fantaisie,
Heureux frère ; devant mes pas,
Moi, j'ai vu fuir la poésie :
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Arrive enfin, je t'en supplie,
Noir messager dont Dieu se sert ;
Corbeau qui sur les pas d'Élie,
Émiettais du pain au désert,
Portant la part que Dieu m'a faite,
Arrive, il est temps... ; mais, hélas !
Mort sans doute avec le prophète,
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

LES CLOCHES.

Par ma fenêtre s'est enfuie
L'Illusion, et pour jamais !
Doux rêves, adieu : je m'ennuie
Au son des cloches que j'aimais.
D'interpréter leur babillage,
Poëte, à seize ans j'eus le don.
Pour fêter le saint du village,
Les cloches disaient : Allons donc,
Arrivez donc !
Arrivez donc !
Arrivez donc !

Mais je suis peu dévot, et même
Il me souvient d'avoir osé
Faire un gai repas en carême,
Repas d'amis bien arrosé.
Hommes de Dieu, point de reproches :
Il excuse un jour d'abandon ;
Puis.... c'était la faute des cloches
Qui nous répétaient : Allons donc :
Grisez-vous donc !
Grisez-vous donc !
Grisez-vous donc !

Quand je donnai mon cœur à celle

Qui n'en veut plus, et l'a toujours
Le tocsin même et la crécelle
Parlaient aux vents de nos amours.
A l'ombre des bois, sur la mousse,
Rêvant mieux que sur l'édredon,
Nous entendions, de leur voix douce,
Les cloches nous dire : Allons donc :
Aimez-vous donc!
Aimez-vous donc !
Aimez-vous donc!

Puis j'arrivai, jeune et plein d'âme,
Dans la grand'ville en pèlerin;
Le *Te Deum* de Notre-Dame
Alors berçait un souverain ;
Mais à fêter sa bienvenue
Quand on fatiguait le bourdon,
J'espérais, moi ; car, dans la nue,
L'airain grommelait : Allons donc :
Armez-vous donc!
Armez-vous donc !
Armez-vous donc !

Pour moi tes cloches, pauvre France,
N'ont plus un langage aussi clair ;
D'amour, de gloire et d'espérance,
Pour moi, rien ne parle dans l'air.

Je n'entends, comme tout le monde,
Qu'un éternel drelin dindon.
Que la république vous fonde !
Cloches bavardes, allons donc
Taisez-vous donc !
Taisez-vous donc !
Taisez-vous donc !

LE REVENANT.

J'ai lu Pythagore, et souvent
Je me confie
A sa philosophie.
Après la mort, son, flamme ou vent,
Chose légère comme avant,
J'aimerai ce que j'aime en vie.
Fuyons un corps que nul ne bénira,
Vers mon pays mon âme s'en ira.

Si, rêveuse après mon trépas,
Vous pleurez, Laure,
Et visitez encore
Ces champs où croissaient sous nos pas
Des fleurs... que je ne voyais pas ;
A votre appel, sœur que j'adore,
Un feu follet en dansant vous suivra :
Pour vous aimer mon âme survivra.

Quand, sylphe joyeux des hivers
Le punch bleuâtre
Danse et rit devant l'âtre ;
Amis, si vous chantez les vers
Dont je parfumais vos desserts ;
Tour à tour plaintif ou folâtre,
Sur la montagne un écho s'entendra.
A vos chansons mon âme répondra.

Quand sonne enfin l'heure d'oser,
S'il vous arrive
Que la beauté craintive
Essaie encor de refuser
Et murmure sous le baiser ;
Emportant sa plainte tardive,
Un vent complice entre elle et vous fuira :
A vos amours mon âme sourira.

Je meurs ! et pourtant, Liberté,
Tu nous appelles
A des fêtes nouvelles.
Que ton chêne ressuscité
Sur ma fosse au moins soit planté !
Et, chantant et battant des ailes,
De branche en branche une fauvette ira :
A ton réveil mon âme applaudira.

J'ai lu Pythagore, et souvent

Je me confie
A sa philosophie.
Après la mort, son, flamme ou vent,
Chose légère comme avant,
J'aimerai ce que j'aime en vie :
Fuyant un corps que nul ne bénira,
Vers mon pays mon âme s'en ira.

BORDEAUX.

ODE

A madame ***, de la Gironde.

Bordeaux, paradis de mes anges,
Olympe de mes Dieux, Bordeaux,
J'irai te chanter des louanges,
La besace homérique au dos.
Sur le grand chemin noir de pluie
Qu'un blanc rayon tombe et l'essuie,
Et demain, troubadour piéton,
Dans la haie aux grappes vermeilles
Où dansent mes sœurs les abeilles
Je veux me tailler un bâton.

Humble oiseau, ma voix tremble, il neige...

Belle veuve du beau Ducos,
Pour dire tes gloires, que n'ai-je
Un luth fécond en mille échos !
Vers ta rive qu'il a choisie
Tout mon fleuve de poésie
Bondirait, dévorant ses bords,
Et chaque vague, chaque rime,
Bordeaux, ferait le bruit sublime
Que fait l'Océan dans tes ports.

Aux grands poëtes ce grand rôle.
Les pieds pendants au fil de l'eau,
Moi, j'aime à rêver sous un saule
Avec l'amante d'Othello ;
Et pourtant voici la semaine
Rouge d'une hécatombe humaine,
Rouge du sang de vingt héros
Qui jetaient, fiers et sans murmures,
Leurs belles têtes demi-mûres
Dans la corbeille des bourreaux.

J'ai caché de la Muse antique
L'autel proscrit dans mon grenier.
Je suis un païen de l'Attique
Comme Vergniaux et les Chénier.
Dans tes troupeaux à blanche laine,
O ma fermière châtelaine

Laisse-moi choisir deux agneaux ;
Deux agneaux noirs, car je veux faire
Un sacrifice funéraire
Aux mânes plaintifs de Vergniaux.

« Enfant, la Liberté momie
« De ton cœur vierge eut les primeurs ;
« Tu crois ton amante endormie ;
« Pauvre enfant, elle est morte... Meurs !
Ainsi, dans leur funèbre ronde
Les fantômes de ta Gironde
M'entraînaient lorsque je te vis,
Girondine, qui me répètes :
« J'aime à veiller sur les poëtes :
« Espère en moi, poëte, et vis.

Du pain que chaque jour m'apporte,
C'est par toi que je me nourris ;
C'est toi qui vas, de porte en porte,
Pour mes vers quêter un souris.
Contre moi si l'enfer se lève,
Sur le serpent tu mets comme Ève
Ton pied sacré, ton pied vainqueur.
Entre mes idoles jumelles
Oh ! viens donc, viens régner comme elles
Dans le Panthéon de mon cœur.

Nos murs lépreux par ton haleine

Sont à peine purifiés;
Nos pavés sales ont à peine
Poussé quelques fleurs sous tes pieds;
Et tu fuis, volage colombe,
Tu fuis !... Si ton étoile en tombe,
Hélas ! mon ciel sera bien noir :
Où glaner un souris de femme ?
A quelle âme allumer mon âme ?
Dans quel œil bleu chercher l'espoir ?

Au pays que ta lyre honore
J'irai, j'irai : déjà tu vois
Comme au vent un roseau sonore,
S'éveiller la mienne à ta voix,
Toujours à ta nef voyageuse,
Qu'elle fende une onde orageuse
Ou se berce en un doux chemin,
Toujours l'hymne pieux d'Horace !
Toujours deux pieds nus sur la trace !
Toujours deux lèvres sur ta main !

Bordeaux paradis de mes anges,
Olympe de mes dieux, Bordeaux,
J'irai te chanter des louanges,
La besace homérique au dos.
Sur le grand chemin noir de pluie
Qu'un blanc rayon tombe et l'essuie ;

Et demain, troubadour piéton,
Dans la haie aux grappes vermeilles,
Où dansent mes sœurs les abeilles,
Je veux me tailler un bâton.

LACENAIRE POÈTE.

... Mais, dira-t-on, il fait des vers! — C'est donc une denrée bien rare que les vers? J. J

Quand il faisait des vers dans sa dernière veille,
Crédule aux mille voix qui répétaient : Merveille !
Il est donc vrai, disais-je, un poëte voleur !
Un poëte assassin ! hélas ! et ma douleur
Cherchait querelle à Dieu, qui voulut qu'en notre âge
La sainte poésie essuyât cet outrage.
Notre père Villon, que harcelait sans fin
Ce démon tentateur qu'on appelle la *Faim*,
Médita de son temps moins de vers que de ruses;
Salvator se jeta bandit dans les Abruzzes,
Et, l'escopette au poing, bivouaquant sur les mônts,
Pour mieux peindre l'enfer, vécut chez les démons.
Mais, autour du premier, de hauts voleurs sans nombre
Consommaient au soleil ce qu'il tenait dans l'ombre,
Et l'on dut pardonner au troubadour forain
D'avoir, humble vassal, les goûts d'un suzerain.

De Masaniello le poétique élève
Contre la tyrannie avait brisé son glaive,
Et, pour sauver ses jours, le proscrit montagnard
Des morceaux qui restaient dut se faire un poignard.
Mais tuer sans combat, égorger qui sommeille,
Ramasser un écu dans le sang d'une vieille,
Et pouvoir dire après : Je suis poëte !... Non !
Car il ne suffit pas, pour mériter ce nom,
D'emprunter au public de banales pensées
Qu'on rejette au public en phrases cadencées :
Le poëte, amoureux du bien comme du beau,
Attend deux avenirs par de là le tombeau,
Et riche, en vieillissant, de candeur enfantine,
N'a rien à démêler avec la guillotine.
Le poëte ne voit qu'un seul bourreau de près :
Le Malheur ! ou, frappé par d'iniques arrêts,
S'il meurt, c'est en martyr, et le ciel est en fête,
Et personne ici-bas ne dit : Justice est faite !
Interrogez Samson : depuis qu'André Chénier
D'un sang si précieux parfuma son panier,
Jamais son doigt savant (Thémis en soit bénie !)
Sur un front condamné ne palpa le génie.
C'est un roi qu'un poëte, et la hache des lois
Tua Chénier du temps que l'on tuait les rois...

Mais chacun peut tracer des lignes parallèles,
Accorder en duo des syllabes jumelles ;

La rime, dont Boileau trouvait le joug pesant,
Au moindre appel (voyez !) obéit à présent,
Et d'Arnolphe aujourd'hui la naïve écolière
Au jeu du *Corbillon* ferait capot Molière.
Badaud qui, sur la foi d'un éloge odieux,
Confonds l'argot du bagne et la langue des dieux,
Admires en tremblant Lacenaire, et souhaites
Un baiser de *sa veuve* au dernier des poëtes.
Admire et tremble moins : sur ton crâne inégal
La sottise en relief eût épouvanté Gall.
Des rêves d'argent seuls ont troublé ton alcôve,
L'arithmétique seule usa ta plume chauve :
Eh bien ! pendant deux nuits bâille sur un Restaut,
Dors sur un Richelet, et tu pourras bientôt,
Apprenti de la veille et déjà passé maître,
Auner dans ton comptoir la strophe et l'hexamètre.

Et pourtant, tout Paris à l'assassin rimeur
Sourit, et dévora ses vers dans leur primeur.
Qu'un auteur affamé, pour tailler un volume,
Passe avec le poignard fraterniser la plume ;
De vin et de biscuit, pour nourrir son caquet,
Qu'on agace au perchoir l'horrible perroquet,
Qu'on secoue un album teint de sang rime à rime,
De l'argot en patois qu'on traduise le crime :
Bien ! il faut que Paris ait du roman nouveau,
Que Lacenaire mort renaisse in-octavo,

Que la presse en travail donne un frère à *Justine*,
Et qu'on batte monnaie avec la guillotine ! ..
Mais, sans être argousin, bourreau ni romancier,
Aux veilles du cachot on vint s'associer.
Les mains de ce lépreux dégoûtant d'infamies
Tombaient à son réveil entre des mains amies,
Et les journaux du temps, souillés de ses envois,
A nous dire sa gloire enrouaient leurs cent voix.
Pour enivrer cet homme et son pâle complice,
Si l'on eût annoncé, la veille du supplice,
A Paris, où l'hiver fait grêler tant de maux,
Un raout au profit des assassins jumeaux,
La charité dansante, avare de centimes,
Eût secoué de l'or à ce *bal des victimes*...
Que dis-je ? la comtesse, au sortir de son bain,
Caressait dans son cœur le hideux chérubin,
Et sous un pli coquet, à travers les gendarmes,
Lui glissait cachetée une aumône de larmes.
O femmes de Paris ! sur son grabat désert
Un sourire de vous aurait sauvé Gilbert !

Et dans ses fils nombreux Gilbert respire encore ;
Il leur souffla, mourant, l'âme qui les dévore.
Ah ! sur tes sourds échos la lyre est sans pouvoir !
Il faut des condamnés à mort pour t'émouvoir,
Paris ! Eh bien ! écoute : ici, comme à Venise,
Un peuple condamné sous les plombs agonise.

Le Malheur, les prenant tombés du sein natal,
Marqua ces giaours de son cachet fatal,
Et sur leur front, depuis, glissant avec *Je t'aime !*
Nul baiser n'essuya cet infernal baptême.
Sans éveiller de bruits, sans prêtre à leurs côtés,
Ils vont mourir, ceux-là, durement cahotés.
Chaque jour les condamne, et, comme au roi qui passe,
A chaque lendemain ils demandent leur grâce.
L'Espérance, avocat à la magique voix,
Les traîne ainsi longtemps de pourvois en pourvois...
Mais, pareil au bourreau, qui vient et frappe à l'heure,
Le Suicide enfin les prend... et nul ne pleure ;
Nul ne mène le deuil vers le Champ du Potier,
Et le poëte mort gît là, mort tout entier...

Arrêtez-vous au bord de la fosse d'Escousse,
Enfants vieux de douleurs que son étoile y pousse.
Plus de chants, plus d'espoir : sur votre muse en deuil
Comment des éditeurs appeler le coup d'œil ?
Pour y saisir au vol une chanson, peut-être
Tous veillent maintenant au guichet de Bicêtre,
Et le public, sans foi dans vos noms sans crédit,
S'abonne chez Darmaing au scandale inédit...
Mais votre impatience en frémissant m'écoute ;
Vous paîriez sans murmure un grand nom, quoi qu'il coûte ;
Eh bien ! pour éblouir et fixer le regard,
Secouez devant vous les éclairs d'un poignard ;

Marchez, frappez, d'un meurtre ensanglantez les rues;
Devant la Renommée et la garde accourues,
Fiers, et pour piédestal prenant un corps humain,
Relevez-vous alors, des chansons à la main !

A MÉDOR.

Heureux Médor, si j'ai bonne mémoire,
Je t'ai connu jadis maigre et hideux ;
Chien sans pâtée, et poëte sans gloire,
Dans le ruisseau nous barbotions tous deux.
Lorsqu'à mes chants si peu d'échos s'émeuvent,
Lorsque du ciel mon pain tombe à regret,
A tes abois Dieu sourit, les os pleuvent :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux chiens lépreux, oui, le malheur m'égale :
Battu des vents, par la foule outragé,
Si je caresse, on a peur de la gale ;
Si j'égratigne, on m'appelle enragé.
Pour qu'au bonheur je puisse enfin renaître,
Dieu sait pourtant qu'un peu d'or suffirait ;
Bien peu... celui de ton collier, peut-être :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

J'eus comme toi mes longs jours de paresse,
Un lit moelleux et de friands morceaux,

J'ai frissonné sous plus d'une caresse,
D'abois moqueurs j'ai talonné les sots.
Puis, dans la foule où l'on pousse, où l'on beugle,
J'ai vu s'enfuir Plutus qui s'égarait :
Pour devenir le chien de cet aveugle,
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux dominos sais-tu comment l'on triche ?
Nouveau Pâris arbitre de beauté,
As-tu donné la pomme à la plus riche,
Fait le gentil, fait le mort, ou sauté ?
Ton sort est beau : moi, chien d'humeur bizarre,
Pour égayer le Riche à son banquet,
Je ne sais rien... rien que flatter Lazare
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Tombé, dit-on, dans un pays de fées,
Dont ta laideur mit le peuple en émoi,
On essuya tes pattes réchauffées,
De blanches mains te bercèrent ; mais moi !...
Chien trop crotté pour que la beauté m'aime,
Si j'entrais là, le pied me balaîrait,
Hué de tous, et mordu par toi-même :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

LES VOLEURS.

Dame Justice a fait merveille !
Disais-je, croyant voir un jour
Douze voleurs, libres la veille,
Bâiller captifs devant la cour.
Avant que l'écriteau d'usage
A leur pilori soit collé,
Lavater sur leur plat visage
Lirait déjà qu'ils ont volé.

Cet homme au front chauve, à l'œil terne,
Est un usurier bien connu ;
Le passant, qui dans sa caverne
Entre affamé, sort demi-nu.
Au front d'airain, au cœur de roche,
Il rit du pauvre désolé,
L'infâme !... et jusque dans ma poche
Il a volé, volé, volé.

Ce petit drôle, qui regarde
Les poches du voisin souvent ;
(Monsieur Guillaume, prenez garde !)
C'est Patelin toujours vivant.
Pour orner le drap qu'il dérobe
L'autre jour même il a collé
Un ruban rouge sur sa robe...
Il a volé, volé volé.

Voilà des fournisseurs d'armée :
Lorsqu'aux pieds d'un vainqueur tremblant
La France tombait, renfermée
Vivante dans un linceul blanc ;
Ces alchimistes, pêle-mêle,
Autour du soldat immolé,
Soufflaient de l'or dans la gamelle :
Ils ont volé, volé, volé.

Salut au baron de Wormspire !
Littérateur, *blagueur*, voleur,
Sur le Parnasse, dès l'empire,
Il a fait métier d'oiseleur.
Méfiez-vous, s'il vous accueille,
Frères : tout poëme envolé
S'est pris l'aile à son portefeuille :
Il a volé, volé, volé.

Mais las ! l'erreur était complète :
Mon voisin Prudhomme l'expert,
Où je croyais voir la sellette
M'indiqua les jurés au pair ;
Et tous ces voleurs, qu'entre mille
Au bagne on eût dit racolés,
Y jetaient un gueux sans asile
Pour de l'air et du pain volés !

M. PAILLARD.

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

Adieu, père de la commune,
Dit le Bossuet du moment ;
Mais au défunt gardant rancune,
Le pauvre peuple dit gaîment :

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

Traitant la misère en vassale,
Premier magistrat du canton,
Aux pauvresses, de sa main sale,
Monseigneur prenait le menton.

Et flon, flon, etc.

Lui volaient-elles noix ou pomme,
Sous le pommier, sous le noyer,
A l'instant même le digne homme
Les jetait bas pour se payer.

Et flon, flon, etc.

Fredonnant de sa voix de chantre,
Flânait-il dans quelque dessein,

Ses breloques sur son gros ventre
A l'entour sonnaient le tocsin.

Et flon, flon, etc.

Jacques, défends-lui bien ta porte,
De peur qu'au logis, en tremblant,
Ta femme, cet hiver, n'apporte
De l'infamie et du pain blanc.

Et flon, flon, etc.

A la vertu la mieux armée,
L'or en main, portant des défis,
Il tente la mère affamée
Auprès du berceau de son fils.

Et flon, flon, etc.

Puis quand il a, sans rien débattre,
Payé son triomphe insolent.
Il se dit, fier comme Henri quatre :
Tudieu, je suis un vert-galant !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

RÉPONSE A UNE INVITATION.

Sur l'adresse de cette lettre
Quelle erreur fit tomber mon nom ?
Est-ce bien moi qu'on daigne admettre
Aux plaisirs brillants d'un salon ?
Où la mode commande en reine,
Hélas ! on m'accueillerait mal.
Je suis moins heureux que Sedaine...
Non, non, je n'irai pas au bal.

Là, sous les lois de l'étiquette
Il faut plier à tout moment :
Chaque pas est une courbette,
Et chaque phrase un compliment.
Moi, j'ose, dans mes épigrammes,
Contester, en vrai libéral,
L'empire absolu même aux femmes :
Non, non, je n'irai pas au bal.

Aurais-je assez de patience
Pour souffrir, sans les bafouer,
Ces beaux esprits, dont la science
Se borne à l'art de saluer ?
Contre les clercs qui font merveilles,
Un bon mot peut m'être fatal ;

Tous ces messieurs ont des oreilles :
Non, non, je n'irai pas au bal.

Lorsque les fléaux de la vie
Sur mes pas pleuvaient tour à tour,
Dans les bras de la poésie
J'échappais du moins à l'amour .
Mais tremblons ! partout on répète
Que sous le voile nuptial,
Une Grâce ornera la fête :
Non, non, je n'irai pas au bal.

LA CONFESSION.

Quoi ! tu l'as dit, plus d'amours à ta suite !
Quoi ! tu voudrais, t'effeuillant sous la croix,
Rose, ma Rose, égayer un jésuite,
De tes péchés, un peu des miens, je crois !
Ah ! pèche encor, pécheresse gentille :
Et si nos cœurs de quelque ennui sont lourds,
Couple fervent, l'un à l'autre et sans grille
Confessons-nous, confessons-nous toujours.

Jeunes beautés, avec les hirondelles
Quand vous voyez les sylphes accourir
Lorsqu'au doux bruit de leurs battements d'ailes
Vous vous sentez défaillir et mourir,

Pas n'est besoin contre un charme éphémère
Du beau curé ni de ses beaux discours :
Cœurs de seize ans, au cœur de votre mère
Confessez-vous, confessez-vous toujours.

Mais, tôt ou tard, l'hymen, l'hymen despote
A vos beaux yeux enseignera les pleurs,
. . . .
. . . .
Qu'en suppliant alore Trilby s'arrête,
Un soir d'orage au coin de votre feu,
Grondez bien bas... puis, après la tempête,
Confessez-vous, confessez-vous à Dieu.

Vous qui marchez pieds nus et, sur la route,
Dans le ruisseau trempez votre pain noir,
Vous qui chantez sans que la dame écoute,
Là-bas, penchée au balcon du manoir;
Vous qui rêvez amour, gloire, chimère,
Puis, au réveil, le cœur battant d'effroi,
Les bras tendus, vous écriez : Ma mère !...
Confessez-vous, confessez-vous à moi.

Mainte blessure à l'ami le plus tendre
Souvent échappe et saigne à l'abandon ;
Souvent pour l'homme il serait doux d'entendre
Au nom de Dieu sonner le mot pardon;
Mais la soutane a balayé la fange,

Mais *le péché frétille par-dessous.*
Quand tu verras tomber du ciel un ange;
Avertis-moi, Rose et confessons-nous.
Vite à ses pieds, vite confessons-nous.

FABLE.

« Que je suis bien sous mon ciel de cristal !
A me nourrir la terre est épuisée ;
A moi chaleur et lumière et rosée :
Certes, je suis un noble végétal ! »
Ainsi parlait maint cornichon sous verre :
Le jardinier passe, et, d'un ton sévère ,
A ces vantards dit : « Taisez-vous, mes fils :
Un coup de vent peut briser votre cloche :
Vous mûrissez, et le bocal approche ;
Encore un jour, et vous serez confits. »

Hélas! hélas ! philosophe astronome,
D'un ciel étroit coiffés, quand nous marchons,
Fiers et clamant : « L'homme est tout, gloire à l'homme,
Dieu tonne et dit : « Taisez-vous, cornichons ! »

L'ISOLEMENT.

ÉLÉGIE

A madame ***.

De mon riche avenir vous voilà créancière,
Madame ; quand l'oubli me jetait en poussière,
Sur moi, poëte obscur, l'autre jour en passant,
Vous laissâtes tomber un mot compatissant.
Un mot, voilà tout... mais, quand vous fûtes passée,
Cette parole d'or, oh ! je l'ai ramassée.
J'ai caché dans mon sein ma relique, et depuis,
Je la porte les jours, je la baise les nuits.
Si ma reconnaissance avec délire éclate,
Si mon baiser brutal mord la main qui me flatte,
Madame, pardonnez, c'est que voilà deux ans
(Et deux ans à porter tout seul sont bien pesants !
Qu'aux tourments de mon cœur nul cœur ne s'associe,
Et j'avais oublié comment on remercie.
J'ai supporté deux ans le mépris et la faim
Sans mêler de blasphème à ma plainte sans fin.
Je disais, résigné : Lorsque Dieu fait un homme,
De ses bonheurs futurs il lui compte la somme :
« Prends, lui dit-il, et marche; » et moi, dès le départ,
Prodigue voyageur, j'ai dévoré ma part.

Enfant, j'ai vu passer dans ma vague mémoire

Des prêtres qui chantaient sur une bière noire;
A travers les sanglots, de moment en moment,
Un nom cher m'arrivait... mais ce souvenir ment,
Car de l'école à peine eus-je franchi les grilles,
Que je tombai joyeux aux bras de deux familles,
Moi qui la veille, hélas! rêvant un autre accueil,
Me croyais orphelin sur la foi d'un cercueil.

Mon cœur, ivre à seize ans de volupté céleste,
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste
J'ai rêvé le bonheur, mais le rêve fut court...
L'ange qui me berçait trouva le fardeau lourd,
Et, pour monter à Dieu dans son vol solitaire,
Me laissa retomber tout meurtri sur la terre,
Où depuis mon regard dans l'horizon lointain
Plongeait sans voir venir le bon Samaritain,
Je veux bien acquitter mes dettes amassées,
Et payer en douleurs mes délices passées,
Dieu! mais puisque ta loi défend de murmurer,
Fais-nous donc des tourments que l'on puisse endurer!
La Pauvreté n'est pas l'hôte que je redoute;
Je l'aime, c'est ma sœur; la Faim, sans qu'il en coûte
Une heure à mon sommeil, un vers à mes chansons,
Entre et s'assied chez moi, car nous nous connaissons.
Je n'ai pas convoité sur mon lit d'agonie
L'or du voisin qui sonne avec tant d'ironie;
Ce qu'il me faut à moi, ce n'est pas seulement

Le vin de la vendange et le pain de froment;
Ma prière avant tout demande à Dieu pour vivre
Le pain qui nourrit l'âme et le vin qui l'enivre :
L'amour!... Et je suis seul, déjà seul, quand j'entends
Frémir encor l'airain qui m'a sonné vingt ans!
La fatigue m'endort et le besoin m'éveille
Sans qu'un souhait ami caresse mon oreille,
Quand j'allais au printemps chercher dans vos jardins
Un sentier vierge encor du pied des citadins,
Sur mon cœur solitaire et qu'un vague amour tue
J'ai pressé bien souvent un socle de statue ;
Et, miracle du ciel ! bien souvent j'ai cru voir
La froide Galatée en mes bras s'émouvoir,
Voir des pleurs de pitié pendus à sa paupière,
Voir des souris éclos de ses lèvres de pierre ;
Et quand ma plainte au marbre inspirait tant d'émoi,
Les cœurs vivants restaient pétrifiés pour moi !

Oh ! voilà le tourment auquel rien n'habitue,
Qui dévore les nuits et les jours, et qui tue.
Ce supplice inouï, quand je vous le nommais,
Vous ne compreniez pas : ne comprenez jamais,
Madame !... Au grand désert de votre capitale,
L'homme seul, voyez-vous, c'est l'antique Tantale ;
C'est le serpent coupé, vivace et bondissant,
Dont chaque tronçon veuf poursuit son frère absent ;
C'est l'homme enseveli tout vivant dans la tombe,

Qui se réveille au bruit de la terre qui tombe,
Et, hurlant des appels que le ver entend seul,
Se débat convulsif dans les plis du linceul.
Mais au bonheur, après cette agonie amère,
Vous m'avez fait renaître, et vous êtes ma mère.
Pour me guérir enfin du coup qui m'étourdit,
Il ne fallait qu'un mot : ce mot, vous l'avez dit :
Et tout à coup voyez comme le charme opère :
« Courage ! » et je suis fort : « Espérance ! » et j'espère ;
Et d'un sommeil fiévreux je me réveille sain,
Honteux de ne pouvoir payer le médecin.
Oh ! patience ! un jour j'acquitterai ma dette ;
J'ignore quel sera mon destin de poëte :
Dois-je, tendant ma coupe à l'Amour échanson,
De l'écume qui tombe arroser la chanson ;
Phalène qui tournoie à l'éclair d'une épée,
Irai-je dans le sang picorer l'épopée,
Cueillir la blanche idylle en fleur dans le hameau,
Ou du saule pleureur effeuiller un rameau.
Je doute encore ; mais cette moisson de gloire,
Vous l'aurez fait éclore, et j'ai longue mémoire,
Et, de mon frais butin parfumant vos genoux,
« Prenez, dirai-je alors : tout cela, c'est à vous !... »

SOYEZ BÉNIE.

Je soupirais, triste et malade :
« Que sont devenus le fuseau,
Et le baiser et la ballade
Qui m'endormaient dans mon berceau ? »
Mes pleurs coulaient... lorsqu'une enchanteresse
Me dit : « Enfant, verse-les dans mon sein. »
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Donne une mère à l'orphelin !

Je répétais : « Du moins que n'ai-je
Ton bras pour guide et pour appui,
Frère [1] qu'en un linceul de neige
Le vent du Nord berce aujourd'hui !... »
Mais, tout à coup, une chaste caresse
Sur mon front pâle essuya le chagrin :
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Donne une sœur à l'orphelin.

En vain, ardent à me poursuivre,
Le destin flétrit mes beaux jours ;
De tous les bonheurs je m'enivre,
Car j'aime de tous les amours.

1 Soldat de la grande armée, mort en Russie.

L'astre charmant levé sur ma jeunesse
Promet encor d'échauffer mon déclin :
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Est le trésor de l'orphelin !

SUR LA MORT

D'UNE COUSINE DE SEPT ANS.

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prèche
T'ennuyait de leçons, que, sur toi rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu :
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
Hélas ! si j'avais su !

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heurenx de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois pleins de chants, de parfums et d'amour ;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille ;

Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant accourt;
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore ;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains je vis tomber le livre ;
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre..,
Hélas ! si j'avais su !

L'ENFANT MAUDIT,

CONTE

A mon jeune ami Paul B*.**

Autrefois dans Bagdad, la ville des merveilles,
Grandissait Abdallah, fils du cheik El-Modi,
Que les derviches et les vieilles,
Dont ses propos moqueurs échauffaient les oreilles,
Nommaient dans leur colère : Abdallah-le-Maudit.

Il n'avait, orphelin, ni mère ni sœur tendre,

Hélas ! pour l'enchaîner doucement au devoir,
Pour payer son travail par les baisers du soir,
Ou punir sa paresse en les faisant attendre.
Une mère, une sœur, c'est le premier des biens.
Vous le savez, enfant... et moi, je m'en souviens !

Passe encor s'il n'eût fait qu'agacer par derrière
Le derviche immobile en son culte fervent
Et lui tirer la barbe, ou bourrer de poussière
La pipe du soldat qui dormait en plein vent ;
Mais gourmand et voleur !... oui, j'ai lu dans l'histoire
Qu'il aimait un peu trop la figue et le raisin
Du voisin ;
Fécond en malins tours, il y mettait sa gloire,
Et cadis, marchands, bateleurs,
Dit-on, se méfiaient de lui les jours de foire
Plus que des *Quarante voleurs !*

Las enfin d'en gémir, à sa folle conduite
Un vieil oncle l'abandonna ;
D'Abdallah-le-Maudit chacun se détourna ;
Le bruit seul de ses pas mettait les jeux en fuite.
Il réfléchit alors : la voix qu'il étouffait,
Cette compagne intérieure
Qui chante de joie ou qui pleure,
Suivant qu'on a bien ou mal fait,
La Conscience en lui gronda, juge implacable.

Alors dans le désert un saint homme vivait
D'aumône et d'eau, n'ayant que le roc pour chevet ;
Et, pleine de pardons, dans sa main vénérable
Les répandait sur un coupable,
A l'arrêt inspiré toujours Dieu souscrivait :
« Il me pardonnera sans doute
S'il pardonne au remords, » dit l'enfant; et voilà
Au milieu du désert ses petits pieds en route : —
Le désert est bien grand ! Dieu conduise Abdallah !

Le désert est bien grand, et presque infranchissable :
C'est un champ de poussière et de feu : rien n'y croît,
Ni mûres ni bluets, enfants, et l'on n'y voit
Que du soleil et que du sable.
Tantôt d'un rocher caverneux,
Aux pieds du voyageur égaré dans l'espace,
Un boa sort, fouettant la terre de ses nœuds ;
Tantôt c'est un lion qui passe,
Calme et superbe, avec de la chair vive aux dents,
Et de gros yeux pareils à des charbons ardents.

A travers le soleil, et les vents, et l'orage,
Notre pénitent va, n'ayant pour tout fardeau
Qu'un gâteau de maïs, un bâton de voyage
Et, pendante au côté, sa gourde pleine d'eau.

Mais voilà qu'au désert un cri mourant l'implore :
C'était un pauvre chien qui, sur le sable ardent,

Dévoré par la soif, hurlait en le mordant.
La route à parcourir était bien longue encore :
Sa gourde résonnait à moitié vide : eh bien !
Il en épuisa l'eau dans la gueule du chien ;
Et le chien bondissant, tout joyeux de renaître,
Dit par une caresse : « Abdallah, sois mon maître. »

Il marche, il marche encor, puis s'arrête, voyant
Son nouveau compagnon trembler en aboyant :
Un serpent au soleil se dressait sur sa queue ;
Le serpent-roi, celui qu'on appelle Devin ;
Et, sous les mille éclairs de son écaille bleue,
Un oiseau fasciné se débattait en vain.
Notre héros s'élance, invoque le prophète,
Et, fort de sa pitié, fort du secours divin,
Frappe à coups redoublés le monstre sur la tête.
Le Devin se tordit sur le sable et siffla,
Puis mourut aux pieds d'Abdallah.

Le vainqueur dans son sein met l'oiseau, sa conquête,
Et le baise, endormi sur ce mol oreiller,
Doucement, doucement, de peur de l'éveiller.

Le voilà parvenu devant la grotte sainte,
Enfin !... et sur le seuil il hésite, n'osant,
Lui coupable et poudreux, profaner cette enceinte ;
Mais, ô surprise ! aux pieds du vieillard imposant,
Quand le Maudit courbait la tête,

Le chien qui le suivait à la porte gratta,
L'oiseau battit de l'aile au réveil et chanta ;
Et le saint comprit tout, car il était prophète.
Sur le front du pécheur alors il étendit
Ses deux mains tremblantes et dit :

« Levez-vous, Abdallah : Dieu pardonne et vous aime ;
En paix avec le ciel, en paix avec vous-même,
Allez : vous n'êtes plus Abdallah-le-Maudit.
Pour que Dieu le bénisse, un enfant doit soumettre.
Ses caprices mutins aux volontés d'un maître :
Il doit n'être gourmand, espiègle ni moqueur ;
Mais sur les vertus les plus hautes
Ce qui l'emporte, et peut racheter bien des fautes,
Ne l'oubliez jamais, enfant : c'est un bon cœur ! »

LES SIGNES DE CROIX.

Là-bas, là-bas, dans la forêt bretonne,
Un vieux château pend au flanc d'un rocher ;
Là des enfers le chœur danse et détonne,
Les pèlerins n'osent en approcher.
Sur le manoir
Volent en cercle noir
Mille oiseaux de malheur...
Hélàs, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

D'un châtelain arborant la bannière,
Satan triomphe en ce séjour de mort.
La jeune Iseult languit sa prisonnière :
Tu céderas, dit-il, ou, par la mort... !
Par le saint nom
Elle a juré que non,
Il bondit de fureur...
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

Fort à propos un cor d'ivoire sonne :
C'est Enguerrand le vaillant paladin ;
Mais en champ clos Satan ne craint personne.
La fleur des preux va périr, quand soudain
Iseult lui dit :
Signe toi, le maudit
Faiblira de terreur...
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

Il s'est signé trois fois, trois cris d'alarme
Ont frappé l'air, et Satan s'est enfui.
De nos exploits, dit le preux qu'on désarme,
Grâce à l'amour, payons-nous aujourd'hui.
Il dit, mais las !
Le héros est bien las.
La vierge est dans sa fleur...
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

Il traite un peu sa grand'dame en fillette,

Puis tout à coup se lève, au désespoir :
Du diable soit le noueur d'aiguillette !
Il m'a charmé : damoiselle, au revoir !
Mais, restant coi,
Iseult dit : Signe-toi,
Mon doux maître et seigneur...
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

A cette voix dont il connaît l'empire,
Il obéit, se signe, et fait si bien,
Que douze fois la colombe soupire :
Honneur, amour au chevalier chrétien
Et douze fois
L'écho joyeux des bois
Répète : amour, honneur...
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

Oui, j'ai grand peur que ce récit n'éveille
En certain lieu des regrets superflus :
Si ma chanson, Rose, vous émerveille,
Si, prenant goût aux exploits des élus,
Vous vous flattez
De les voir imités
Par moi, pauvre pécheur,
Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

UN QUART D'HEURE DE DÉVOTION.

Vous demandez, amis, comment s'est échappée
De ma plume profane, une sainte épopée ?
Écoutez, l'âme en deuil, et la tristesse au front,
Un soir, je visitai Saint-Etienne du Mont.

A cette heure sacrée, heure où la nuit commence,
Quelques rares chrétiens peuplent seuls l'ombre immense.
C'est l'enfant à la bouche encor blanche de lait,
Qui dans ses doigts vermeils égrène un chapelet,
Et semble demander, dans sa fraîche prière,
Un souris fraternel aux chérubins de pierre ;
La pâle mère en deuil, devant un crucifix,
Au vainqueur de la mort redemandant son fils;
Le vieillard qui mourant, de ses lourdes sandales,
Comme pour dire, *ouvrez*, heurte aux funèbres dalles
Et prêt à s'endormir de son dernier sommeil
Aux pieds de Jésus-Christ s'étend comme au soleil..
Mais plus souvent, hélas ! c'est l'artiste profane
Contemplant aux piliers l'acanthe qui se fane,
Admirant des couleurs sur la toile où revit
Le fait miraculeux qu'un siècle expiré vit.
Époussetant de l'œil chaque peinture usée,
Et du seuil à la nef, parcourant un musée.
Au milieu des autels qui s'écroulent partout,

L'autel païen des arts est seul resté debout.

Et la rougeur au front, je l'avoûrai moi-même,
Qui suspends à la croix l'ex-voto d'un poëme,
Dans le temple, au hasard, j'aventurais mes pas
Et j'effleurais l'autel et je ne priais pas.

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.
Mais depuis, au courant du monde et de ses fêtes
Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes.
Complice des docteurs et des pharisiens,
J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens.
Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,
Arrachant une croix à la coupole veuve,
Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol
De loin sur les manteaux je veillais comme Saul.
Mais de vagues remords assailli de bonne heure :
Où puiser, ai-je dit, la paix intérieure !
Où marcher dans la nuit sans étoiles aux cieux,
Et sans guide ici-bas ? Enfants insoucieux,
Les uns, pour ne rien voir des hommes ni des choses,
Abaissant sur leur front leurs couronnes de roses ;
D'autres en proclamant l'idole liberté,
Sous le glaive légal tombent avec fierté,
Et promettent, mourants, de leur voix fatidique

Au Teutatbès moderne, un culte druidique;
Ou soufflant la terreur sur l'Église et l'État,
Tonnent bruyants échos autour de l'apostat,
Qui, disciple du Christ, au front sanglant du maître
Posa le bonnet rouge, avec ses mains de prêtre.
Combien de jeunes cœurs que le doute rongea!
Combien de jeunes fronts qu'il sillonne déjà!
Le doute aussi m'accable, hélas, et j'y succombe:
Mon âme fatiguée est comme la colombe
Sur le flot du désert égarant son essor;
Et l'olivier sauveur ne fleurit pas encor...

Ces mille souvenirs couraient dans ma mémoire,
Et je balbutiai : « Seigneur, faites-moi croire. »
Quand soudain sur mon front passa ce vent glacé
Qui sur le front de Job autrefois a passé.
Le vent d'hiver pleura sous le parvis sonore,
Et soudain je sentis que je gardais encore
Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé.

Cependant mon genou, fléchi par la prière,
Se heurta contre un livre oublié sur la pierre,
Et la secrète voix qui parle aux cœurs élus
Murmura dans le mien : « *Prends, et lis*, » et je lus
Je lus avec amour ces quatre chants sublimes,
Dont l'auteur s'est voilé de quatre pseudonymes,

Mais où sur chaque mot le poëte à dessein
Imprima son génie à défaut de son seing.
Page de vérité, qu'à sa ligne dernière,
Le Golgotha tremblant sabla de sa poussière.
Quand je me relevai plus léger de remords,
Comme au dedans de moi, c'était fête au dehors.
La vitre occidentale allumant sa rosace
D'une langue de feu m'illumina la face.
Les deux blancs chérubins levant leur front courbé
Avec plus de ferveur prièrent au jubé;
Et l'orgue s'éveillant sous un doigt invisible
D'un long et doux murmure emplit la nef paisible.

Et je versai des pleurs, et reconquis à Dieu;
Au tombeau de Racine alors je fis un vœu.

Ce vœu, je l'accomplis, en écrivant ces pages.
Les temps étaient passés des saints pèlerinages.
Je ne pouvais aller, courbé sous le bourdon,
Boire au Jourdain captif le céleste pardon ;
Au rivage où fleurit la parole divine
Ma muse ira du moins. Pars, muse pèlerine,
Conduite à Bethléem par l'étoile des rois,
Au Gloria des cieux mêle ta douce voix ;
Rallume l'âtre éteint de Marthe et de Marie ;
Consulte le voyant au puits de Samarie;
Et fidèle au gibet de ton Dieu méconnu,
Sous le sang rédempteur prosterne ton front nu,

Puis, malgré l'incrédule et ses bruits de risée,
Relève fièrement ta tête baptisée.

Dieu bénira mes chants ; sur les autels divers
Puisqu'on sème des fleurs on peut jeter des vers.
Depuis le temps antique, où vibrait à tes fêtes
La harpe de David et des anciens prophètes,
N'est-ce pas, ô Seigneur, un encens précieux
Que l'encens du poëte ? et les anges des cieux,
Ne se courbaient-ils pas, avides, pour entendre
Jean Racine toucher son luth pieux et tendre,
Quand il eut pour le cloître abandonné les cours
Et dans ton amour pur éteint tous ses amours ?
Et puis, mon grain d'encens, qui sait, fera peut-être
Pétiller l'urne éteinte entre les mains du prêtre.

J'ai dans mes souvenirs un fabliau bien vieux
Dont, au bruit de la mer et des vents pluvieux,
Mon aïeule bretonne, à la voix sibylline,
Berçait pendant la nuit mon enfance orpheline.
Un jour, Dieu sait pourquoi, l'élément nourricier
Qui prodigue la vie à ce limon grossier,
Le feu manqua dans l'air ; la nature vivante
Tressaillit tout à coup de froid et d'épouvante.
Les oiseaux qu'un vent noir chassait en tourbillons
Désertaient effarés les bois et les vallons.
Plus cruels, de terreur dans l'atmosphère humide
Les vautours se battaient. Le rossignol timide

Dit sa chanson de mort, et, lorsqu'elle finit,
Se cache résigné, la tête dans son nid.
Fatigué d'un long vol, l'oiseau porte-tonnerre
Replia sa grande aile et dormit dans son aire.
Seul pour sauver le monde agonisant déjà,
Le petit roitelet voltigea, voltigea
Jusqu'au sommet des cieux; mais, couvert d'étincelles
A l'élément conquis il se brûla les ailes.
Et dans les bois chantant, pour le bénir en chœur,
Le Prométhée obscur tomba mort et vainqueur.

Que je succombe ou non à l'œuvre expiatoire,
A celui qui m'inspire, à Dieu *louange et gloire !*
Quand la brise du soir, en passant à travers
L'orgue du marécage, aux mille tuyaux verts,
En pousse vers le ciel une plainte touchante,
Voyageur, ne dis pas : « Gloire au roseau qui chante. »
Mais le foulant aux pieds, dis : Gloire au Dieu vivant
Qui féconde la boue et qui commande au vent !

LE CHANT DES ANGES.

ROMANCE [1].

A fêter la Vierge suprême,
Là-haut, chaque ange est invité ;

1 Composée pour le jeune Paul B***, qui l'a mise en musique et dédiée à sa mère qui se nomme Marie, le jour de sa fête.

Et mon ange gardien lui-même
Dès l'aurore, hélas ! m'a quitté.
Bel ange, à la reine céleste,
Porte ton bouquet, moi, je reste,
La reine de mon cœur est là,
Et pour célébrer ses louanges
J'emprunte le refrain des anges.
Ave Maria, ave Maria.

Je lui coûtai, petit encore,
Petit comme l'enfant Jésus,
Bien des alarmes qu'on ignore,
Bien des pleurs que Dieu seul a vus.
Chassant l'insecte qui bourdonne,
Combien de fois, douce madone,
Près de ma couche elle veilla !
Aussi, pour chanter ses louanges,
J'emprunte le refrain des anges :
Ave Maria, ave Maria.

Au front de la sainte que j'aime,
Hélas ! j'aurais voulu poser
Des étoiles pour diadème...
Je n'y peux mettre qu'un baiser.
Mais espérance, ô ma patronne,
J'ose rêver pour ta couronne
Quelques lauriers... et jusque-là
A tes pieds chantant tes louanges

Je veux redire avec les anges :
Ave Maria, ave Maria.

LA SŒUR DU TASSE.

Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de seize ans refleuriront toujours.
BRIZEUX.

Oh ! bien avant Mercœur, la Sapho de la Loire,
Le poëte a servi de pâture à la gloire,
Sphinx dévorant qui veille aux portes de Paris ;
Et peut-être (qui sait ?) de la chambre où j'écris
Le Tasse un jour fut l'hôte, et ma table de hêtre
Boiteuse, sous son coude a chancelé peut-être,
Assis sur l'escabeau, peut-être, où je m'assieds,
Il écoutait Paris bourdonner à ses pieds,
Et pensif, arrêtant chaque nue au passage,
Pour son pays lointain la chargeait d'un message.
Il ne l'envoyait pas à Ferrare, où pourtant
Aux genoux d'une Armide il dormit un instant ;
Non : sa blessure au cœur était enfin guérie :
Non, mais il soupirait : « Loïsa, sœur chérie,
Mes premières amours, que faites-vous là-bas ?
Quand je jette au Destin le gage des combats,
Dame de ma pensée, au Christ d'un oratoire
Sans doute vos soupirs demandent ma victoire.

Oh ! priez : veuf de vous, mon cœur n'a point vécu ;
Mais je ne reviendrai qu'après avoir vaincu.
Vous sauriez bien encor, généreuse en silence,
De votre pauvreté me faire une opulence ;
Mais pour dot à ma sœur je n'irai plus offrir
Mon trésor de misère, et je saurai souffrir,
La Poésie aidant !... pour conduire ma plume,
Seul flambeau de mes nuits, quand l'œil d'un chat s'allume
Des chœurs d'esprits follets, poétiques sabbats,
Viennent fleurir sous moi la paille des grabats ;
Des palmiers, des drapeaux frissonnent sur ma joue ,
Salut, bel Orient ! adieu, Paris de boue !
Chevaliers, ouvrez-moi vos rangs hospitaliers ;
Pour le Christ et l'honneur, combattons, chevaliers ;...
Puis, vient l'Amour Protée et ses métamorphoses :
Renaud, l'homme de fer, se rouille sur des roses ;
Clorinde l'infidèle expire, et son amant
Baptise avec ses pleurs un front pâle et charmant.
Mais l'Illusion fuit le jour qui l'intimide ;
Il brille, et tout s'en va : les preux, Clorinde, Armide,
Les armes, les drapeaux, les palmiers, tout enfin,
Tout : il ne reste là qu'un poëte et la Faim !...

Oh ! Sorrente, Sorrente ! et, sur la plage verte,
Une blanche villa que le pampre a couverte ;
Un banc sous l'oranger d'où tombe la fraîcheur,
Et là nos entretiens si doux que le pêcheur

S'écriait quand le son en frappait son oreille :
« Longue nuit, longs amours aux époux de la veille ! »

La Fièvre n'osait plus s'asseoir à mon chevet ;
Même avant la douleur le remède arrivait ;
Vous jugiez mes travaux, querelliez ma paresse ;
Et toujours sur mon front pendait une caresse.
Souvent mon cœur, saisi d'un prophétique émoi,
Me révélait quelqu'un debout derrière moi :
Puis, sur mes yeux tombait une main enfantine ;
Puis, entre deux baisers, on me disait : Devine !
Je devinais toujours ! des parfums inconnus
Annonçaient aux païens l'invisible Vénus.
Ainsi, quand un nuage à mes yeux vous dérobe,
De vos cheveux bouclés, des plis de votre robe,
Je ne sais quel parfum d'une exquise douceur
Se répand et m'enivre, et vous trahit, ma sœur !

Aussi, j'ai bien souvent frémi d'un doute étrange,
Et les yeux sur vos yeux dit : « Est-ce pas un ange ?
« Pendant que je suivais là-bas un paladin,
« Le deuil sur la maison est-il tombé soudain ?
« Derrière moi, sans bruit, la vieille Alix a-t-elle
« Dans un linceul furtif cousu ma sœur mortelle ?
« Et, pour tromper mon cœur, cet ange au front si beau,
« Daigna-t-il emprunter un nom sur un tombeau ? »

Des bienfaits prodigués par votre amour céleste,

Dût cet amour s'éteindre, un souvenir me reste,
Et ce long souvenir est encore un bienfait ;
Oui, ce que vous faisiez, votre image le fait :
Par le méchant qui règne et le sot qui prospère
Coudoyé, si je pleure et si je désespère,
Elle est là : son souris me défend de pleurer ;
Son œil ardent de foi m'ordonne d'espérer.
Oh ! le siècle entendra les chants que je lui livre ;
Il n'aura pas ouvert ma tombe avant mon livre ;
Ce livre, proclamant votre sainte amitié,
D'un avenir conquis vous promet la moitié ;
Et quand, sur nos tombeaux, relu par des voix tendres,
Voix de sœurs ou d'amants, il remûra nos cendres ;
Nos spectres enlacés voltigeront près d'eux ;
Nous ne ferons, ma sœur, qu'une gloire à nous deux !

La gloire !... en répétant ce mot vide et sonore,
Il sourit de pitié ; puis, d'espérance encore ;
Il s'endormit, rêvant bonheur et gloire, mais
L'une arriva bien tard, l'autre ne vint jamais.
Quand il revit Sorrente, et, sur la plage verte,
La villa tant aimée, il la trouva déserte.
Au vent de ses destins, alors de cour en cour,
De prison en prison il tomba ; puis, un jour,
Le pauvre fou sentit, dans la ville papale,
Une douche de fleurs inonder son front pâle.
« Pour qui donc cette pompe et ce peuple à genoux ? »

Disait-il, et chacun lui répondait : « Pour vous !
Pour vous Rome est en fête, et son prince en étole
Avec les saintes clefs ouvre le Capitole ;
Pour vous il s'illumine, et ses joyeux échos
Chantent comme ils chantaient sur les pas des héros :
Car vous avez tenté des conquêtes plus rares,
O poëte, et comme eux triomphé des barbares;
Car d'un laurier rival vous êtes possesseur :
Voyez... » — « Hélas ! dit-il, je ne vois pas ma sœur ! »

LA VOULZIE.

ÉLÉGIE.

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ces vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,

Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : «Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours !
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de fayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » — Chimère!
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre :
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

LE BAPTÊME.

Je méditais une ode, ou pis peut-être,
Quand tout à coup grand bruit dans le quartier :
« A l'entre-sol un garçon vient de naître ;
« Notre portière accouche d'un portier !... »
Ornant de fleurs ses langes un peu sales,
Je l'ai vu beau, beau comme un fils de roi,
Pleurer au bruit des cloches baptismales :
Dors, mon enfant, rien n'a sonné pour toi.

A ton baptême un curé bon apôtre,
Quelques voisins, quelques brocs de vin vieux,
Cela suffit : te voilà comme un autre
Cohéritier du royaume des cieux.
Convive ailleurs d'un plus friand baptême,
Si quelque saint, gras martyr de la foi,
Bénit tout haut, puis murmure : Anathème !
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas sur toi.

Tu n'as point vu la robe et la finance
Crier bravo lorsque tu vagissais ;
Tu n'as point eu, comme un enfant de France
A digérer maint discours peu français.
Pour premiers bruits le monde à ton oreille
N'a point jeté des paroles sans foi,

Près d'un berceau si la trahison veille,
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas chez toi.

Dors, fils du pauvre : on dit qu'il est une heure
Lente à passer sur les fronts criminels ;
Le fils du riche alors s'éveille et pleure
Au bruit que font les remords paternels.
Lorsque minuit descend plaintif des dômes,
En secouant leur linceul et l'effroi,
On dit qu'au Louvre il revient des fantômes.
Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.

A l'hôpital, sur le champ de bataille,
Chair à scalpel, chair à canon, partout
Tu souffriras, et lorsque sur la paille
Tu dormiras, la Faim crira : Debout !
Tu seras peuple, enfin ; mais bon courage !
Souffrir, gémir, c'est la commune loi.
Sur un palais j'entends gronder l'orage :
Dors, mon enfant, il glissera sur toi.

A MON AME.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

A dix-huit ans, je n'enviais pas, certes !
Le froid bandeau qui presse les yeux morts.

Dans les grands bois, dans les campagnes vertes,
Je me plongeais avec délice alors ;
Alors les vents, le soleil et la pluie
Faisaient rêver mes yeux toujours ouverts ;
Pleurs et sueurs depuis les ont couverts ;
Je connais trop ce monde... et je m'ennuie :

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Las et poudreux d'une route orageuse,
Je chancelais sur un sable flottant ;
Repose-toi, pauvre âme voyageuse,
Une oasis, là-haut, s'ouvre et t'attend.
Le ciel qui roule, étoilé, sans nuage,
Parmi des lis semble des flots d'azur :
Pour te baigner dans un lac frais et pur,
Jette en plongeant tes haillons au rivage !

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis, sans pitié pour la chair fraternelle :
Chez les méchants lorsque je m'égarais,
Hier encor, tu secouais ton aile
Dans ta prison vivante... et tu pleurais ;
Oiseau captif, tu pleurais ton bocage ;
Mais aujourd'hui, par la fièvre abattu,

Je vais mourir, et tu gémis !... Crains-tu
Le coup de vent qui brisera ta cage ?

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis sans trembler : veuf d'une sainte amie,
Quand du plaisir j'ai senti le besoin,
De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin.
Ne trouvant pas la manne qu'elle implore,
Ma faim mordit la poussière (insensé !) ;
Mais toi, mon âme, à Dieu, ton fiancé,
Tu peux demain te dire vierge encore.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Tu veilleras sur tes sœurs de ce monde,
De l'autre monde où Dieu nous tend les bras ;
Quand des enfants à tête fraîche et blonde
Auprès des morts joûront, tu souriras :
Tu souriras lorsque sur ma poussière
Ils cueilleront les saints pavots tremblants
Tu souriras lorsqu'avec mes os blancs
Ils abattront les noix du cimetière...

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

A MES CHANSONS.

Au Val-Bénit, partez, fils de ma muse !
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller ;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

Lisant Rousseau qu'aiment tous les poëtes,
Là, j'ai coulé peu de jours bien remplis ;
Mais sans remords j'ai quitté mes Charmettes,
L'air en est pur, ma pervenche est un lis.

Oh ! quel bonheur de revêtir la brume
Sur le coteau comme un linceul flottant,
Et de chercher à l'horizon qui fume,
Là-bas, là-bas, le toit qu'on aime tant ;

Et de poursuivre aux champs, aux bois, sans terme,
Un papillon, un rêve, un feu follet,
Sûr de trouver, de retour à la ferme,
Un doux accueil, du pain blanc et du lait !

Avec le patre au ravin j'allais boire.
M'inspirant là, pauvre et gai, j'y vécus ;
Fontaine aux vers, quel conte dérisoire
T'a fait nommer la fontaine aux écus ?

Je n'eus jamais ce qu'a la boulangère ;

Mais quand l'amour me caressait alors,
S'il étreignait une bourse légère,
Il sentait battre un cœur plein de trésors.

Trésors perdus! la semence divine
Que j'étalais, vaniteux possesseur,
S'est envolée, et rien n'a pris racine,
Et cependant je vous disais : Ma sœur,

Un beau laurier sur votre front d'ivoire
Remplacera la rose du buisson.
Je le disais, et mon rêve de gloire
A, *comme tout*, fini par des chansons.

Au Val-Bénit, partez, fils de ma muse !
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller ;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

LES CROIX D'HONNEUR[1].

Quelle profusion rare
La cour étale à présent!
Henri n'était qu'un avare

1 Charles X, après son retour d'un voyage fait à Provins, en 1828, envoya la croix de la Légion d'honneur à M. G***, alors maire de Provins. Moreau composa cette chanson à cette occasion.

Près d'un roi si bienfaisant.
Sur des provinces entières
A grands flots on voit tomber
Des croix et des tabatières...
Il suffit de se courber.
Quel bonheur (*bis*)
J'obtiendrai la croix d'honneur.

Vous riez, amis... Silence !
Eh quoi ! ne savez-vous pas
Que pour certaine Excellence
J'ai fait des vers *assez plats !*
Or, c'est bien la moindre chose
Qu'une médaille du Roi,
Quand plus d'un flatteur en prose
Déjà s'en pare avant moi.
Quel bonheur, etc.

Le public en vain se moque
De l'auteur d'un madrigal,
Des héros de notre époque
Je pourrai marcher l'égal.
Si, fier de ses longs services,
Un vétéran me bravait,
Qu'il montre ses cicatrices,
Je montrerai mon brevet.
Quel bonheur, etc.

Quand sur des têtes serviles
Tous les rois sèment leurs dons,
Que de Français Turcophiles
Sont chamarrés de cordons,
A qui, par reconnaissance,
Le Grand-Seigneur devrait bien,
Pour le salut de la France,
Envoyer aussi le sien !
Quel bonheur, etc.

Hégésippe Moreau dut regretter plus tard d'avoir composé cette chanson ; on pourra facilement s'en convaincre en lisant dans sa correspondance les deux lettres qu'il écrivit à M. G***, quelques années après.

A LA FAYETTE[1].

Est-il vrai ? La Fayette, après ce long voyage
Sans cesse ralenti par un nouvel hommage,
Convié par l'amour à nos banquets obscurs,
Fait passer aujourd'hui son triomphe en nos murs !
Des fleurs que l'on jetait naguère à la puissance,
Citoyens, couronnez la gloire qui s'avance :
Le siècle des héros a commencé par lui,

1 Les deux pièces qui suivent ont été composées à l'occasion du voyage de La Fayette à Provins, en 1829.

Et le dernier de tous, il le ferme aujourd'hui.
Lorsque, prête à jaillir, une brûlante lave
Bouillonnait et grondait sous la patrie esclave,
Le nom de La Fayette, illustré dans le camp,
Fut le premier éclair échappé du volcan.

Armé pour s'affranchir d'un pouvoir tyrannique,
L'Américain tombait sous le fer britannique;
A la voix de ce peuple expirant sans secours
Il s'indigne, et, fuyant les voluptés des cours,
Va porter au combat un front encore humide
Des baisers et des pleurs d'une épouse timide.
Et depuis, aux vertus instruit par Washington,
Ressuscitant pour nous le héros de Boston,
Lorsque la liberté fleurit au Nouveau-Monde,
Il nous en apporta la semence féconde :
Il prévoyait qu'un jour la plante d'outre-mer
Saurait nous consoler d'un premier fruit amer.
Tour à tour accueilli, rejeté par la foule,
Quels tableaux différents son histoire déroule !
Ici, le peuple entier qu'a défendu sa voix
L'élève dans ses bras comme sur un pavois;
Plus loin, dans le sénat où siégea la puissance,
En face d'elle-même accusant la licence,
Calme à travers les flots d'un parti criminel,
Il subit la menace et le nom de Cromwell,
Ou, couvrant le malheur d'un glaive tutélaire,
Dispute une victime au lion populaire...

Hélas ! de ses tyrans le Français délivré,
Par la voix des flatteurs à son tour enivré,
S'égare dans le crime, et La Fayette abdique,
Pour ne point la souiller, sa couronne civique.
Sacrifice inouï ! Le soldat, sans effort,
Au signal de l'honneur peut embrasser la mort,
Et l'orateur, bravant la tribune orageuse,
Élever pour le peuple une voix courageuse ;
Mais perdre son amour pour le mieux mériter,
Combattre son erreur au lieu de la flatter,
Lorsque dans un abîme en aveugle il se jette, —
Ah ! voilà l'héroïsme, et voilà La Fayette !
Comme un malade en proie au délire brûlant,
Que l'art désespéré n'aborde qu'en tremblant,
Il voit périr la France, il subit ses injures,
Il s'expose à ses coups pour guérir ses blessures,
Et devant l'ostracisme il fuit loin de nos bords,
Emportant des regrets, mais non pas des remords.
Quand des lâches suivaient la bannière ennemie,
Il accepta les fers plutôt que l'infamie.
Les despotes, dont l'or payait la trahison,
Pour cet hôte nouveau n'eurent qu'une prison ;
Mais que de pleurs alors célébraient sa louange !
Une femme, semblable à la veuve du Gange,
Importunant les rois, obtint à leurs genoux
De s'enfermer vivante au tombeau d'un époux ;
Et lui, le front paisible et l'âme résignée,

Souriait à la voix de l'Europe indignée,
Qui, plaignant ses malheurs, maudissant ses bourreaux,
Lui jetait des lauriers à travers ses barreaux.
Enfin, il a vu fuir les jours de la souffrance.
L'amour de l'étranger le dispute à la France,
Comme le sol natal, le sol qu'il défendit
Pour couronner son front de palmes reverdit. —
Alors les nations, curieux auditoire,
Applaudissaient de loin cette scène de gloire,
Et la France captive oubliait ses revers,
Belle de ses enfants aux yeux de l'univers.

Attentive à ses pas, en vain l'hydre aux sept têtes
Mêle des sifflements au tumulte des fêtes,
Et d'une faction les organes impurs
Lui lancent chaque jour des blasphèmes obscurs,
Esclaves insolents dont la clameur frivole
Poussait encor le char qui monte au Capitole.
Des droits qu'a défendus son bras victorieux
Il gardera toujours le dépôt glorieux.
Les ans de leurs frimas n'ont point touché son âme,
Comme elle, sa parole est encore de flamme,
Et sur la France elle a toute l'autorité
De l'Histoire, qui parle à la postérité.
Autour de ce drapeau sacré par sa vieillesse,
Le citoyen français se ralliera sans cesse,
Dans l'urne électorale il jettera toujours

Ce nom béni du peuple et blasphémé des cours.
Ce nom, comme un tocsin, de présages sinistres,
Troublera le sommeil des coupables ministres :
Fantômes qui, semant la terreur autour d'eux,
Entre le prince et nous se sont dressés... hideux !
Et si, pour déployer un nouvel incendie,
Quelque trame infernale était encore ourdie,
Si le pouvoir jaloux brisait aux pieds des rois
L'égide qu'un roi même étendit sur nos droits,
Dans l'enceinte déserte où tonnait l'éloquence,
S'il voulait ramener un éternel silence,
S'il enlevait la digue au torrent des abus...
Pour nourrir ces faux dieux, avides de tributs,
Français, refusez tous de nouveaux sacrifices,
Conspirez sans terreur : les lois sont vos complices.
Devant la liberté que son glaive outragea
Un despote héroïque a succombé déjà,
Et nous verrons ces nains, dont l'orgueil ridicule
Menace de franchir les Colonnes d'Hercule,
Sous leur pouvoir d'un jour écrasés avant nous,
Tomber, et satisfaire à la France en courroux.

LES DEUX LA FAYETTE.

LE SOLDAT.

Bon villageois, quel est le maître
Du château qui paraît là-bas ?

LE VILLAGEOIS.

La Fayette.

LE SOLDAT.

Dieu ! c'est peut-être
Le chef dont j'ai suivi les pas.

LE VILLAGEOIS.

Non, non, il sourit à nos fêtes,
Sans envier d'autres honneurs,
Et s'il fit jamais des conquêtes,
C'est parmi nous et dans nos cœurs.

LE SOLDAT.

Ce n'est donc pas l'homme célèbre
Qui, jeune encor, vit autrefois
Son nom, comme un tocsin funèbre.
Gronder sur la tête des rois ?

LE VILLAGEOIS.

Qu'à votre héros Dieu pardonne !
Le nôtre est ami de la paix ;
Peut-il faire trembler personne ?
Il n'est armé que de bienfaits.

LE SOLDAT.

A la lueur de la mitraille,
Quand son épée, auprès de moi,
Brillait sur le champ de bataille.
Combien il inspirait d'effroi !

LE VILLAGEOIS.

Que l'autre inspire de tendresse,
Lorsque, sur ses genoux tremblants,
L'enfance implore une caresse
Et joue avec ses cheveux blancs !

LE SOLDAT.

Le feu, pour embraser la France,
S'échappe-t-il de l'encensoir,
On le nomme, et, dans sa souffrance,
Le peuple encor sourit d'espoir.

LE VILLAGEOIS.

Si les plaintes de la disette
Troublent la paix de ces beaux lieux,
Le villageois, chez La Fayette,
Entre en pleurant et sort joyeux.

LE SOLDAT.

Eh bien ! à ces deux La Fayette,
Ami, rendons le même honneur.
Buvez au chef que je regrette ;
Je bois à votre bienfaiteur.
Ils mériteraient que l'histoire
Les couronnât d'un lustre égal,
Et dans le sentier de la gloire
Chacun d'eux n'a qu'un seul rival.

CONTES
A MA SOEUR.

LE GUI DE CHÊNE.

Un jour, la date précise m'échappe, mais c'était deux ans environ après la mort d'Hercule, il y avait grande foule et grand bruit à Delphes. Ce jour était le dernier des jeux Pythiens, et, chose inouïe! les luttes et les courses expiraient sans spectateurs, les athlètes et les cochers triomphaient inconnus, et l'on dit même que le poëte Simonide, qui chantait alors en plein vent la gloire de je ne sais quel cheval, n'eut, ou peut s'en faut, que son héros pour auditeur. Mais si l'arène était vide, en revanche la foule débordait du temple d'Apollon. Un mot, un mot ma-

gique avait suffi pour l'y précipiter : « Voici les Héraclides ! » et ce mouvement de tout un peuple soulevé par un nom, vous le comprendrez sans peine, ma sœur : il n'est pas une Française, je pense, qui n'eût sacrifié de grand cœur une loge au spectacle pour voir le fils de Napoléon (ce pâle jeune homme qui s'est laissé voir si peu de temps) ! Eh bien ! Hercule était le Napoléon de cette époque, et les Héraclides étaient ses fils. Un mois auparavant, Athènes les avait trouvés, à son réveil, détrônés, persécutés, sans asile, et embrassant sur la place publique, l'autel de la *Miséricorde*. Leur plainte y avait remué tous les cœurs et toutes les épées, et la ville hospitalière, armée en leur faveur, les envoyait en ce moment à la tête d'une théorie, interroger, suivant l'usage, l'oracle de Delphes sur l'issue de la guerre. Delphes, comme vous le savez sans doute, était une ville sainte et pleine de merveilles, mais tout le monde traversait alors ces merveilles avec indifférence, et je ferai comme tout le monde Je ne vous promènerai pas du Par-

nasse à l'Hippodrome et de l'Hippodrome au trépied, bien convaincu que vous avez fait depuis longtemps ce pèlerinage avec le *Jeune Anacharsis*, cicerone plus habile que moi ; et d'ailleurs, je l'avouerai, j'ai hâte aussi de voir ces fameux Héraclides.

La Grèce entière, à leur aspect, n'éprouva qu'un sentiment, l'admiration ; et ce sentiment éclata par une exclamation unanime et bruyante : « Dieux immortels ! qu'ils sont grands et forts ! »

Un vieillard de haute taille, qu'à son bâton doré et à son bandeau de laine blanche on pouvait reconnaître pour un des vingt rois de la Grèce, se pencha vers l'oreille d'un prêtre d'Apollon qui traversait le temple, portant une cassolette de parfums.

« J'ai connu beaucoup Hercule et Déjanire, dit-il, et ne leur savais que trois fils. Quelle est donc cette vierge voilée, assise au même banc que les Héraclides ?

— Vous ne vous trompez pas, mon père : Hercule n'eut que trois enfants de Déjanire ; mais sa dernière épouse, Iole...

— C'est juste ! interrompit le vieillard, se frappant le front du doigt en signe de réminiscence : Philoctète m'a vingt fois raconté ces détails, mais... deux siècles en tombant sur une tête y peuvent bien ébranler la mémoire... Oui, je me rappelle parfaitement à cette heure qu'une fille est née de ce mariage...

— Une fille et un garçon, » mon père, prononça une voix douce derrière le vieux roi. Il tourna la tête, et vit un adolescent pâle et frêle qui portait le costume de l'Argolide.

« Une fille et un garçon, répéta l'interrupteur en rougissant : Ixus et Macaria. »

Et le vieillard sourit : « Voyez, dit-il au prêtre; on admire ma science à Pylos, et voilà maintenant qu'Argos m'envoie ses écoliers pour m'instruire.

— Qui vous a si bien appris, et comment vous appelez-vous, mon bel enfant ? »

Mais l'adolescent, sans répondre, glissa sous une caresse de Nestor, car c'était lui, et se perdit dans la foule.

La même louange y bourdonnait sans variantes : « Dieux ! qu'ils sont grands et forts ! »

En France, ce compliment vous paraît sans doute bien étrange et presque ironique ; mais songez que vous êtes ici dans un pays que les caprices du terrain et de l'ambition découpaient en vingt petits États, dont les roitelets fiers et hargneux étaient serrés les uns contre les autres et se coudoyaient en grondant, et où l'usage commun à toute l'antiquité de combattre homme à homme, et corps à corps, faisait de la force physique la seule puissance, je dirai presque la seule vertu. On augurait alors du mérite d'après les poings et les épaules, comme on le cherche à présent sur le front et dans les yeux. Enfin, et c'est tout dire, Hercule, la personnification de la force, Hercule était dieu !

La pythie tardait bien à paraître, et l'on n'entendait pourtant aucun murmure d'impatience. La curiosité publique avait sa pâture. Hyllus, l'aîné des Héraclides, attirait



surtout les regards. C'était un guerrier gigantesque, aux bras musculeux et nus, à la grosse face insouciante, et qui, une peau de lion sur les épaules, une massue à la main, affectait les poses paternelles : on eût dit Hercule lui-même, Hercule à vingt ans. Anténor, le puîné d'Hyllus, avait les traits plus fins et la taille plus élancée. Il se drapait avec complaisance dans sa divinité toute neuve, souriait aux jeunes Grecques, et, les narines gonflées, humait avec délices les parfums de l'admiration. En un mot, le divin Anténor était ce que, nous autres mortels, nous appelons vulgairement un fat. Quant à leur frère Égyste, il n'avait rien, sauf la force et la bravoure, de commun avec ses aînés. C'était à cette époque et dans ce pays un anachronisme vivant. Chose étrange! il avait les cheveux blonds, et sa figure exprimait la mélancolie, sentiment tout moderne et tout chrétien. Il revenait des combats les plus terribles, doux et timide à la maison : on eût dit, sous le soleil de l'Attique, un de ces blonds guerriers du Nord

qui terrassaient des géants et des monstres, puis courbaient la tête sans murmurer sous la baguette d'une petite fée. Il semblait, en regrettant Argos, pleurer quelque chose de mieux qu'un trône. Où donc s'envolaient ses soupirs? au foyer d'un ami? au tombeau d'une mère? Nul ne le sait, car il n'a jamais dit son secret à personne, pas même à sa jeune sœur Macaria, la confidente pourtant des douleurs de toute la famille! A côté de lui Macaria priait. Pardonnez-moi, ma sœur, d'avoir si longtemps oublié la vierge pour les héros. N'est-ce pas sa faute? Voyez! cachée à l'ombre de ses frères, elle fait tout pour qu'on l'oublie : elle n'a pas encore levé son voile, et ses traits vous sont inconnus : mais vous l'aimez d'avance, n'est-ce pas? car vous savez déjà qu'elle est pieuse et modeste.

On annonce enfin la pythie : toute brisée encore de ses dernières convulsions prophétiques, elle se traîne lentement jusqu'au trépied, appuyée sur deux prêtres d'Apollon. Voilà tout à coup qu'au fond du sanctuaire

une porte s'ouvre à deux battants, et qu'une bouffée de vent s'en précipite, large et sonore, balayant la fumée des sacrifices et secouant sur l'assemblée cet avis sacramentel prononcé d'une voix tonnante : *Le dieu ! voici le dieu !* Déjà la prophétesse dans la douleur s'agite sur le trépied, et l'on écoute. Ce furent d'abord des sanglots, puis des syllabes plaintives, des mots insaisissables. Enfin le dieu parla :

« Minerve combattra !... Sur son casque divin
« Le hibou dit ! *J'ai soif*, et se débat en vain...
« Minerve appelle la Victoire...
« La Victoire est sa sœur, et ne la fuit jamais...
« Je l'entends : elle arrive à grand bruit d'ailes... mais
« Le hibou dit : *J'ai soif*, et veut du sang à boire.
« Argos attend ses rois pour les déifier :
« Tremble, Argos ! le hibou, dans son vol homicide,
« Tourne, et cherche un front pur qu'il faut sacrifier,
« Tourne, tourne et s'abat... Dieu ! sur un fils d'Alcide ! »

A cette époque si fatale pour les Héraclides, il n'y eut dans le temple que trois hommes qui ne frémirent pas : les Héraclides.

« Désigne la victime par son nom, » cria Hyllus à la pythie.

Mais elle haletait presque mourante sur les marches du trépied.

« Le dieu a été bien terrible, et une seconde épreuve la tuerait, dit solennellement le chef des prêtres : qu'un des Héraclides se dévoue.

— Je me dévoue, cria dans la foule une douce voix, la même qui tout à l'heure avait parlé derrière Nestor.

— Qui es-tu, et comment te nommes-tu ? dit le prêtre d'un ton sévère.

— Je suis un fils d'Hercule, et je m'appelle Ixus. »

Un bourdonnement de surprise accueillit cette réponse.

« S'il dit vrai, il est bien nommé, » murmura une voix railleuse.

Vous saurez, ma sœur, qu'Ixus est, ou peu s'en faut, un mot grec qui signifie *le gui*. Les parents de l'enfant à sa naissance lui avaient sans doute jeté ce nom dans leur dédain, et, en effet, cette débile créature, entée sur une aussi forte race, ressemblait beaucoup à la petite plante parasite qui

frissonne au vent sur les grands chênes.

« Nous t'avions défendu de nous suivre à Delphes, » dit Anténor, qui s'avança menaçant vers Ixus... Mais la fille d'Hercule, immobile dans l'ombre jusqu'alors, s'élança entre les deux frères, saisit la main du plus jeune, et l'entraîna hors du temple, sourde à la voix d'Hyllus qui la rappelait, sourde à l'admiration qui murmurait sur son passage, car dans la rapidité de sa marche, son voile s'était soulevé de lui-même, et Macaria était belle ! belle de beauté et de grâce, et belle surtout en ce moment de cette pitié dans les yeux et dans la voix, qui embellirait la laideur même.

De retour à Athènes, où le même char ramena toute la famille, les trois guerriers décidèrent qu'ils tireraient au sort le lendemain, dans le temple de Minerve, pour savoir lequel d'entre eux devait mourir. Mais quand le pauvre Ixus arriva tout joyeux et tout fier, pour glisser son nom dans l'urne, avec ses frères, ils le repoussèrent, pensant que ce serait insulter les dieux que de pré-

senter ainsi au Destin, souvent moqueur, l'occasion de leur jeter cette offrande maigre et dérisoire. Quant à Macaria, ils ne souffrirent pas non plus, mais pour une raison différente, qu'elle courût avec eux une chance de mort. Elle était fiancée à Lycus, un des chefs influents d'Athènes (d'Athènes qui s'armait pour eux), et, soit politique, soit reconnaissance, ils exigèrent que les préparatifs du sacrifice n'interrompissent en rien ceux des noces. Aussi Macaria trouva-t-elle au retour sa chambre toute parfumée des présents de Lycus. Mais dans un pareil moment, ses pensées, qui d'avance portaient le deuil d'un frère, n'étaient pas des pensées d'hymen ; et pourtant la guirlande nuptiale était composée de si beaux lis que, d'une main distraite et presque involontairement, Macaria la posa sur son front. Elle entendit, en ce moment, un soupir mal étouffé derrière elle et se retourna... c'était Ixus, Ixus, son frère, et dont elle était la mère autant que la sœur ; Ixus, qu'elle enlaçait de ses soins parce qu'il était souffrant et dédaigné,

Ixus, qui ne pouvait faire un pas dans la maison sans trouver Macaria pour lui sourire et à qui la maison allait sembler bien vide et bien grande lorsque Macaria ne l'emplirait plus. Il regardait les fleurs symboliques avec des yeux brillants de larmes, et sa figure alors exprimait une telle douleur, que sa sœur, habituée pourtant depuis douze ans à le voir souffrir, en fut épouvantée.

« Oh! pauvre enfant! dit-elle; pardonne-moi!

— Te pardonner, Macaria! quoi donc? tous les bonheurs que tu me fais?

— Ne me remercie plus de mes soins pour toi : c'est une dette, c'est une expiation... »

Les regards ébahis de l'enfant sollicitaient le mot de cette énigme.

« Écoute, dit-elle, il y a quatre ans (tu en avais huit alors, et moi quatorze), il s'est passé dans notre famille des choses merveilleuses et fatales que mon père et mes frères ont toujours ignorées.

« Tu te souviens de cette cabane qu'ils bâtirent au bord de la mer, pour se dérober

à de nombreux et puissants persécuteurs? Un soir, mon père et mes frères étaient à la chasse : las d'avoir couru depuis le matin par les bois, tu venais de t'endormir d'un profond sommeil, bercé par le bruit monotone de la pluie sur la cabane ; la nuit était tombée depuis longtemps, et mon père et mes frères ne rentraient pas encore. Enfin j'entendis heurter à la porte, et j'ouvris, croyant leur ouvrir. C'était un voyageur qui sollicitait, pour un instant, un abri et un foyer. Il entra. Assise à ton chevet, pendant qu'il faisait sécher ses habits devant l'âtre, je vis avec surprise une douce et vague lumière courir sur ses cheveux blonds. J'attribuai cela d'abord au reflet du foyer ; mais le foyer s'éteignit, et le front du voyageur resta lumineux. Alors je reconnus Apollon ; Apollon, qui, chassé de l'Olympe, courait déguisé par le monde, mais qui n'avait pu parvenir à éteindre tout à fait son auréole.

« Grand Dieu, m'écriai-je en joignant les mains, que voulez-vous de moi ?

— Rien, me répondit-il, rien qu'un abri ;

mais le temps va se faire beau et je pars : reçois ce baiser d'adieu. »

« Alors je m'avançai tremblante au-devant de mon oncle ; et le conduisant par la main vers la couche où tu dormais encore : « Caressez plutôt ce pauvre enfant, lui dis-je, car aucun dieu ne le caresse ; touchez ses joues pâles pour qu'elles refleurissent, et soufflez sur ses lèvres pour qu'elles chantent. »

« Le dieu sourit à ma prière ; il se pencha sur toi et souffla sur ta bouche ; mais cette haleine ardente glissant jusqu'à ton cœur l'emplit et le gonfla... et voilà pourquoi ce cœur brûle et palpite toujours, voilà pourquoi tu languis et tu meurs, pauvre enfant... Et maintenant que tu sais tout, dis, me pardonnes-tu ? »

Ixus l'embrassa : c'était répondre.

« Eh bien ! prouve-le-moi donc en suivant mes conseils. Imprudent ! par quel heureux prodige n'es-tu pas mort de faim et de soif sur le long chemin d'Athènes à Delphes !

— Oh ! dit Ixus, j'avais fait, dès le matin,

ma chanson de voyage. Quand je voyais sur une maison la fumée d'un banquet, je frappais à la porte en chantant et l'on m'ouvrait toujours.

— Chanson merveilleuse! dit Macaria en souriant! il faut me l'apprendre, Ixus, pour que je la chante aussi, moi, quand j'irai à Delphes ou à Olympie. »

Ixus, par une coquette modestie, commune, à ce qu'il paraît, aux faiseurs de chansons de toutes les époques, se fit prier quelque temps, puis céda.

CHANSON D'IXUS.

I

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas parce que j'étais faible et petit; et lorsque, enfant, je me heurtais à ses genoux, j'enten-

dais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me battent quand je les appelle tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime... Elle est si bonne, Macaria!

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

II

Mes frères m'ont dit un jour : « Sois bon à quelque chose; apprends à élever des statues et des autels, car nous serons dieux peut-être. » Et j'essayai d'obéir à mes frères; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds! Et puis des visions étranges passaient, pàssaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros; et mon doigt distrait écrivait sur la poussière un nom, toujours le même, le doux nom de Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

III

Alors mes frères m'ont dit : « Nous avons

pour hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée, qui sait lire dans le ciel les choses à venir : écoute ses leçons, et dis-nous si tu vois dans les nues venir des trésors ou des victoires. » Et j'ai écouté le vieillard, j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel; mais je n'ai vu ni victoires ni trésors, je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec amour... comme les yeux de Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

IV

Alors mes frères m'ont dit : « Prends un arc et des flèches, et va chasser dans les bois. » Et j'ai couru par les bois avec un arc et des flèches; mais j'oubliai bientôt la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols, une biche mangea mon pain dans ma robe; et un petit oiseau, fatigué d'un long vol, vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

V

Alors mes frères m'ont dit : « Tu n'es bon à rien, » et m'ont battu ; mais je n'ai pas pleuré, parce que je pensais à ma sœur. Et demain, on me prendra ma sœur, et demain, quand Macaria, assise au banquet nuptial, dira : « Quelle est donc cette fumée bleue qui monte là-bas derrière ce bois de lauriers? — Oh! ce n'est rien, diront les convives.

« C'est le bûcher d'Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent a fait mourir. »

« Non, tu vivras! s'écria la jeune fille attendrie. Je t'abriterai si bien dans mon cœur, que toutes les tempêtes passeront sans que le moindre souffle t'en arrive. Lycus est heureux et fêté, lui, et les vierges d'Athènes sont nombreuses. A toi, seul et souffrant, toutes mes heures et tous mes amours! Pauvre gui de chêne! tu pareras mon sein

mieux que le bouquet des mariées. Tiens, mon frère, tiens, mon poëte, voilà le prix de ta chanson. » Et arrachant de ses cheveux la guirlande nuptiale, elle la jeta, trempée de larmes, aux pieds d'Ixus. Ixus voulait répondre ; mais, foudroyé d'émotions imprévues, le pauvre enfant eut à peine la force d'une exclamation : « Oh! » fit-il ; et portant la main à son cœur, il tomba. La fièvre l'agita toute la nuit, et toute la nuit Macaria veilla et pleura près de la couche de son frère.

C'était le lendemain que les trois Héraclides devaient aller au temple interroger sur le choix de la victime. Ils se présentèrent à l'autel comme au combat : intrépides et insouciants Après les cérémonies d'usage, répétition à peu près exacte de ce que nous avons vu à Delphes, un prêtre de Minerve ballotta les noms dans l'urne. Un enfant s'approcha, les yeux couverts d'un bandeau. Sa main effleurait déjà les bords du vase sacré pour en sortir bientôt avec un arrêt de mort... quand tout à coup une

voix de femme retentit au seuil du temple : « Arrêtez ! voici la victime. »

C'était Macaria qui s'avançait lentement vers l'autel ; Macaria, pâle et parée, et balançant sur son beau front les bandelettes funèbres. Égyste s'élança vers elle : « Vous ici, ma sœur ! vous m'aviez promis de rester près d'Ixus !

— Ixus ! dit-elle en étouffant un sanglot, mort !... et maintenant rien ne m'empêche de mourir pour vous. »

Et elle poursuivit sa marche lente vers l'autel.

La foule applaudit, les Héraclides se résignèrent. A cette époque où l'on croyait voir la main des dieux derrière toutes les choses extraordinaires, on attribua naturellement à une inspiration un dévouement si sublime. Aussi Macaria s'agenouilla-t-elle sans obstacle devant l'autel. Elle arrêta d'un geste le fer impatient du sacrificateur, pour jeter son dernier sourire à ses frères ; puis ferma les yeux, entr'ouvrit le voile qui couvrait son sein.

Et deux minutes après, son corps palpitait sur l'autel.

On ne fit qu'un bûcher pour Ixus et Macaria. Et alors, par un prodige ou une illusion qui se répéta plus tard au supplice de notre Jeanne d'Arc [1], on vit ou l'on crut voir quelque chose qui s'élança des flammes vers la nue, avec un doux bruit d'ailes.

Ce qui contribua sans doute à propager cette tradition touchante, c'est qu'après la victoire des Héraclides, victoire payée trop cher pour que les dieux la leur fissent longtemps attendre, les habitants de Mycènes, après avoir inauguré en triomphe la statue d'Hercule au bord des mers, y surprirent un jour deux alcyons dans la peau du lion de Némée.

Et voilà comment passèrent un jour, à travers un siècle antique, les deux plus belles choses de ce monde et de tous les siècles : la Poésie et la Vertu !

[1] On écrit maintenant DARC sans apostrophe.

LA SOURIS BLANCHE.

Il y avait une fois, ma sœur, un vilain roi de France, nommé Louis XI, et un gentil dauphin, qu'on appelait Charlot, en attendant qu'il s'appelât Charles VIII. D'ordinaire, le vieux roi, superstitieux et malade, régnait, tremblait et souffrait, invisible, à l'ombre des épaisses murailles de son château de Plessis-lez-Tours. Mais, vers le milieu de l'année 1483, il venait de se traîner en pèlerinage à Notre-Dame de Cléry, soutenu par Tristan l'Ermite, son bourreau; Coictier, son médecin, et François de Paule, son confesseur; car il avait grand'peur, le vieux tyran, des hommes, de la mort et de

Dieu. Un souvenir de sang, entre mille, celui de la mort de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, tourmentait son agonie. Ce grand vassal avait jadis payé de sa tête une tentative de rébellion contre son suzerain. Jusque-là c'était justice : mais le cruel vainqueur avait forcé les trois jeunes enfants du condamné d'assister au supplice de leur père, et depuis longtemps il se repentait devant Dieu de ce luxe de vengeance ; il se repentait, dis-je, et pourtant il ne s'amendait pas. Par une inconséquence étrange, mais commune à bien des méchants, le remords chez lui n'éveillait pas la pitié, et, dans le moment même où il plaçait en tremblant sa madone entre lui et le fantôme de Nemours, un des fils innocents du feu duc languissait et mourait dans un cachot du Plessis lez-Tours.

C'était une demeure terrible et mystérieuse que ce château : ses vestibules noirs de prêtres, ses cours étincelantes de soldats, ses chapelles toujours ardentes, ses ponts-levis toujours en émoi, lui donnaient le double aspect d'une citadelle et d'un couvent. On

parlait bas et l'on marchait sur la pointe du pied dans ces grandes salles, comme dans un cimetière. Et, en effet, des captifs par centaines gémissaient ensevelis dans les souterrains; ceux-ci pour avoir parlé du roi, ceux-là pour avoir parlé du peuple; les autres enfin, et c'était le plus grand nombre, pour rien. Chaque dalle du château pouvait être regardée comme la pierre funèbre d'un vivant; et c'était là que grandissait, oisif avec un esprit aventureux, seul avec une âme ardente, le dauphin Charles, alors dans sa douzième année. Pauvre fils de roi, il cherchait en vain où reposer ses yeux des horreurs qui l'entouraient. Une forêt verte et fraîche ondoyait au pied du château; mais les chênes y balançaient moins de glands que de pendus. La Loire serpentait vive et joyeuse à l'horizon; mais chaque nuit la justice du roi troublait et ensanglantait son cours. Aussi, quand il avait longtemps ébréché son épée vierge aux murailles, longtemps épelé les majuscules rouges et bleues du *Rosier des guerres* ou du *saint Evangile*, l'enfant

rêveur, accoudé à sa fenêtre, passait le temps à regarder le beau ciel de la Touraine et à chercher dans les formes changeantes de la nue des armées et des batailles.

Un jour pourtant ses gestes et sa physionomie trahissaient un ennui plus vif et de moins vagues préoccupations. L'*Angelus* de midi tintait déjà, et son repas du matin, composé, sur sa demande, de pâtisseries légères et de sucreries, l'agaçait vainement de ses parfums, et restait intact sur une table que le jeune prince frappait du poing avec impatience. Il se levait par intervalles, béant, haletant d'espérance et d'inquiétude, l'oreille au guet et répétant :

« Blanchette, Blanchette, viens donc! le déjeuner fond au soleil, et, si tu tardes encore, les mouches vont manger ta part. »

Et, comme l'oublieux convive ne répondait pas à l'appel, le pauvre amphitryon recommençait à se désoler et à trépigner de plus belle. Tout à coup un léger bruit dans la tapisserie le fit tressaillir; il tourna la tête, poussa un cri et retomba sur son fauteuil,

ivre de joie, et murmurant avec un soupir : « Enfin ! »

Vous vous imaginez sans doute, ma sœur, que cette Blanchette tant désirée était quelque noble dame, sœur ou cousine du jeune prince ; détrompez-vous ; Blanchette était tout simplement une petite souris blanche, comme son nom l'indique; si vive, qu'on eût dit, à la voir trotter, un rayon de soleil qui glisse ; et si gentille, qu'elle eût trouvé grâce, en temps de guerre, devant Grippeminaud, Rodillard ou Rominagrobis, soudards peu délicats, comme vous savez. Charles caressa la jolie visiteuse ; il la contempla longtemps avec délices pendant qu'elle grignotait un biscuit dans sa main ; puis, se souvenant qu'il devait à sa dignité de gronder un peu :

« Ah çà! mademoiselle, dit-il d'un ton plaisamment grave, m'apprendrez-vous ce que je dois penser d'une pareille conduite? Comment! on vous traite ici comme une duchesse! J'ai défendu ma porte à Olivier le Daim, dont la physionomie et l'allure de chat vous effarouchent; Bec-d'Or, mon beau

faucon, en est mort de jalousie ; et tous les soirs vous me quittez, ingrate, pour courir les champs comme une souris sans aveu. Et où allez-vous de la sorte, sans souci de vos dangers et de mes inquiétudes ? Où allez-vous ? répondez ! je veux le savoir ! je veux le savoir ! je le veux ! »

L'interrogatoire était pressant, et pourtant, comme vous le pensez bien, la pauvre Blanchette n'y répondit pas ; mais, fixant d'un air triste ses petits yeux intelligents sur ceux de l'enfant grondeur, elle chiffonna les pages d'un Evangile entr'ouvert sur la table, et arrêta ses pattes roses sur ces paroles : *Visiter les prisonniers*. Charles demeura surpris et confus, comme il advient aux présomptueux qui reçoivent une leçon à l'instant même où ils croyaient en donner une ; car plus d'une fois il avait entendu raconter des choses étranges sur les habitants souterrains du Plessis-lez-Tours, et plus d'une fois il avait médité un pieux pèlerinage à la prison de ce jeune d'Armagnac, dont l'âge et la naissance excitaient plus particulièrement sa curiosité et

sa sympathie; mais la terreur que lui inspirait son père l'avait retenu jusqu'alors, et maintenant il se reprochait sa prudence comme un crime. Dès le soir même, il résolut de l'expier. Quelques minutes après le couvre-feu il s'esquiva de sa tourelle, suivi d'un jeune valet chargé d'une corbeille qui renfermait du pain, du vin et des fruits, et descendit dans une des cours intérieures du château. Une compagnie de la garde écossaise y rôdait au clair de lune le long des murailles.

« *Qui vive?* cria une voix rauque et menaçante.

— Charles, dauphin.

— On ne passe pas ! »

Mais Charles s'approcha de l'officier de ronde, et lui souffla deux mots à l'oreille.

« S'il en est ainsi, allez, monseigneur ! dit alors le soldat, visiblement déconcerté ; allez ! et que Dieu vous protége ; car, si vous êtes découvert, je suis perdu. »

Notre héros employa, pour éveiller le gardien des prisons et lever ses scrupules, le

même moyen avec le même succès. Peut-être, ma sœur, êtes-vous curieuse de connaître les magiques paroles qui, dans la bouche d'un enfant, faisaient baisser les épées et tomber les verrous ; les voici : *Le roi est bien malade.* Charles avait foi dans cette formule dont il avait souvent éprouvé la toute-puissance, car elle rappelait aux gens du vieux Louis XI, soldats, courtisans, geôliers ou valets, qu'une bouderie d'enfant pouvait se changer tout à coup en une bonne et solide rancune de roi.

Le dauphin et son page, sous la conduite du geôlier, s'aventurèrent, non sans quelque hésitation, sous une voûte humide et sombre, et le long d'un escalier en spirale dont chaque marche gluante les menaçait d'un faux pas. Tous trois marchaient à la lueur précaire d'une torche de résine, tantôt battue par l'aile aveugle des chauves-souris, tantôt agonisant sous les gouttes d'eau que suait la voûte. Enfin, un bruit vague d'abord, mais plus distinct de pas en pas, un bruit de plaintes et de soupirs leur annonça le terme

du voyage. Le guide s'éloigna, et Charles recula d'horreur devant le spectacle qu'il avait sous les yeux. Figurez-vous, ma sœur, une cage de fer scellée dans le mur, basse, étroite, où chaque mouvement devait être une douleur, où le sommeil devait être un cauchemar, et dans laquelle gémissait et se torturait un enfant! Je dis *enfant*, quoique le duc de Nemours, l'hôte de cette affreuse demeure, atteignît bientôt sa dix-septième année; mais, à le voir, si grêle et si pâle, on lui eût supposé douze ans au plus. A peine dans l'adolescence, il avait tant souffert, qu'il émerveillait ses bourreaux par sa tenace longévité, et que le geôlier, dont il recevait la cruche d'eau et le pain noir quotidien, hésitait chaque jour sur le seuil du cachot, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux envoyer à sa place le fossoyeur. Le dauphin, pour aborder le prisonnier, chercha de douces paroles et ne trouva que des larmes. Nemours comprit ce muet salut et y répondit par un sourire de reconnaissance; puis tous deux causèrent à travers les bar-

reaux. Quand l'un déclina timidement sa qualité de fils de Louis XI, l'autre ne put se défendre d'un mouvement de surprise et d'effroi ; mais cette fâcheuse impression ne tint pas longtemps contre la parole et la figure si franches du dauphin. Etranger depuis dix ans aux choses de ce monde, le reclus fit d'abord à son noble visiteur de naïves questions qui rappelaient celles des anachorètes demandant aux rares voyageurs dans le désert : *Bâtit-on encore des villes? célèbre-t-on encore des mariages?* lorsqu'une circonstance imprévue donna un tour nouveau et plus piquant à la conversation. Un tiers vint se jeter étourdiment entre nos vieux amis d'une heure, et ce personnage mal appris, j'ai honte de l'avouer, ma sœur, n'était autre que la commensale du dauphin, la rivale de Bec-d'Or, Blanchette, puisqu'il faut l'appeler par son nom ; passant au travers des grilles à la faveur de sa petite taille, elle escaladait les jambes et les bras enchaînés de Nemours, et prodiguait au prisonnier des caresses toutes semblables, sinon plus vi-

ves, à celles que le prince avait obtenues le jour même.

« Tiens ! vous connaissez Blanchette, dit Charles surpris et piqué.

— Si je la connais ! répondit Nemours ; depuis dix ans, c'est ma souris, à moi, c'est mon amie, c'est ma sœur.

— L'ingrate ! ce matin encore, elle partageait au château les biscuits de mon déjeuner.

— Depuis dix ans, monseigneur, elle vient dans mon cachot partager mon pain noir.

— Jour de Dieu ! » murmura le jeune prince...

Mais sa colère enfantine s'évanouit devant un sourire malicieux de Nemours.

« Je crois, monseigneur, dit le jeune duc, que vous me feriez volontiers l'honneur de rompre une lance avec moi pour les beaux yeux d'une souris. Il m'est impossible en ce moment de répondre au cartel : voyez !... »

Et il soulevait aux yeux de son rival ses

bras qui pliaient sous les chaînes. Alors s'émut un débat original et touchant entre le fils de Louis XI et le prisonnier de Louis XI, chacun d'eux prétendant surpasser l'autre en malheur; l'un faisant toucher à son adversaire les parois humides et les barreaux épais de sa prison, l'autre peignant l'atmosphère d'ennui et la chaîne vivante de courtisans et d'espions dont le poids l'étouffait; l'un montrant son corps torturé, l'autre son corps saignant, et tous deux terminant leur plaidoyer par la même conclusion :

« Tu vois bien, Nemours, — vous voyez bien, monseigneur, — que j'ai besoin de Blanchette pour m'aider à vivre et à souffrir. »

Après une discussion longue et stérile, ils finirent par où ils auraient dû commencer : ils convinrent de prendre l'objet même du débat pour arbitre.

« Voyons, mademoiselle, dit le dauphin à Blanchette, déclarez franchement auquel de nous deux vous désirez appartenir. »

Et soudain vous eussiez vu la petite souris aller de l'un à l'autre avec force gentillesses, puis s'arrêter entre eux en les regardant tour à tour avec ses petits yeux brillants, qui semblaient dire : *A tous deux, mes enfants!*

Ici, ma sœur, j'éprouve le besoin d'un aveu que j'avais différé jusqu'à présent dans l'intérêt dramatique de mon récit. L'esprit, le bon cœur et les manières de Blanchette vous étonnent, sans doute, et je le conçois ; car moi-même, qui eus autrefois mainte occasion d'etudier de près le peuple intéressant des souris, jamais, je l'avoue, je n'ai rien observé de semblable. Il est donc urgent de le dire, Blanchette n'avait d'une souris que la forme, Blanchette était une fée ! Les historiens du temps, il est vrai, n'ont rien dit de cette métamorphose ; mais je puis vous en garantir l'authenticité, et de plus vous en révéler les causes secrètes, sur la foi de certain manuscrit gros et gras de science qui m'est échu pour lot dans l'héritage de ma grand'tante. Des rats bibliophiles en ont mangé les trois quarts, les vers l'ont

illustré de broderies à jour, et ce n'est pas sans peine, je vous jure, que je suis parvenu à déchiffrer et à traduire pour vous, de la langue romane en français moderne, le chapitre suivant, intitulé : *Comme quoi la Fée des Pleurs fut changée en blanche sourette.*

Un jour, jour de printemps et de nouvelle lune, il se fit un grand mouvement dans le royaume des fées. Les sylphides s'éveillaient avant l'aurore pour se parfumer avec la poussière des lis; les ondines cherchaient, pour se mirer, l'endroit le plus clair de leur fontaine; les dames des bois oubliaient d'agacer et d'égarer les voyageurs, pour se couronner de violettes et d'anémones ; car toutes étaient conviées à une grande fête que donnait le soir même la reine des fées à son peuple. A l'heure convenue, comme vous le pensez bien, ces dames arrivèrent en foule, exactes et empressées, chacune voyageant à sa manière : l'une dans une conque de saphir attelée de papillons, l'autre dans une feuille de rose emportée par le vent; d'autres enfin, et ce fut le plus grand nombre,

chevauchant en croupe, tout bonnement, comme de simples reines, avec un chevalier de la Table ronde. Une seule manquait au rendez-vous. Dès le matin, l'une des suivantes de la reine, Angélina, surnommée la *Fée des Pleurs*, à cause de sa pitié vigilante pour toutes les infortunes, était sortie furtivement du palais. L'organe de l'ouïe, chez elle plus délicat encore que chez ce fameux géant *Fine-Oreille qui entendait lever le blé*, dit l'histoire, lui faisait distinguer de loin les plus timides palpitations des cœurs souffrants, et jamais un appel de cette nature ne l'avait jusqu'alors trouvée sourde ou négligente. Or, des cris plaintifs, des cris d'enfant l'avaient éveillée en sursaut, et soudain elle s'était dirigée vers l'endroit d'où venait le bruit : les cheveux au vent, vêtue d'une robe flottante or et azur, tenant à la main la baguette d'ivoire, marque de sa puissance, et voltigeant plutôt qu'elle ne marchait sur la pointe des gazons et des fleurs. Elle avait adopté cette allure, de peur, disait-elle, à ceux qui s'en étonnaient, de mouiller ses

brodequins dans la rosée, mais, en effet, parce qu'elle craignait d'écraser ou de blesser par mégarde la cigale qui chante dans le sillon, et le lézard qui frétille au soleil; car elle était si prodigue de soins et d'amour, la bonne fée! qu'elle en répandait sur les plus humbles créatures de Dieu. Après avoir marché longtemps de la sorte, elle s'arrêta enfin devant une petite cabane sur la lisière d'une forêt. Il serait inutile de vous en faire la description, ma sœur, car je soupçonne fort que vous avez eu comme moi le bonheur d'y faire plus d'un voyage en compagnie de l'enchanteur Perrault. Vous croyez la reconnaître, et vous ne vous trompez pas : cette cabane de bûcheron est bien celle du *Petit Poucet*. Ce grand personnage historique était alors bien jeune, et ne préludait pas encore au rôle important qu'il joua depuis dans le monde. C'était lui, c'étaient ses frères dont les plaintes avaient éveillé Angélina : leurs parents, occupés au loin dans la forêt, y avaient passé la nuit pour être prêts au travail dès l'aurore, et, ne les

voyant pas revenir à l'heure accoutumée, la jeune famille avait eu grand'peur.

La visite de la fée, que ces pauvres enfants connaissaient déjà, ramena pour quelque temps la paix et la joie dans la cabane. A la chute du jour, Angélina se souvint que la fête allait commencer, et voulut partir, mais tous, rendus familiers par sa complaisance, la rappelaient et la retenaient à l'envi, qui par un pan de sa robe, qui par une tresse de ses cheveux, qui par le bout de sa baguette magique, et la bonne fée résistait un peu d'abord, puis souriait et cédait. Cependant, un grillon, venu on ne sait comment du palais des fées (lui-même en était une peut-être), se mit à crier dans l'âtre :

« A table, Angélina, le prince *Charmant* vient d'arriver, on n'attend plus personne, et le banquet solennel commence : on verra figurer au dessert les nèfles et les noisettes dont le prince *Myrtil* a fait l'autre jour hommage à la reine. A table! à table! car, de mémoire de grillon, jamais on ne vit plus beau festin. »

Puis voilà qu'un papillon du soir vint danser autour de la lampe en répétant :

« Au bal, Angelina ! la salle est déjà pleine d'harmonie et de lumière, j'ai failli tout à l'heure m'y brûler les ailes à certaine *lampe merveilleuse* qu'un beau jeune homme vient d'apporter d'Arabie. Au bal ! au bal ! car, de mémoire de phalène, jamais on ne vit plus brillante soirée. »

Et Angélina voulait partir ; mais les enfants la retenaient avec des cris et des pleurs.

« Oh ! ne nous quittez pas encore, disaient-ils ; et que deviendrons-nous ; bon Dieu ! seuls, la nuit, quand la lampe s'éteindra, quand le loup montrera ses grands yeux à travers les fentes de la porte, et que nous entendrons dans la clairière siffler les vents et les voleurs ? »

Et la bonne fée souriait et cédait toujours ; mais enfin les esprits de l'air troublés lui apportèrent à la hâte les sons d'une voix tonnante :

« Angélina ! Angélina ! »

C'était la reine des fées qui l'appelait, irritée d'une si longue absence. Épouvantée, Angélina se débarrassa des petites mains qui l'enchaînaient et sortit vite. Trop vite, hélas! car dans son trouble elle oublia sa baguette, dont le plus jeune des enfants s'était fait, sans songer à mal, un hochet dans son berceau. Or, vous saurez, ma sœur, qu'une fée qui perd sa baguette est une fée perdue. La pauvre Angélina ne s'aperçut de son malheur qu'à l'explosion de murmures qui salua son retour au palais, car ce fut un grand scandale pour toutes les fées, et une grande joie pour toutes les vieilles, enchantées d'humilier enfin une compagne dont les charmes et la bonté faisaient ressortir leur malice et leur laideur. Quelques jeunes gens aussi, princes, sorciers et enchanteurs, dont Angélina, toute bonne qu'elle était, n'avait pu s'empêcher de railler quelquefois la suffisance, triomphaient de sa confusion.

« Parole d'honneur, répétait aux jeunes fées le prince *Myrtil*, qui n'était pas sorcier,

avec ses grands airs de vertu, votre Angélina n'est qu'une bégueule. Ah! elle a perdu sa baguette !... Eh bien! figurez-vous, mesdames, qu'un jour je m'avisai de toucher à cette baguette maudite, et que la petite masque m'en donna sur les doigts si fort, si fort, que je fus un mois sans pouvoir me servir d'un casse-noisettes. »

Bref, la coupable fut traduite devant un tribunal présidé par la reine et composé de vieilles fées, dont la baguette, devenue béquille, faisait peur aux enfants, qui n'avaient garde d'y toucher. La bonne *Urgèle* essaya vainement quelques observations en faveur de sa jeune amie : le délit était flagrant et la loi précise ; or, cette loi portait contre la condamnée une peine singulière : elle devait courir le monde un siècle durant sous la forme d'un animal à son choix. Angélina fut quelque temps indécise ; rossignol, elle eût chanté sous la fenêtre de la jeune fille qui veille et qui travaille au chevet de sa mère malade ; rouge-gorge, elle eût donné la sépulture sous des feuilles aux enfants

égarés et morts dans les bois; chien d'aveugle, elle eût présenté l'aumônière avec une grâce capable de toucher le cœur le plus dur et d'ouvrir la main la plus avare; mais le privilége exclusif de pénétrer dans les greniers et les prisons la tentait surtout et la décida. Et voilà, ma sœur, *comme quoi la Fée des Pleurs fut changée en blanche sourette*, et c'est ainsi qu'elle se promenait, depuis quatre-vingt-dix-neuf ans et plus, du palais à la prison (deux prisons bien souvent!) et, de douleur en douleur, rongeant sans pitié tous les mauvais livres (on n'en voit plus de ces souris-là!) et grignotant parfois des arrêts de mort jusque dans les poches de Tristan.

Ce digne compère de Louis XI ne tarda pas à revenir au château, et son maître avec lui, et avec eux la défiance et la terreur. Cependant le prince n'en continua pas moins ses visites au prisonnier. Elles devinrent de jour en jour plus longues et plus fréquentes, et même, ce qui n'eût pas manqué d'éveiller les soupçons d'un enfant moins candide que

le dauphin Charles, le geôlier, qui jusqu'alors n'avait été qu'à regret et qu'en tremblant complice de ces entrevues, semblait maintenant les encourager et les provoquer par sa complaisance. Un soir, ils causaient comme à l'ordinaire, Charles accoudé sur la partie saillante du guichet, et Blanchette trottant de l'un à l'autre et leur distribuant ses caresses avec une édifiante impartialité. La conversation, longtemps vagabonde, tomba enfin et s'arrêta sur les projets de Charles pour son règne futur.

« Voyons, que ferez-vous quand vous serez roi? dit gaiement le prisonnier qui, plus vieux d'années et surtout de malheurs, avait dans la conversation une supériorité marquée sur son jeune ami.

— Belle demande! je ferai la guerre. »

Nemours sourit tristement.

« Oui, poursuivit le dauphin, — en se frappant le front de l'index, — depuis longtemps j'ai mon projet là. Dabord j'irai conquérir l'Italie : l'Italie, vois-tu, Nemours, c'est un pays merveilleux, où les rues sont

pleines de musique, les buissons couverts d'oranges, et où il y a autant d'églises que de maisons. Je garderai l'Italie pour moi; puis j'irai prendre en passant Constantinople pour mon ami André Paléologue, et enfin, avec l'aide de Dieu, je compte bien délivrer le Saint-Sépulcre.

— Et après! dit malignement le jeune homme.

— Dame! après... après... après... répéta l'ignorant dauphin, quelque peu embarrassé, j'aurai le temps peut-être de conquêter encore d'autres royaumes, s'il y en a.

— Et le soin de votre gloire vous fera-t-il négliger votre peuple? ne ferez-vous rien pour lui, monseigneur?

— Si vraiment! et d'abord, avant de partir, je donnerai Olivier et Tristan au diable, s'il en veut; je supprimerai les bourreaux. »

Et comme Blanchette, à ces mots, frétillait plus joyeuse et plus caressante que jamais :

« Je ferai poursuivit-il gaiement, quel-

que chose aussi pour toi : Blanchette, je supprimerai les chats. »

Tous deux éclatèrent de rire à cette saillie; mais leur accès de pétulante gaieté n'eut que la durée d'un éclair. Ils s'arrêtèrent tout à coup, et se regardèrent avec épouvante ; car il leur avait semblé que d'autres éclats de rire, trop différents des leurs pour en être un écho, retentissaient à côté d'eux dans l'ombre... Ils finirent néanmoins par se rassurer.

« Espérance et courage! » dit alors le dauphin au jeune duc en lui tendant la main en signe d'adieu.

Le pauvre captif se souleva pour presser et saisir cette main consolante; mais ses membres, engourdis par une longue torture, servirent mal son pieux désir. Il poussa un cri de douleur, et retomba sur son escabeau :

« Mon Dieu ! quand donc serai-je roi ! » ne put s'empêcher de dire le jeune prince, ému jusqu'aux larmes.

— Bientôt, Dieu le veille! dit Nemours.

— Jamais! » répliqua un troisième interlocuteur jusqu'alors invisible.

Et Louis XI parut, puis Tristan, puis Coictier, et quelques autres familiers du vieux roi. A la lueur d'une lanterne qu'un d'eux avait tenue jusqu'alors cachée sous son manteau, le dauphin put voir le terrible vieillard s'avancer à pas lents, comme un spectre, en murmurant ces mots entrecoupés par une toux opiniâtre :

« Ah! galant damoiseau, tu fais de mon vivant les doux yeux à ma couronne!... Ah! fils pieux et prévoyant, tu songes d'avance à mes funérailles! .. Misérable! ton épée! »

Un accès de toux plus violent que les autres l'interrompit. Charles ne fit aucune résistance; seulement il repoussa, par un geste d'indignation, Tristan, qui s'avançait pour le désarmer, et remit de lui-même son épée à l'un des gentilshommes présents. Bientôt, sur un signe du roi, il disparut entraîné par des gardes. Louis XI, avant de quitter le souterrain, jeta un regard plein

de haine sur la cage de sa victime puis, se penchant vers son compère Tristan, lui glissa quelques mots dans l'oreille.

« J'entends, répondit le bourreau ; il faut en finir : comptez sur moi ; dès ce soir à minuit. »

Et, complétant par la pantomime le sens d'une phrase déjà trop claire, il frappait sa main gauche du revers de la droite. Puis le cortége s'éloigna, et, au milieu du bruit décroissant des pas, Nemours put distinguer longtemps encore la voix du despote moribond qui toussait, grondait, et crachait des arrêts de mort avec ses dernières dents.

Pauvre Nemours ! ce doux rayon du ciel qu'on nomme l'espérance n'avait donc glissé dans son cachot que pour lui en faire paraître ensuite l'obscurité plus profonde !

« Avoir seize ans, pensait-il, un frère comme le dauphin Charles, une sœur comme Blanchette, et mourir ! »

Et, dans chaque son vague et lointain de la grosse horloge du château qui lui mesurait ses dernières heures, il croyait distin-

guer ces mots : *Mourir ; Il faut mourir!*

En effet, le long escalier en spirale qui conduisait au souterrain retentit bientôt sous des pas précipités. Un ruban de lumière, échappé sans doute à la lanterne des bourreaux, tapissa le seuil de la porte. Alors le condamné, sentant bien que son heure était venue, mit précipitamment à terre la souris-fée qu'il tenait pressée sur son cœur.

« Adieu, ma sourette, dit-il, sauve-toi vite, et cache-toi bien : ils te tueraient aussi. »

Cependant le bruit redoubla par degrés, le ruban de lumière s'élargit, la porte roula sur ses gonds ; et alors, croyant voir déjà se dessiner gigantesque sur le mur la silhouette de Tristan, Nemours joignit les mains, ferma les yeux, recommanda pour la dernière fois son âme à Dieu, et attendit... Il n'attendit pas longtemps.

« Duc de Nemours, dit une voix douce et bien connue, vous êtes libre ! »

Le captif tressaillit à ces mots, hasarda timidement un regard autour de lui, et crut rêver. Charles était là, non plus timide, con-

traint, abattu comme la veille, mais calme, grave, parlant et marchant en maître, déjà mûri et grandi par une heure de royauté. De nobles dames l'entouraient, contemplant le jeune prisonnier dans sa cage avec des sourires et des pleurs; puis les gentilshommes qui, devant cet outrage à l'enfance, chose sacrée pour la chevalerie, tourmentaient de la main, par un mouvement convulsif d'indignation, le pommeau de leur épée, et enfin des varlets, des pages, des écuyers en foule, portant des flambeaux, et agitant, aux cris de : Vive le roi ! leurs toques de velours empanachées.

« — Oui, poursuivit Charles VIII, le ciel, depuis une heure, m'a fait orphelin et roi. Nemours, pardonnez à mon père, et priez Dieu pour son âme. » Puis, se tournant vers sa suite : « Qu'on abatte cette cage à l'instant, et qu'on en jette les débris à la Loire ; car il n'en doit rester ni vestige ni souvenir. »

Les ouvriers, mandés d'avance, se mirent à l'œuvre avec ardeur ; mais, ô surprise ! la

lime s'édentait aux barreaux sans y mordre, et la pierre dans laquelle ils étaient scellés, inébranlable, ne répondait aux coups de marteau que par un bruit sourd et moqueur.

« Sire, dit un vieux moine en hochant la tête, tous les efforts humains seraient impuissants à exécuter vos ordres ; car, ajouta-t-il en montrant la cage, ceci n'est pas œuvre humaine. J'ai ouï dire qu'un bohémien, sorcier comme ils le sont tous, bâtit cette cage autrefois, afin de se racheter de la potence. Il faudrait, pour la renverser aujourd'hui, la baguette d'une fée, mais il n'existe plus guère de fées que je sache, ou bien encore la main infernale qui l'a construite ; mais depuis longtemps le bohémien a disparu.

— Qu'on cherche cet homme et qu'on l'amène, dit le roi ; à qui le découvrira honneurs et largesses ! un diamant de ma couronne, s'il est noble ; son pesant d'or, si c'est un vilain ! »

Et d'un geste il congédia son brillant cortége.

Les deux amis, demeurés seuls, sauf quelques pages qui veillaient sur eux à distance, se regardèrent silencieux ; une inquiétude terrible, et qu'ils n'osaient se communiquer, faisait battre leurs cœurs à l'unisson :

« Si l'ouvrier magique était mort, pensaient-ils, si la cage enchantée ne s'ouvrait plus ! »

Et ils pleuraient ; et, chose étrange ! Blanchette, pour la première fois, semblait ne pas s'émouvoir de leurs larmes. C'est qu'une préoccupation bien vive et bien naturelle l'agitait alors. Vous vous rappelez, ma sœur, que la métamorphose expiatoire devait durer cent ans. Or il y avait, au moment dont nous parlons, 99 ans 364 jours 23 heures et 59 minutes qu'Angélina était devenue Blanchette. L'horloge du Plessis-lès-Tours s'ébranla pour sonner une heure. Et voilà qu'aussitôt le sombre et fétide souterrain s'emplit de parfums et de lumière, la cage de fer s'émut d'un bloc comme un décor théâtral de nos jours, et s'abîma... Dieu sait où... sans doute dans l'enfer qui avait inspiré l'architecte in-

connu. Les orphelins épouvantés crurent que la foudre venait d'éclater dans la prison.

« Blanchette, Blanchette ! où es-tu ? s'écrièrent-ils, tremblants pour l'existence de leur sœur adoptive.

— Me voici, mes enfants, répondit une voix douce au-dessus de leurs têtes. »

Alors, levant les yeux, ils aperçurent, ébahis, Angélina dans son costume de fée, debout sur le piédestal d'un nuage, et tenant à la main sa baguette reconquise.

« N'ayez pas peur, enfants, poursuivit-elle : c'est moi que vous appeliez Blanchette; mes compagnes m'appellent la Fée des Pleurs... Les vôtres viennent de tarir, et ma mission près de vous est accomplie... Adieu ! »

Le petit duc et le petit roi, comme jadis les enfants du bûcheron, répétaient en joignant les mains :

« Bonne petite fée ! ne nous abandonnez pas encore !

— Il le faut, répliqua-t-elle d'un air grave ; vous n'avez plus besoin de consola-

tions, vous, et l'on en réclame ailleurs. J'entends près d'ici une petite mendiante dont les sanglots m'appellent, et j'y cours... Adieu, Sire, adieu, Monseigneur. »

Elle dit, et disparut dans un éclair.

FIN DE LA SOURIS BLANCHE.

LES PETITS SOULIERS.

Le 6 janvier 1776, jour de l'Épiphanie, il se passa, sur le gaillard d'arrière du vaisseau français *le Héron*, une petite scène assez piquante pour mériter qu'on la raconte. Tous les officiers que le service de l'équipage ne réclamait pas ailleurs se promenaient, causant et fumant sur le pont, lorsqu'un jeune aspirant de marine, montant l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine, parut et s'écria : « Chapeau bas, messieurs ! voici la reine !... »

Et cependant Marie-Antoinette n'avait pas quitté Versailles ; à l'aide d'Asmodée ou de la seconde vue des montagnards d'Écosse, on l'aurait pu voir, en ce moment, dans un

coin du château, à l'abri de l'étiquette, son ennemie intime, jouer la comédie en famille, recevant sa réplique du comte d'Artois, et ayant pour souffleur le comte de Provence, tous deux ses beaux-frères. Elle remplissait le rôle principal dans *le Devin du Village*, et chantait :

> J'ai perdu mon serviteur,
> J'ai perdu tout mon bonheur...

paroles qu'elle eut depuis l'occasion de répéter bien des fois sans chanter ! cette pauvre reine qui est déjà tombée dans l'histoire, et qui tombera bientôt dans le drame, aussi poétique, aussi belle et plus pure que Marie Stuart.

Quelle était donc l'usurpatrice qui ramassait alors, à douze cents lieues de Versailles, le sceptre que la reine légitime abandonnait un instant pour la houlette ?

Hâtons-nous de le dire, il n'y avait là ni fourberie ni crime de lèse-majesté. La royauté que saluait l'équipage du *Héron*

n'était que l'innocente et fugitive royauté de la fève. Elle venait d'échoir, par la grâce du sort, à une jolie petite créole de la Martinique, parente du capitaine, et qui, sous la conduite d'une vieille tante, allait, comme la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, poursuivre, dans la métropole, de vagues espérances de fortune et d'héritage.

Et c'était dommage, en vérité, que la jeune reine ne fût qu'une reine pour rire ; car elle s'acquittait de ses hautes et nouvelles fonctions avec un aplomb et une grâce qu'eussent enviés Catherine II et Marie-Thérèse.

« A genoux, beau page ! disait-elle au « jeune aspirant qui l'avait annoncée ; ne « voyez-vous pas que j'ai laissé tomber mon « gant ? — A moi ! mon conseil des minis- « tres, et ne riez pas, messieurs, car le cas « à discuter est grave. J'aime mon peuple, « entendez-vous, et je veux que mon peuple « m'aime ; il s'agit de décider si, pour atti- « rer à mes pieds ses hommages, une rosette « bleue sur mes souliers ne siérait pas mieux « qu'une rosette blanche. — Comment donc!

« je crois que mon premier médecin se per-
« met de lancer au nez de sa souveraine des
« bouffées de tabac, en guise d'encens !
« Qu'un de mes ambassadeurs monte sur
« l'hippogriffe à l'instant, pour aller voir
« dans la lune si la raison du bon docteur
« n'aurait pas suivi ce matin, après boire, le
« même chemin que celle de feu Roland... »

Et mille innocentes saillies, mille coquets enfantillages dont tous ces bons marins riaient de si grand cœur et si longtemps, que leurs grosses pipes s'éteignaient oisives entre leurs mains.

Mais celui de tous qui semblait se réjouir le plus du triomphe de l'aimable enfant était un vieux matelot breton, nommé Pierre Hello, ayant moins de rides que de blessures, qui ce jour-là même avait reçu une médaille d'honneur, tardive récompense de ses longs services ! et qu'à cette considération le capitaine venait d'admettre à sa table, au repas présidé par les deux dames créoles, ses parentes. Marie-Rose, ainsi se nommait la jeune fille, s'était émerveillée depuis long-

temps au récit des belles actions de Pierre Hello. Elle l'avait complimenté, caressé, et le cœur du rude vieillard, neuf encore à de pareilles émotions, avait palpité, sous ces caresses d'enfant, aussi fort qu'à la réception de sa médaille d'honneur. C'était lui seul qui la servait ; c'était encore, ou peu s'en faut, lui seul qui veillait sur elle : car la tante de Marie-Rose, bonne vieille clouée sur sa chaise par la goutte, passait tout le jour absorbée dans la lecture de saint Augustin, ne l'interrompant par intervalles que pour dire : « Ici, Minette ! ici, Marie-Rose ! » quand elle voyait son chat courir dans la cale après une souris, ou sa nièce sur le pont après un rayon de soleil. Mais élevée, comme la plupart des filles de colons, dans la plus large indépendance, Marie-Rose n'écoutait pas ou feignait de ne pas entendre. Tantôt elle montait aux échelles et se balançait aux cordages, et alors Pierre Hello la regardait d'en bas, prêt, si elle tombait sur le pont, à la recevoir dans ses larges mains, comme il eût reçu un oiseau que la

fatigue abat, ou à la repêcher à la nage, si le vent l'eût jetée à la mer. Tantôt elle amusait l'équipage oisif par ses chansons et par ses danses, et alors Pierre Hello, attentif, semblait avoir trouvé tout à coup de l'intelligence pour comprendre les vers, et du goût pour sentir la grâce. Le lendemain de l'Épiphanie et de sa courte royauté, l'aimable enfant parut triste et pensive, et le vieux loup de mer se posa devant elle, inquiet et silencieux comme un caniche qui voit pleurer son maître. Elle ne put s'empêcher de répondre par une confidence à ce regard compatissant et interrogateur. Une vieille négresse marronne, qui passait pour sorcière, et à qui Marie-Rose portait en cachette du pain dans les bois, lui avait fait une prédiction étrange qui la préoccupait, et dont elle avait retenu les paroles textuelles :

« Bonne petite maîtresse, moi avoir vu
« dans la nue grand condor monter bien
« haut, bien haut, avec rose dans son bec...
« Toi, être rose... Toi, bien malheureuse ;

« puis toi, reine, puis grande tempête, et « toi mourir. »

— J'ai été reine hier, ajouta-t-elle, et je n'attends plus maintenant que la tempête qui doit m'emporter...

— N'ayez pas peur, mademoiselle, ré pondit Hello ; s'il arrivait malheur au *Héron*- vous n'auriez qu'à saisir le pan de ma ceinture... là... comme ceci, et, avec l'aide de Dieu et de mon patron (un grand saint, voyez-vous? car il marchait sur l'eau sans enfoncer, ce qui, foi de marin, est un bien beau miracle !), vous aborderiez aussi doucement à terre qu'une goëlette remorquée par un trois-mâts.

Marie-Rose, un peu rassurée, paya le dévouement du brave homme en lui chantant une romance que personne encore n'avait entendue. C'étaient, quand son départ fut décidé, ses adieux et ses plaintes qu'un jeune créole, son voisin, avait mis pour elle en vers et en musique :

Petit nègre, au champ qui fleuronne.
Va moissonner pour ma couronne :
La négresse fuyant aux bois,
Marronne,
M'a prédit la grandeur des rois
Vingt fois.

Petit nègre, va, qui t'arrête ?
Serait-ce déjà la tempête
Qui doit effleurer si souvent
Ma tête,
Et jeter mon bonheur mouvant
Au vent ?

Las ! j'en pleure déjà la perte.
Adieu donc, pour la mer déserte,
La rivière des Trois-Ilets
Si verte,
Où, dans ma barque aux bonds filets,
J'allais !

Adieu : les vents m'ont entraînée,
Ma patrie et ma sœur aînée !
La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur !

Mais il est un âge où toutes les douleurs passent légères et fugitives, où la mélancolie du soir sèche au matin comme la rosée; et Marie-Rose avait cet âge. Le lendemain, elle dansait encore; les jours, les semaines s'écoulèrent sans user cette gaieté pétulante; mais il n'en fut pas de même de ses petits souliers. Le dernier bond d'une farandole en emporta les derniers lambeaux. Par malheur, la garde-robe de ces dames était légère; elles allaient à Paris, et avaient cru devoir, pour la remonter, attendre les conseils de la mode dans son empire. Bientôt Marie-Rose fut réduite à s'asseoir immobile à côté de sa tante, cachant ses pieds nus sous sa robe, remuant la tête et le corps dans un besoin fébrile de mouvement, mais n'osant risquer un pas, semblable à cette Daphné des Tuileries dont le buste est vivant encore quand ses pieds ont déjà pris racine. La petite reine pleurait là, captive comme dans une tour enchantée, en attendant qu'un chevalier passant la délivrât.

Ce chevalier passa, et ce fut Pierre Hello.

« Laisser nus de si jolis pieds, disait-il avec l'accent de l'indignation, il faudrait n'avoir pas pour deux liards de cœur ! » Mais si le poëte a dit : *L'indignation fait des vers*, il n'a pas dit qu'elle pût faire des souliers. Pierre Hello réfléchit, se frappant le front, se grattant la tête et promenant d'une joue à l'autre, dans sa bouche, ce morceau de tabac que les marins ont l'habitude de mâcher... enfin sa *chique*. C'est un vilain mot; mais pardon, il n'y en avait qu'un pour exprimer la chose, et cette chose est trop importante, quand il s'agit de mœurs maritimes, pour qu'un narrateur consciencieux n'en parle pas. La chique est à la pensée du matelot ce que l'aiguille est à l'horloge : quand la pensée va, la chique tourne. C'est qu'aussi il s'était imposé une question bien ardue pour un mathématicien novice : *Faire quelque chose avec rien*, problème que Dieu seul a pu résoudre.

« Un morceau de cuir ! ma pipe et ma médaille pour un morceau de cuir ! » disait-il avec l'énergie désespérée de Richard III,

criant : « Une épée ! mon royaume pour une épée ! » Certes, tous les filets de l'équipage se fussent déployés bien vite à la mer, s'il eût connu l'histoire de Don Quichotte, et osé se flatter d'avoir la main aussi heureuse que Sancho Pança, qui, jetant ses hameçons aux truites, y voyait mordre des savates. Il chercha, fureta, remua ; sa main passa partout où une souris pouvait passer. Enfin, il poussa un cri de joie, un cri semblable à celui d'Harpagon retrouvant sa cassette, ou de J. J. Rousseau couvant des yeux sa pervenche. Ce n'était pas une fleur, ce n'était pas un trésor que Pierre Hello venait de découvrir, c'était quelque chose de bien plus précieux, ma foi ; c'était une botte ! la botte d'un soldat tué dans un abordage ; elle avait roulé dans un coin de la cale, Dieu sait comment ! Depuis elle était restée là, portant le deuil de sa sœur jumelle noyée dans la mer ou ensevelie dans le ventre d'un requin, et croyant bien, comme le rat de la Fontaine, que les choses d'ici-bas ne la regardaient plus. Mais Pierre Hello en décida

autrement : se servant de son poignard en guise d'alène et de tranchet, il perça, il tailla si bien, qu'il fit en moins d'une heure... je voudrais bien pouvoir dire qu'il fit une paire de souliers; mais, par respect pour la vérité, je n'ose... Ce qu'il fit, ce n'étaient précisément ni des souliers, ni des brodequins, ni des bottines, ni des chaussons, ni des socques, ni des cothurnes, ni des babouches, ni des mocassins; c'était, dans l'art de la chaussure, une œuvre originale, fantastique, romantique, une chose sans nom; mais enfin cette chose sans nom pouvait à la rigueur s'interposer comme une armure défensive entre l'épiderme du pied humain et le parquet. Le brave Hello courut aussitôt à la cabine de Marie-Rose, où, après avoir, à grand'peine et aux éclats de rire de la jeune fille, emboîté, ficelé ses pieds nus dans cette bouffonne chaussure, il se releva, croisa triomphalement les bras sur sa poitrine, et dit : Voilà !... et une heure après, la bayadère dansait encore, dansait avec un poids à chaque pied, aux applaudissements de

son parterre, conquis cette fois à double titre, car il y avait dans cette danse le mérite combiné de l'art et du tour de force : c'était mademoiselle Taglioni et madame Saqui résumées d'avance en deux jambes.

Enfin, après une longue traversée, la vigie cria : *Terre!* Et ce fut, je vous assure, une scène vraiment touchante que celle du matelot et de la jeune créole. « Je penserai toujours à vous et je garderai vos souliers comme un souvenir, comme une relique, disait Marie-Rose pour consoler Pierre Hello, qui passait sur ses yeux humides le revers de sa main calleuse. — Oh! répondait-il en secouant la tête, vous allez à Paris, où de nouveaux amis vous feront perdre le souvenir du pauvre Hello qui ne vous occupera guère.— Toujours! » répéta-t-elle, entraînée par sa tante. Il la suivit longtemps des yeux : elle se retourna souvent, et il ne pouvait déjà plus l'entendre qu'elle répétait encore en agitant son mouchoir : « Toujours, Hello, toujours! »

Pierre Hello ne put savoir si la jeune fille tint parole, car il toucha bien rarement la

terre, et fut tué dans la guerre d'Amérique. Quant à Marie-Rose...

Mais voici, au travers de mon histoire, le grand fleuve de la révolution française qui passe; fleuve étrange et qu'on ne sait comment nommer : Pactole au sable d'or, Simoïs teint de sang, Eurotas aux lauriers-roses. Son bruit et sa profondeur vous causeraient des vertiges. Donnez-moi la main, ma sœur, fermez les yeux et sautons par-dessus...

Bien! nous voici tombés au milieu de l'empire, et nous sommes à la Malmaison, retraite de la noble et malheureuse Joséphine, veuve, par une séparation légale, de Napoléon vivant encore, mais toujours impératrice et toujours adorée des Français qui l'avaient épousée, eux aussi, dans leur cœur, et qui n'avaient point souscrit au divorce.

Accoudée dans sa chambre sur la boîte d'un piano, elle écoutait en souriant une députation de jeunes demoiselles attachées à sa personne, et qui sollicitaient, trem-

blantes, la permission de jouer des proverbes au château. « Volontiers, mes enfants, répondit la bonne Joséphine ; je veux même me charger des costumes. Grâce à la générosité de l'empereur, ma garde-robe y peut abondamment fournir. Tenez, voici ce que Marchand vient encore de m'apporter tout à l'heure. »

Et elle repoussait négligemment du pied une fourrure étendue sur le tapis. Cette parure était si belle, que mademoiselle S. R., la plus jeune des ambassadrices, ne put s'empêcher de dire, en frappant l'une contre l'autre ses blanches mains en signe d'admiration :

« Dieu ! que Votre Majesté est heureuse !

— Heureuse ! murmura Joséphine, heureuse !.... »

Elle parut rêver un moment, et ses doigts distraits, errant sur les touches de son piano, en tirèrent quelques notes de la romance que nous connaissons déjà :



La fleur veut mourir où la fleur
Est née ;
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur !...

Puis, secouant les souvenirs qui l'oppressaient, elle se leva :

« Qui m'aime me suive, mesdemoiselles; venez voir et choisir vos costumes. »

Et, précédant le jeune et fol essaim, elle entra dans sa garde-robe. Toutes les jeunes filles ouvrirent alors des yeux émerveillés, comme le fils du bûcheron descendu pour la première fois dans la caverne d'Ali-Baba. Il y avait là des gazes si légères, qu'elles se fussent envolées comme les fils de la Vierge, n'eût été le poids des pierreries qui les bordaient; il y avait là des mantilles espagnoles, des mezzaros italiens, des peignoirs d'odalisques, tout imprégnés encore des parfums du harem et de la poudre d'Aboukir, et enfin, des robes de madone si belles que la Vierge de Lorette elle-même ne les eût mises autrefois que le jour de l'Assomption.

« Prenez, enfants, dit la bonne impératrice, et amusez-vous bien. Je vous abandonne toutes ces belles choses qui vous font ouvrir de si grands yeux, toutes... hormis une seule, car celle-là m'est trop précieuse et trop sacrée pour qu'on y touche. »

Puis, voyant à ces mots la curiosité étincelante sous toutes les paupières : « Je puis cependant vous faire voir ce trésor, » ajouta-t-elle.

Je vous laisse à penser, ma sœur, si l'imagination, cette *folle du logis*, qui en est la maîtresse à quinze ans, prit ses ébats dans toutes ces têtes enfantines.

Qu'était-ce donc que cette merveille qu'il était défendu de toucher, quand on froissait à loisir tant de merveilles ?

Une robe couleur du temps, de la lune ou du soleil, comme dans *Peau d'âne ?* Cet œuf d'oiseau qui, suivant les contes arabes, est un diamant et peut rendre invisible ? Un éventail fait avec les ailes d'un génie de l'Alhambra ? Le voile d'une fée, ou bien quelque ouvrage plus précieux encore com-

mandé par l'empereur à l'un de ses démons familiers, *le petit homme rouge* ou *le petit homme vert?* Qu'était-ce donc?

Enfin, prenant pitié de la curiosité impatiente qu'elle venait d'irriter elle-même avec une innocente malice, Joséphine fouilla dans un coin de sa garde-robe impériale et en tira. . . . .

Ce n'était, cette fois, ma sœur, ni un cadeau de Napoléon, ni l'œuvre d'un génie : c'était l'œuvre et le présent du marin breton, Pierre Hello; c'étaient les souliers de Marie-Rose.

Car, vous l'avez deviné déjà, l'impératrice Joséphine et la danseuse aux pieds nus ne sont qu'une même personne et qu'un même cœur. Quand l'épée de Bonaparte commençait à découper l'Europe comme un gâteau, Joséphine-*Marie-Rose* Tascher de la Pagerie, heureuse cette fois, eut la fève et régna. Elle régna longtemps; mais voilà qu'un jour il se fit tout à coup une grande tempête en Europe; les neiges de la Russie se soulevèrent d'elles-mêmes pour retomber

en blanc linceul sur nos soldats; les quatre vents nous soufflèrent des avalanches d'ennemis, et il y eut alors en France, aux éclairs du sabre et du canon, et sous les lourds piétinements de la bataille, des tremblements de terre aussi forts que ceux des Antilles..... Lorsque enfin notre ciel redevint beau, la prédiction de la négresse était accomplie tout entière... le grand condor foudroyé avait laissé tomber la rose, et la créole des Trois-Ilets, deux fois reine, était morte dans la tempête!

THÉRÈSE SUREAU.

Je flânais un jour avec délices, bouche béante et le nez en l'air, sous les marronniers en fleur du jardin des Plantes; car ce jour était un dimanche, et j'étais alors de mon métier compositeur d'imprimerie; or, par la littérature qui court, c'est un terrible métier, je vous jure. Figurez-vous que j'avais pâli et bâillé toute la semaine sur le nouveau roman d'un auteur en vogue. « Mais pour« quoi donc, avais-je murmuré vingt fois, « souffleter ainsi brutalement et à tout pro« pos, Vaugelas, Restaut et Wailly, avec les« quels je gagerais que ce monsieur n'eut « jamais rien à démêler!... » Aussi, dès le matin du jour libérateur, ma main complice

involontaire et noire encore de mille attentats à la langue, s'était cachée honteuse sous un gant. Le dimanche, comme vous savez, est pour le peuple un jour de métamorphose; je m'avisai ce jour-là d'être galant.

Parmi les promeneurs groupés, toujours curieux et toujours les mêmes, devant l'enceinte close où se pavane l'éléphant, je venais d'apercevoir une jeune dame dont j'avais peine à m'expliquer la présence en pareil lieu; car, bien que sa mise fût d'une grande simplicité, sa figure éclatante de pâleur sous un bandeau de cheveux noirs, ne manquait pas de distinction, et ses lèvres plus d'une fois avaient accueilli par un mouvement ironique les sottes observations qui pleuvaient autour de nous. J'épiais l'occasion de lui adresser la parole : elle ne se fit pas attendre. Son sac, qu'elle avait ouvert, m'avait laissé voir, entre un rouleau de papier et un in-octavo, trois petites pommes de reinette. Un mouvement de l'inconnue me fit croire qu'elle voulait, elle aussi, payer son tribut au vorace animal : « Prenez garde, lui dis-

je ; une dame, dimanche dernier, avançait étourdiment comme vous le bras où pendait son sac pour offrir un échaudé à l'éléphant, et ce gastronome peu délicat happa et engloutit du même coup le sac et l'échaudé; prenez garde ! » — Encouragé par un sourire de ma voisine, je poursuivis : « Tenez, c'est ainsi qu'il faut s'y prendre. » Et, saisissant l'une des pommes entre le pouce et l'index, je l'offris à l'animal. Il l'avala d'une si bonne grâce que je pris à l'instant la seconde qui disparut comme sa sœur. J'aurais fait suivre le même chemin à la dernière, si la main que j'étendais n'eût plongé dans le vide : la jolie promeneuse avait disparu.

Je m'éloignais, soucieux et marchant au hasard, lorsque, au détour d'un sentier solitaire, j'aperçus l'objet de ma préoccupation. Assise sur un banc de pierre, la dame aux pommes de reinette en croquait à belles dents la dernière, sans la peler, et, tout en mangeant, parcourait des yeux et de la main les pages du livre déployé sur ses genoux. Je m'arrêtai à quelques pas, pétrifié de sur-

prise et de confusion. Hélas! je le comprenais enfin, mais trop tard ; ce n'était point à l'éléphant qu'était destiné ce plat de dessert, et, dans ma gauche courtoisie, j'avais volé à la dame de mes pensées les deux tiers de son déjeuner. Que faire? c'eût été ajouter à la sottise et à l'offense que de lui en offrir brutalement d'autres, et cependant je mourais d'envie d'acquitter ma dette.

Son repas pythagoricien fini, elle continuait sa lecture qui paraissait l'intéresser beaucoup. Alors j'eus une idée bizarre. Je me souvins qu'un étudiant de mes amis avait conquis autrefois les bonnes grâces d'une reine de comptoir, en usurpant le nom de Casimir Delavigne, et soudain mon projet fut arrêté. Au moment où la jeune lectrice, par un mouvement d'admiration idolâtre, touchait de ses lèvres roses un feuillet du livre : « Merci, » dis-je bravement, et je m'avançai. L'inconnue leva les yeux : « Comment, dit-elle, rouge comme une cerise, vous seriez. . » Je l'interrompis en m'inclinant d'un air modeste. Alors vous eussiez vu

la pauvre enfant frémir d'un saint respect, et vous-même, vous frémiriez d'indignation, lecteur, si je vous disais de quelle auréole poétique je m'étais effrontément coiffé. J'offris mon bras à la promeneuse solitaire. Il va sans dire qu'il fut accepté. Chemin faisant, ma compagne me prodigua les confidences : c'était une femme auteur, fraîchement débarquée, comme tant d'autres, de la province qui ne la comprenait pas, à Paris qui se souciait fort peu de la comprendre. Elle avait composé *dans la solitude et le silence*, disait-elle, un volume de poésie, qui courait grand risque, pensai-je, de mourir comme il était né. De plus, elle venait de jeter dans les cartons d'un théâtre du boulevard un drame en cinq actes, intitulé, autant qu'il m'en souvient, *Zénobie*. Le souffleur, l'allumeur, le machiniste et autres littérateurs, lui avaient conseillé, dans l'intérêt de la pièce, d'y tailler un rôle pour un éléphant, ce qui m'expliquait enfin son attention de tout à l'heure aux allures du gigantesque comédien. Hélas ! la pauvre dévote croyait se confesser au

grand prêtre de la religion romantique ; et moi je l'écoutais, rougissant et balbutiant comme l'écolier espiègle qui s'est caché la veille de Pâques dans un confessionnal pour surprendre aux jolies pénitentes l'aveu de leurs péchés mignons. Notre promenade vagabonde nous avait entraînés hors du jardin. J'allais, j'allais toujours, et ma compagne suivait sans défiance ; ce n'était pas un homme, mais un poëte qu'elle suivait. Pour elle, le bourdon de *Notre-Dame*, sonnant vêpres, sonnait ma gloire ; pour elle, je portais sur le front une flamme bleue comme les Génies des contes, et, sur la foi de cette étoile, elle m'eût suivi sans hésiter jusque dans la *Cour des Miracles*. Nous nous trouvâmes ainsi, loin, bien loin de notre point de départ, en face d'une jolie guinguette que je connais. « Si nous entrions là, lui dis-je, nous serions plus à l'aise pour causer ; » et, sans attendre de réponse, je franchis le seuil, entraînant avec moi la naïve provinciale quelque peu étonnée de ces lestes façons, et les attribuant sans doute *in*

petto à l'originalité, compagne ordinaire du génie. Les deux pommes volées m'avaient pesé jusque-là sur la conscience ; mais enfin mes remords s'évanouirent entre un rôti et un dessert. Cependant la conversation ne cessait pas d'aller son train. — « Comment me conseillez-vous de signer mon nouveau recueil? dit la Muse : vous le savez, un nom sonore impose quelquefois au lecteur, et l'on aurait grand'peine à croire au talent d'un poëte qui s'appellerait prosaïquement Thérèse Sureau. »

Je bondis à ce nom bien connu, et, béant, immobile, je fixai sur celle qui me parlait des yeux épouvantés. — « Ma cousine! » balbutiai-je en retombant sur ma chaise.

Elle trahit par un geste son désappointement. « Non, je ne suis pas un poëte et je vous ai trompée, poursuivis-je, en prévenant ses questions. Je suis tout simplement, belle muse, Pierre-Jacques, votre cousin, ouvrier imprimeur... pour vous servir ! »

Et en effet c'était bien Thérèse, Thérèse, la mieux aimée de mes compagnes d'en-

fance, et dont, sous un masque récent de pâleur, la figure autrefois si rose n'avait d'abord éveillé chez moi qu'un vague souvenir. A dix-sept ans, elle était devenue ma cousine (rien que ma cousine, hélas !) en épousant un gros, gras et riche fermier, mon parent, qui ne tarda pas à la laisser veuve, en tombant un soir, après de ferventes libations au saint du village, dans un piége à loup, d'où on le retira mort le lendemain

Élevée par les dames du château, et leur demoiselle de compagnie avant ce mariage, la jeune veuve se laissa bientôt aller à la vie élégante qu'elle avait essayée autrefois, et à la poésie, ses premières amours. Inondé de pluie, de grêle et de procès, son petit domaine s'en alla sous ses pieds comme un sable mouvant, tandis qu'elle regardait le ciel. A son arrivée à Paris, elle était riche encore d'une vigne et d'un pré ; mais il fallait payer les frais d'impression de ses poésies, mais il fallait jeter un peu de poudre d'or sur les feuilletons, si bien que la jeune fermière ne possédait plus rien au soleil que sa jeunesse

et sa beauté; et Thérèse n'entendait rien, Dieu merci ! à l'exploitation d'un pareil fonds.

Après un moment de silence : « Je n'essaierais pas, lui dis-je, de vous détourner d'une carrière à laquelle vous seriez fatalement prédestinée ; mais êtes-vous bien sûre de votre vocation ? De quel droit vous proclamez-vous poëte ? Est-ce pour avoir quelquefois aligné des alexandrins et accouplé des rimes ? Mais, à ce compte, je suis poëte aussi, moi ; mon voisin l'étudiant, mon antipode l'épicier, le sont encore ; et mon portier, qui l'est tant soit peu lui-même, balaie tous les matins de la poésie à chaque étage. Prenez garde de vous tromper, et de prendre pour votre étoile un feu follet qui vous conduirait... Dieu sait où ! à la misère, à la honte, à la mort ! Mon état, cousine, me donne le droit de vous parler ainsi. La typographie, voyez-vous, est l'antichambre de la littérature, et, comme tout valet de grande maison, je regarde quelquefois par le trou de la serrure. L'autre jour

par exemple, le prote me députa chez un auteur qui faisait attendre *de la copie*. C'était, comme vous, Thérèse, une jeune fille de vingt ans. Je la trouvai malade, au lit, et soignée par sa mère. Elle écrivait. De temps en temps sa tête fatiguée retombait sur sa poitrine, la plume s'arrêtait sous ses doigts amaigris, et alors elle demandait une tasse de café. C'était pour s'inspirer, disait-elle; mais la perfide liqueur lui versait à la fois la fièvre et l'inspiration, et chaque phrase, chaque vers coûtait à la malade un quart d'heure de vie. « Hâtez-vous, madame, lui avais-je dit étourdiment, car nous attendons, et nous avons besoin de travailler. — Vous avez besoin de travailler, murmura-t-elle en regardant sa mère, et moi donc !...»

Ceci n'est pas un roman, cousine; la jeune Muse chantait hier encore; elle est muette aujourd'hui, et si vous désirez savoir son nom !....

— Silence, grâce, dit vivement Thérèse, ce nom, je le connais; cette histoire, je la sais. Pauvre sœur aînée, si le sommeil de

la mort a des rêves, ta gloire posthume du moins te console aujourd'hui dans la tombe !

— Sa gloire, cousine ! interrompis-je en souriant avec tristesse.

— Oseriez-vous l'attaquer ?

— A Dieu ne plaise que je veuille arracher avec mes mains noires quelques brins de laurier à une tête de mort ! Mais si j'étais père et qu'on m'eût invité, comme tant d'autres, à souscrire pour le monument de la jeune Bretonne : — De grand cœur, aurais-je répondu ; mais à condition qu'on y gravera avec son épitaphe : *Ci-gît une honnête fille tuée à vingt ans par la manie d'écrire*, et plus bas : *Il est défendu de déposer des vers sur cette tombe.*

Et quand même la foi que vous avez dans votre génie ne serait pas une erreur, écrire, chanter, jeter de l'éclat et faire du bruit, est-ce bien là, Thérèse, le rôle qui convient à une femme? qu'en dites-vous? Pour moi, le cœur me saigne et la rougeur me monte au front, toutes les fois que je lis dans un journal ces paroles ou l'équivalent:

« Une jeune dame qui se cache sous le « pseudonyme transparent de *** vient de « publier un nouveau roman auquel la vo- « gue est assurée. Cette fois, plus de voile « sur les situations, plus de réticence dans « les expressions. On devine que l'aimable « auteur s'est inspirée de ses souvenirs, etc... « Prix : 7 fr. 50 c. »

Cette annonce, à votre avis, n'est-elle pas le digne pendant de cette autre que j'entendis un jour hurler sur les tréteaux de la foire :

« Entrez, Messieurs et Dames ; vous y ver- « rez la petite Ourliska, princesse de Cara- « manie, qui a eu des malheurs. Elle est « âgée de seize ans, danse sur la corde sans « balancier, marche sur la tête comme un « ange, et fait le grand écart .. que c'est « étonnant pour son âge. Entrrrrez... ça ne « coûte que deux sous !... »

Un honnête homme, dit-on, à qui des bohémiens avaient enlevé sa fille au berceau, faillit devenir fou de douleur en la retrouvant un jour déguisée en princesse de

Caramanie. Et que dirait le vôtre, cousine, le vôtre qui est pieux et qui sait lire, s'il vous rencontrait un beau matin, dansant sur la phrase dans un journal ou faisant le grand écart dans un roman? »

Une larme coula sur la joue de Thérèse.

« Victoire! dis-je ; voici une perle assez précieuse pour acheter le pardon d'un père. Courons lui offrir cette larme chaude encore: son baiser l'essuiera, j'en réponds. »

Elle résista, mais j'insistai ; elle discuta, mais je suppliai ; bref, je fis près de ma cousine, pour la ramener à Dieu, ce que j'eusse fait près d'une autre pour la gagner au diable; si bien que le soir même je l'entraînai à la diligence avec ses bagages (presque aussi légers qu'elle), et que le lendemain nous roulions tous deux sur la route de Champagne, elle pâle, et souffrante encore de sa gloire avortée, moi, gai; triomphant, et criant au postillon : « Ne verse pas, camarade : tu portes une Muse et sa fortune ! »

Je ne pus assister à l'entrevue de l'enfant prodigue et de son père, je m'étais arrêté

en chemin, à deux lieues du village, dans une imprimerie toute petite, mais proprette, coquette, hospitalière (vous la connaissez, ma sœur), où je me reposai voluptueusement sur d'innocentes affiches de la littérature parisienne. Mais le dimanche suivant, comme vous pensez bien, j'arrivai chez mon oncle presque aussitôt que l'aurore. Je trouvai ma cousine chantant à sa fenêtre pour bercer un petit enfant tourmenté par la dentition; et si, d'aventure, vous êtes curieuse de connaître sa romance, je l'ai retenue, la voici :

Pauvre Muse dédaignée
Dans le pays des méchants,
A ton berceau, résignée,
Loïs, j'apporte mes chants ;
Cette fois, ma gloire est sûre :
Mon public est sans sifflet,
Et son baiser sans morsure :
Il n'a que ses dents de lait.

Dans les sentiers de la vie,
A tous les buissons pendant,
Un fruit nommé *Poésie*

Tente la main et la dent;
A l'enfant qui le regarde
Sa couleur vermeille plaît :
Beau Loïs, un jour, prends garde
D'agacer tes dents de lait !

Le ciel de la ville est sombre :
Oiseau fidèle à ton nid,
Si tu chantes, chante à l'ombre
De notre clocher bénit.
Pour le bonheur seul respire,
Et même, à l'heure qu'il est,
Qu'en dormant un long sourire
Laisse voir tes dents de lait.

Oui, qu'une douce chimère
Caresse ton front vermeil ;
Rêve des baisers de mère,
Je vais, pendant ton sommeil,
Au pâle éclair de la houille,
Filant comme elle filait,
Demander à sa quenouille
Du pain pour tes dents de lait.

« Bravo ! » m'écriai-je, et d'un bond je fus dans la chambre. Thérèse m'accueillit cordialement, mais d'un air un peu froid. Ses

manières trahissaient une préoccupation secrète, et faisaient soupçonner que la jeune métromane n'était pas tout à fait guérie, mais seulement convalescente. Je me trouvai un moment après attablé entre elle et son père, devant une excellente soupe aux choux que l'ex-Muse prétendit avoir faite elle-même et sans collaboration, la vaniteuse! Le repas fut gai : on rit, on jasa beaucoup; je soupçonne même que l'on déraisonna un peu : la piquette et la joie font de ces tours. Malheureusement, comme je portais mon mouchoir à mes yeux, attendri par les remercîments du bonhomme, le mouvement fit sauter de ma poche une lettre à l'adresse de Thérèse. Pendant que je présidais, à Paris, au transport de ses effets, allant et venant du troisième étage à la rue, son portier m'avait remis pour elle ce billet, qui était resté jusque-là oublié et enseveli dans la poche de mon habit des dimanches. Hélas! plût à Dieu que les souris de ma chambrette eussent mangé la lettre et l'habit! c'était une invitation d'un directeur de

théâtre à l'auteur de *Zénobie*, que l'on attendait, disait-il, pour commencer les répétitions de son drame, reçu la veille par acclamation. Thérèse en fit lecture à haute voix, et dès lors je sentis que c'en était fait de son bonheur. Nous n'opposâmes qu'une résistance faible et sans espoir à l'invincible fascination qui l'entraînait : elle partit... et sans retour!

Un mois après, nous pleurions, son père et moi, sur une lettre au cachet noir portant le timbre de Paris. Thérèse, impatiente de partir, n'avait trouvé, aux messageries de la ville voisine, de place vacante que sur l'impériale, et, battue tout un jour par la pluie et le vent, avait passé, à son arrivée, de la voiture sur un lit d'agonie. La gloire l'eût guérie peut-être; mais à l'instant même où elle se traînait avec effort vers le théâtre dont les appels l'avaient égarée, ce théâtre, comme par une vengeance du ciel, croulait dans les flammes avec ses oripeaux, ses décors, ses cartons, hélas! et le drame de *Zénobie*. Dès lors la fièvre redoubla et eut bon mar-

ché de sa victime. Une circonstance singulière marqua les derniers moments de Thérèse; comme son hôtesse l'invitait à essayer de quelque nourriture :

« Je dînerai ce soir, dit-elle avec l'air et l'accent du délire, je dînerai en belle et nombreuse compagnie! »

Et, d'une main tremblante, elle se mit à tracer des invitations. Or, voici quelle était la liste des convives :

Drydèn, Malfilâtre, Savage, Chatterton, Gilbert, Escousse, Elisa Mercœur.. ....

....

Les jours, les semaines, les mois qui suivirent ces fatales nouvelles, furent pour moi, comme vous pensez bien, remplis de distractions douloureuses. Les caractères répondaient les uns pour les autres à l'appel de mes doigts tâtonnants; je me barbouillais d'encre en essuyant mes pleurs, et une fois entre autres, m'étant penché sur *la forme* humide d'un placard qui devait annoncer la mise en location de je ne sais quel appartement, je trouvai, en me relevant, ces mots

imprimés sur mon gilet, à l'endroit du cœur : « *Vacant par suite de décès.* »

Note. — « *Thérèse Sureau* était, dans l'origine, un feuilleton plutôt qu'une nouvelle. Le drame (si drame il y a) servait là de prétexte au développement d'un paradoxe. Des conseils prudents, mais tardifs, imposèrent à l'auteur de larges suppressions qui, faites sur l'*épreuve* et quand il était trop tard pour supprimer la pièce entière, l'ont dénaturée complétement. » — Hégésippe Moreau. (Édition de 1838.)

FIN DE THÉRÈSE SUREAU

CORRESPONDANCE

D'HÉGÉSIPPE MOREAU

LETTRES ET FRAGMENTS DE LETTRES

A ***.

Je me console un peu de mon exil, en repassant une à une dans mon esprit toutes nos scènes de bonheur. Nous lisons notre auteur favori, nous entendons une douce musique, nous admirons le beau clair de lune; ma main a touché la vôtre, nous parlons de nos amours, du paradis. Il y a bien longtemps de tout cela, n'est-ce pas? Oui, entre cette époque et le moment où je suis, il me semble qu'il s'est écoulé des siècles de peines et d'ennuis... En écrivant cela, je souris, et en même temps j'ai envie de

pleurer. Mon Dieu, comme j'étais heureux alors, et comme tout ce bonheur a passé vite! Du moins, je n'ai pas le regret de n'avoir pas su apprécier mes beaux jours quand je les tenais. Il vous souvient, n'est-ce pas, que quelquefois je vous disais avec épouvante : Aimons-nous bien maintenant, car un pressentiment me dit que nous ne nous verrons pas toujours. Eh bien! avais-je raison? Combien y a-t-il de temps que je ne vous vois plus? et quand vous reverrai-je?

A SA SŒUR.

Pourquoi vous ai-je quittée, ma sœur? Pourquoi m'avez-vous laissé venir? Pourquoi m'avez-vous caché vos larmes, quand vous deviez donner des ordres? Vous n'aviez qu'à dire : Je le veux; vous n'aviez qu'à étendre la main pour me retenir, et vous ne l'avez pas fait! Quand j'y réfléchis maintenant, je ne conçois pas comment j'ai pu me résoudre à vous quitter, pour me jeter, les

yeux ouverts, dans un abîme de misère et de honte. Maintenant je n'ai plus d'espérance. Vous devez vous apercevoir du désordre de mes idées; pardonnez-moi donc si je m'exprime d'une manière inconvenante. Oui, en relisant mes premières phrases, je m'aperçois qu'elles renferment presque des imprécations contre vous. Pauvre sœur, vous avez cru sacrifier vos affections à mon intérêt, et je ne devrais m'en souvenir que pour vous aimer davantage. Oui, je vous aime et j'ai besoin de vous le répéter, car, dans la situation où je suis, toutes les suppositions sont permises, et cette lettre est peut-être un adieu. Je vous aime, car vous m'avez entouré de soins que je ne méritais pas, et d'une tendresse que la mienne ne peut assez payer. Je vous aime, car je vous dois mes seuls jours de bonheur, et, quoi qu'il arrive, jusqu'au dernier soupir, je vous aimerai et vous bénirai. Je ne vous donne pas d'adresse : qui peut savoir où je coucherai demain ?

A UN AMI.

Un journal grave, le *National*, dont je ne connais aucun rédacteur, a parlé de moi avec enthousiasme dans un feuilleton de neuf colonnes. Cela, je l'avoue, m'a profondément étonné, d'abord parce que j'étais loin d'espérer de pareils applaudissements, et ensuite parce que je ne croyais pas les journalistes capables d'une admiration sincère et d'un sentiment naïf quelconque. J'ai vu depuis ces messieurs qui m'ont comblé d'éloges et de caresses; je leur ai dit: Vous me flattez. Ils m'ont répondu en souriant: Quel intérêt aurions-nous? Ils m'ont même offert de l'argent. Je savais bien que j'étais un vrai poëte, comme ils le disent, mais je ne croyais pas l'avoir prouvé clairement jusqu'aujourd'hui. Partagez mon orgueil, mon ami, décidément vous ne vous êtes pas trompé, vous n'avez pas aimé un misérable, un fou. Il va sans dire que je m'ennuie un peu moins.

A SA SŒUR.

Merci de votre lettre, ma chère sœur, elle m'a fait éprouver la sensation la plus pure et la plus douce que j'aie eue depuis longtemps; depuis ce temps, il vous en souvient encore, n'est-ce pas, où vous me disiez à neuf heures, quand je passais devant la porte de votre chambre : *Bonsoir, monsieur Moreau !* Seulement vos félicitations ont quelque chose d'ironique. C'est un peu ma faute, à la vérité. Le mot *heureux* qui s'est glissé dans ma lettre précédente n'a pas été bien compris... Je me sens *heureux*, ma sœur, parce que ma plus grande souffrance était le mépris qui me suivait partout, et qu'aujourd'hui les éloges seuls m'importunent. Je me sens *heureux*, parce que plusieurs personnes de beaucoup d'esprit ont répété ce que votre cœur vous avait révélé avant elles : Ce jeune homme est vraiment un poëte ! Je me sens *heureux*, parce qu'hier on pouvait jeter mon nom comme un opprobre à la sainte femme qui

m'a tant aimé, et qu'aujourd'hui, dussé-je mourir de chagrin, elle peut se parer de mon amour et de mes vers. — Ces deux phrases sentent bien l'orgueil, mais, écrivant pour vous seule, je mets devant vous mon cœur à nu. Je ne me crois pas un grand poëte, tant s'en faut! mais Dieu m'est témoin que je suis un vrai poëte ; malheureusement je ne suis que cela. — Et comment voulez-vous que je sois heureux dans l'acception vulgaire de ce mot? Seul, tout seul, moi, vieil enfant à qui il faudrait non-seulement un père ou un tuteur, mais encore une mère, une nourrice, une garde-malade, ou bien..... une sœur?

A MADAME ***.

Paris, 1829.

Je vais dire adieu aux romans et aux frivolités, pour me livrer à des études plus sérieuses. Je suis très-ignorant, et jamais l'instruction ne fut plus estimée. Ceux mêmes qui n'en ont pas ont l'art de paraître en

avoir, et je crois qu'il me sera plus facile d'en acquérir que d'en afficher.

Je travaille à un drame que j'espère remplir de douleur et de passion [1].

A MADAME FAVIER, A PROVINS.

Paris, 30 juin 1830.

..... J'ai été entendre les apôtres d'une nouvelle secte religieuse. J'apportais en entrant l'intention de me moquer tout bas de leurs doctrines, et j'en suis sorti, attendri, touché, enchanté et presque convaincu.

... J'attendais pour vous écrire le moment où j'aurais quelque chose d'heureux à vous apprendre, et je crois qu'il est arrivé. Depuis mon séjour à Paris, j'ai composé plusieurs petites pièces, dont l'une est en répétition. Si les autres ont le même sort, comme je l'espère, il me sera bien facile de pourvoir à tous mes besoins.

J'ai été plusieurs fois sur le point d'obtenir des places assez avantageuses dans une

(1) Ce drame n'a jamais paru, il n'a probablement été qu'ébauché; c'était, dit-on, une pièce sur *Marie Stuart*.

pension, par l'entremise, non pas de mes illustres protecteurs, mais de quelques jeunes gens pauvres et obscurs comme moi. Seulement j'ai été prévenu trop tard ; elles étaient déjà prises, et les chefs d'institutions, en m'en témoignant leurs regrets, m'ont fait des promesses que je leur rappellerai à la la première occasion. Je puis attendre, je n'ai besoin de rien pour le moment, que de vous exprimer le respect et la reconnaissance avec lesquels je suis, madame et chère bienfaitrice, etc.

A MADAME FAVIER.

Paris, 1er août 1830.

Madame,

L'interruption du service des postes m'a empêché de vous écrire plus tôt. Il est sans doute inutile, maintenant, de vous parler des événements qui se sont accumulés sous mes yeux depuis huit jours. Les journaux m'ont prévenu. J'ai pris les armes avec tous les jeunes gens de mon quartier. La petite

troupe dont je faisais partie est celle qui a enlevé la caserne des Suisses après une fusillade de deux heures. Nous avons eu beaucoup de morts. Plus heureux que la plupart de mes jeunes camarades, je n'ai pas reçu la moindre égratignure. Je n'étais pas le seul qui ne sût pas encore manier un fusil; mais quelques vétérans et des élèves de l'École polytechnique nous aidaient de leur courage et de leur expérience. Enfin tout est terminé... à moins que des ambitieux ne veuillent recueillir le fruit de cette révolution toute populaire. D'après l'esprit qui règne autour de moi, je puis affirmer qu'en ce cas le despotisme ne serait pas plus fort au Palais-Royal qu'aux Tuileries.

En faveur des graves circonstances qui absorbent l'attention publique, pardonnez-moi, Madame, de n'avoir pas commencé ma lettre par vous remercier de vos dispositions généreuses à mon égard. J'en suis pénétré de reconnaissance, et mon plus vif désir serait de pouvoir vous l'exprimer de vive voix le plus tôt possible... .

A MADAME FAVIER.

Paris, 20 avril 1831.

Madame,

Pardonnez-moi d'avoir différé quelque temps à vous écrire. Jeté dans une profession toute nouvelle pour moi, il m'a fallu attendre et réfléchir avant de pouvoir apprécier mon sort. Assailli de dégoûts, contre lesquels l'expérience ne m'avait pas aguerri, j'ai d'abord hésité sur le parti que j'avais à prendre. Enfin, avec un peu de courage et de raison, j'ai surmonté ces premiers obstacles, et maintenant je me trouve assez heureux. L'érudition qui me manque est moins indispensable que je ne l'avais craint, et d'ailleurs, il me sera facile d'y suppléer en peu de temps. J'ai beaucoup plus de loisirs que je ne l'espérais, et je compte les employer à étudier les matières de l'examen que doivent subir tous les candidats aux grades universitaires.

CORRESPONDANCE

A M. G., A PROVINS.

Paris.............

Monsieur,

.....J'ai besoin de rencontrer quelque part une main large et un noble cœur, et je m'adresse à vous, parce que M. Laffitte est pauvre. Le début de cette lettre doit vous étonner, sans doute, et je crains que la signature ne vous étonne davantage, car je ne puis me dissimuler que je n'ai aucun titre à votre bienveillance. Je ne puis offrir pour garantie de remboursement que ma jeunesse et mon courage, et l'on ne prête guère cent francs là-dessus. C'est la somme qu'il me faudrait. Ce qui me fait espérer cependant que ma demande ne sera pas aussi malheureuse qu'elle est indiscrète, c'est que vous avez déjà un des premiers encouragé mes tentatives poétiques; c'est qu'on m'a rapporté de vous des paroles si bienveillantes pour moi, que je vous aurais fait une visite de remerciement, *si j'avais su comment on fait une visite;* enfin c'est que j'ai eu indi-

rectement, à ce qu'il paraît, quelques torts envers vous, et que vous ne laisserez pas échapper, j'en suis bien sûr, l'occasion de compléter une vengeance que vous avez si bien commencée. J'ose espérer une réponse, et me déclarer pour la vie, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

A MADAME GUÉRARD, A SAINT-MARTIN.

Paris, 7 janvier 1834.

Madame,

Quoique depuis longtemps je n'aie pas donné signe de vie, je vous prie de croire que je ne suis pas mort et que mon existence est même assez active..... J'ai eu le plaisir de me voir recherché par quelques jeunes gens (du grand ton!)..... Un jeune créole, entre autres, m'a rendu service en se chargeant pour moi de quelques démarches indispensables et qui me répugnaient. Je veux parler des sollicitations aux journaux. Et plût à Dieu que je ne m'en fusse pas mêlé! Ils avaient tous promis à mon noble

ambassadeur ; mais, fatigué d'attendre, j'allai moi-même réclamer leur parole. Ils éludèrent toujours la question et je me résignai à la patience, persuadé que ces messieurs, préoccupés de graves intérêts politiques, n'avaient pas de temps à donner à la littérature. Mais voilà tout à coup que ***, de Lyon, arrive et s'installe à Paris, et que les journalistes à qui j'avais parlé lui prodiguent des éloges aussi bêtes que ses vers. A mes réclamations, ils répondirent qu'il *sautait aux yeux* que mes confrères étaient beaucoup plus forts que moi. Je répliquai que ce qui me sautait aux yeux, à moi, c'est qu'ils étaient des imbéciles. Après avoir rompu ainsi avec les seuls hommes qui pouvaient me servir, et, par conséquent, avec mes premiers projets, je restai longtemps, indécis et découragé..... Les vers, quels qu'ils soient, à moins de porter le nom de Lamartine ou de Victor Hugo, n'ont aucun débit à Paris. Un journal qui les insérerait me ferait plutôt payer l'insertion qu'il ne me la paierait à moi-même. J'ai fait un article en prose

pour une *Revue ;* s'il est publié, on me paiera le second. Je vous enverrai le numéro. Je vais présenter le plan d'un vaudeville à Ancelot et celui d'un drame à A. Dumas. Ce sont trois numéros que je prends à la loterie littéraire. Si aucun d'eux ne sort, il est temps de renoncer au jeu, et j'y suis décidé. Avant quinze jours, je saurai à quoi m'en tenir. ...»

A M. G., A PROVINS.

Paris, 16 juillet 1834.

Monsieur,

Le souvenir de vos offres m'enhardit à m'adresser encore à vous. C'est la seconde et la dernière fois. J'ajoute ces mots, non que je craigne de vous lasser déjà, mais parce que j'espère que vous apprendrez avec plaisir qu'une heureuse révolution s'est opérée dans mon sort. Je viens de trouver enfin ce que j'ai toujours cherché : un emploi qui me donne du pain en échange de la moitié de mon temps. Je suis chargé de la compilation quotidienne des journaux pour une

Revue nouvelle. *Douze cents francs par an*, c'est le Pactole ! J'ai commencé le 1er juillet, et quinze jours seulement me séparent de la fin du mois ; mais, si j'ai bonne mémoire, il y a dans la vie des quinzaines dont la longueur donne un démenti au calendrier. Je pensais à cela tout à l'heure au bureau, et j'avais grande envie de dire à M. le directeur : « Si vous m'avanciez la moitié ou seulement le quart du mois courant, vous m'obligeriez beaucoup. » Mais je me souvins à temps que la pauvreté est une maladie honteuse dont il ne faut parler à personne... qu'à son médecin, et je vous écrivis.

A MADAME GUÉRARD.

Paris, 9 juin 1836.

Madame,

J'ai tardé longtemps à vous écrire, quoique j'en eusse bien envie. J'étais si malheureux alors, qu'une pareille démarche vous aurait paru intéressée et lâche. J'attendais que mon sort changeât pour vous donner de

mes nouvelles. Le moment est arrivé. Cinq ou six dames, du grand monde, à qui mes vers et mes chansons avaient plu, ont opéré ce miracle. Je suis maintenant bien accueilli partout, prôné, caressé, occupé, presque heureux... Je le serais tout à fait, Madame, si vous vouliez ; il suffirait pour cela de m'envoyer par la poste une phrase, une seule, ainsi conçue : « Moreau, nous te pardonnons et nous t'aimons toujours. »

A MADAME GUÉRARD.

Paris, 15 août 1836.

.....Vous me demandez quels sont mes moyens d'existence? Ma plume, mon espérance, *la mort* (car je vous avoue que l'existence, fût-elle pour moi ce qu'on appelle heureuse, m'est insupportable). Vous m'interrogez aussi sur le but de mes protecteurs; vous auriez mieux fait de dire *mes protectrices*, car, à une seule exception près (M. B., de Dijon), toutes les personnes qui me veulent et qui me font du bien, sont des fem-

mes. Je dois placer en tête madame Emma Ferrand, de Bordeaux... Quand l'espace ne me manquerait pas, les expressions me manqueraient pour vous dire combien cette dame m'a rendu de services. Elle vient de partir, mais elle doit revenir bientôt. Ces protectrices ont reconnu que je n'étais bon qu'à une chose, à écrire. Leur but (et elles l'ont déjà presque atteint) est d'inspirer à tout le monde la haute opinion qu'elles ont de mon talent et de me faire écrire dans toutes les publications, périodiques ou autres, qui s'éditent à Paris. Malheureusement il y avait à ce projet un obstacle qu'elles n'avaient pas prévu ; cet obstacle, c'est moi. Je suis presque accablé d'ouvrage dans ce moment-ci, et je ne fais rien.— Je vous aimais beaucoup et je vous aime encore davantage, s'il est possible, depuis que je sais que vous aimez ma sœur...

P. S. J'ai pris le parti de signer mon prénom, à cause de la foule innombrable des Moreau, ce qui a causé déjà plusieurs quiproquos fort désagréables pour moi.

A MADAME GUÉRARD.

Paris, 7 janvier 1837.

En vérité, Madame, pour ne pas vous appeler *mon bon ange*, il faut que je me souvienne combien cette expression est banale et partant insignifiante, et puis encore que tout remerciement en ce mois est suspect aux yeux de tous de flatterie et de mensonge. Madame !... a déchiré le voile (très-diaphane) derrière lequel se cachait la main pleine qu'il vous plaisait de me tendre. J'avais grand'peur d'abord, je l'avoue, que cette main fugitive ne se trouvât un peu rude quand je parviendrais à la saisir pour la baiser. Jugez de ma joie à présent que j'ai reconnu la vôtre. La nouvelle que mes vers vont être enfin imprimés a mis en grande joie tous mes amis, et moi aussi par contre-coup. Ce sentiment chez eux est bien naturel ; il y a si longtemps qu'ils vont criant partout mon talent à des sourds, qu'ils ne sont pas fâchés de trouver à leur opinion

un appui, quelque faible qu'il soit. Aussi, les voilà tous copiant, arrangeant mes papiers qu'ils connaissent beaucoup mieux que moi. Nous venons de trouver un titre : CONFESSIONS POÉTIQUES. Ce n'est pas le plus sonore ; mais c'est, à coup sûr, le plus juste en tête *d'un volume de poésies qui, ordonnées par dates, formeraient la biographie complète de l'auteur.....* — Je me garderai bien de vous souhaiter bêtement la bonne année, j'aurais peur, en faisant comme tout le monde, de paraître aimer et penser comme tout le monde. Dieu sait (et vous aussi peut-être) que je pense bien autrement et que j'aime bien davantage ! Je vous envoie, Madame, tous mes respects, tous mes amours, toutes mes pensées : je pense que vous serez assez bonne pour ne pas tout prendre et pour en faire passer *un petit peu* à ma sœur en manière d'étrennes.

P. S. J'ai l'intention, et tout le monde m'approuve ici, de dédier mon volume à M. Guérard, s'il y consent, et malgré lui au besoin.

A M. ***.

Paris, 24 juillet 1837

.....Je suis convaincu par l'expérience que je ne suis bon à rien, sinon à écrire; mais je ne suis pas encore assez habile pour subvenir à tous mes besoins. Je me suis assigné six mois pour temps d'apprentissage; et pour vivre pendant ce temps, je me suis résigné à donner des leçons particulières à des enfants (ressource provisoire et précaire sur laquelle on ne peut pas fonder son avenir). Le temps approche, et je n'ai pas encore fait beaucoup de progrès. Et puis mes enfants, au rebours des hirondelles, se sont envolés loin de Paris à l'approche de l'été. — Je viens de vendre un volume de prose et de vers qui devait être composé à mon choix. Pour composer ce recueil [1], d'où la politique devait être exclue, j'ai été obligé de prendre une à une mes pièces de vers les

(1) *Le Myosotis*, petits contes et petits vers, par Hégésippe Moreau, 1 vol. grand in-8. Paris, Desessart, 1838, première édition des œuvres de H. Moreau.

moins mauvaises et de les mutiler misérablement, ce qui, je l'avoue, m'a fait mal au cœur.

A SA SŒUR.

.....Le manque du nécessaire a toujours paralysé mes efforts en littérature. *Pour gagner, il faut avoir.* Si j'étais un fils de famille au lieu d'être tout simplement Hégésippe Moreau, il y a longtemps, je crois, que j'aurais de la réputation. Un monsieur que je n'ai vu qu'une seule fois, chez madame Ferrand, et qui a joué un rôle politique sous la Restauration, M. de V***, vient de m'adresser une épître de quatre cents vers où il me flatte beaucoup, ce qui enchante madame Emma Ferrand. *Ces gens-là me laisseront mourir de faim ou de chagrin, après quoi ils diront : C'est dommage! et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert.* Ma sœur, ma bonne sœur, pardonnez-moi de vous entretenir si longuement de mes peines. Le malheur rend un

peu égoïste. Si vous étiez là, je ne pourrais m'empêcher de poser ma tête sur votre épaule et de pleurer comme un imbécile, et je fais comme si vous étiez là : seulement, au lieu de parler, j'écris... »

FIN.

CORBEIL, TYP. DE CRÉTÉ.

NOTICE SUR GILBERT

On ne saurait parler d'Hégésippe Moreau sans penser à Gilbert. Aussi peut-être nous saura-t-on quelque gré d'avoir donné un choix de ses plus beaux morceaux à la suite des œuvres de Moreau.

Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert, poëte satirique, est né en 1751, à Fontenoi-le-Château, en Lorraine. Il vint à Paris dans l'espoir d'y trouver des protecteurs ; mais ses satires contre les philosophes et les ency-

clopédistes lui attirèrent beaucoup d'ennemis. On lui rend aujourd'hui la justice qui lui est due, et les jeunes gens surtout sont les plus grands admirateurs de son génie. L'énergie et la verve de ses vers lui ont mérité le titre de Juvénal du XVIIIe siècle. Il mourut à l'Hôtel-Dieu, en 1780, à l'âge de vingt-neuf ans.

ARTHUR DELANOUE.

OEUVRES

DE GILBERT

PRÉFACE.

Rien ne décourage plus les jeunes poëtes que la vue de l'avilissement où est tombée aujourd'hui la poésie. Le jargon de M. La Béquille a pris parmi nous la place du langage des Dieux : hormis la tragédie, on ne lit plus d'ouvrages en vers. A peine daigne-t-on encore jeter quelquefois les yeux sur les merveilles des Despréaux et des Rousseau. Heureux Voltaire d'être né avec un génie si éclatant! Pour attirer sur lui, pour

fixer les regards dédaigneux de notre public, il lui fallait avoir composé la Henriade, Alzire, Brutus, et tant d'autres chefs-d'œuvre.

Qu'on s'étonne encore qu'il ne s'élève personne pour s'asseoir sur le trône de ce fameux poëte! Ce n'est point en avilissant l'art militaire que vous ferez naître de grands guerriers. L'homme ne s'efforce à exceller dans un art qu'en proportion de la considération qui y est attachée. Il en est des sciences comme des vertus. Pourquoi voyez-vous rarement une comédienne vestale? C'est que vous les croyez toutes Laïs.

Mais, dira-t-on, si la poésie est avilie, si les poëtes mêmes sont méprisés, c'est que nous ne voyons plus de bons ouvrages en vers. Oui; mais vous exigez qu'un poëte débute par un *OEdipe;* vous ne donnez point au génie le temps de se développer, de s'élever insensiblement, et d'aller en son vol

toucher la voûte du ciel. S'il n'éclate d'abord, vous soupçonnez qu'il ne se signalera jamais; vous l'anéantissez. Corneille fut un grand poëte; parut-il au grand jour *Rodogune* ou *Cinna* à la main? Jamais, jamais il n'eût enfanté ces deux prodiges, si, vivant dans notre siècle, il se fût ouvert la carrière des lettres par *Clitandre*. Tout a dans la nature une gradation imperceptible. Le fleuve, vers sa source, ne roule point d'abord des eaux profondes et majestueuses. Le soleil naissant est faible et peu radieux. L'aigle, avant de s'élever aux nues, rase longtemps la surface de la terre. Et vous voulez que le poëte seul soit à son aurore ce qu'il doit être à son midi!

J'ose espérer que le public aura quelque indulgence pour mon extrême jeunesse; mais je le prie de m'avertir de mes défauts. Je recevrai ses avis avec toute la docilité d'un homme qui veut, en s'efforçant de

faire des progrès, mériter ses applaudissements : consolé par cette pensée, que si l'on trouve des fautes à corriger dans mes pièces, c'est une preuve que le tout n'est pas mauvais.

LE POËTE MALHEUREUX.

Vous que l'on vit toujours chéris de la fortune,
De succès en succès promener vos désirs,
Un moment, vains mortels, suspendez vos plaisirs :
Malheureux... Ce mot seul déjà vous importune !
On craint d'être forcé d'adoucir mes destins !
Rassurez-vous, cruels ; environné d'alarmes,
J'appris à dédaigner vos bienfaits incertains,
Et je ne viens ici demander que des larmes.

Savez-vous quel trésor eût satisfait mon cœur ?
La gloire : mais la gloire est rebelle au malheur,
Et le cours de mes maux remonte à ma naissance.
Avant que, dégagé des ombres de l'enfance,
Je pusse voir l'abîme où j'étais descendu,
Père, mère, fortune, oui, j'avais tout perdu.
Du moins l'homme éclairé, prévoyant sa misère,
Enrichit l'avenir de ses travaux présents ;
L'enfant croit qu'il vivra comme a vécu son père,
Et tranquille s'endort entre les bras du Temps.

La raison luit enfin, quoique tardive à naître.
Surpris, il se réveille, et chargé de revers,
Il se voit sans appui dans un monde pervers,
Forcé de haïr l'homme avant de le connaître.

Saison de l'ignorance, ô printemps de mes jours !
Faut-il que, tourmenté par un instinct perfide,
J'aie, à force de soins, précipité ton cours,
Trop lent pour mes désirs, mais déjà si rapide ?
Ou faut-il qu'aujourd'hui, sans gloire et malheureux,
Jusqu'à te désirer je rabaisse mes vœux ?
Pareil à cet aiglon qui de son nid tranquille,
Voyant près du soleil son père transporté
Nager avec orgueil dans des flots de clarté,
S'élève, bat les airs de son aile indocile,
Retombe, et ne pouvant le suivre que des yeux,
En accuse son nid, et d'un bec furieux
Le disperse brisé, mais en vain le regrette,
Quand, égaré dans l'ombre, il erre sans retraite.

Mais on admire, on aime, on soutient les talents :
C'est en vain qu'on voudrait repousser leurs élans :
Sur ses pâles rivaux renversant la barrière,
Le génie à grands pas marche dans la carrière.
C'est vous qui l'assurez : et moi, que les destins
Ont toujours promené sur la scène du monde,
Je dis (et ma jeunesse en naufrages féconde,
Étudia longtemps les perfides humains,

Apprit où s'arrêtaient les forces du génie) :
« Le talent rampe et meurt, s'il n'a des ailes d'or,
Ou, vendant ses vertus, rare et noble trésor,
Lève un front couronné de gloire et d'infamie. »

Que ne puis-je, ô mortels, être accusé d'erreur !
Quel que soit mon orgueil, oui, j'aimerais à croire
Que j'ai par trop d'audace irrité mon malheur ;
Que je frappais sans titre aux portes de la gloire.
Il en coûte à mon cœur de vous croire méchants ;
Mais expliquez, cruels, l'énigme de ma vie,
Ou rendez-moi raison de votre barbarie.
Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs !
Je n'en ai point rougi : maître du diadème,
De mon dernier sujet j'eusse envié le rang,
Et, honteux de devoir quelque chose à mon sang,
Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même :
A l'âge où la raison sommeille, oisive encor,
La mienne impatiente ose prendre l'essor :
Au nom seul d'un grand homme on voit couler mes larmes.
Grand Dieu ! ne puis-je encor m'élancer sur ses pas ;
Condé bégaie à peine, il demande des armes,
Et, déjà plein de Mars, respire les combats.....
Donnez-moi des pinceaux. — Qu'exiges-tu d'un père?
Mon fils, crois-moi, surmonte un penchant téméraire :
Tu veux chercher la gloire ? Eh ! ne sais-tu donc pas
Que les plus grands talents y montent avec peine ;

Que, noircis par l'envie, accablés par la haine,
Tous ont vu le bonheur s'échapper de leurs bras ?
Songe au sort de Milton, songe au destin d'Homère :
L'homme, ingrat de leur temps, a-t-il changé depuis ?
Ah ! mon fils, je suis pauvre, et tu n'as plus de mère ;
Bientôt tu vas me perdre : où seront tes appuis ?
Mon fils, crois-moi, mon fils, sors de ton indigence,
Et vers la gloire alors dirige tes travaux :
Au nom de tous les soins qu'on prend de ton enfance,
Par mes cheveux blanchis. — *Donnez-moi des pinceaux.*
Eh bien ! vis à ton gré. Je te livre à toi-même,
Ingrat ; mais en suivant ta folle passion,
Crains ton père, reçois sa malédiction.
Vous pleurez... ah ! mon fils... votre père vous aime ;
Écoutez. — *Des pinceaux !* Moi, sillonnant les mers,
J'aurais donc, sur la foi du zéphyr infidèle,
Poursuivi la fortune au bout de l'univers ;
Et peut-être, pour prix de mon avare zèle,
Enterré sous les flots, en revenant au port,
Et mes jours, et mon nom. Qui peut vaincre la mort ?
Qu'à son gré l'opulence, injuste et vile amante,
Berce sur le damas ce parvenu grossier,
Et laisse le poëte, à l'ombre d'un laurier,
Charmer par ses concerts le sort qui le tourmente !
Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre ignoré.
L'homme brille un moment, et la tombe dévore
Les titres fastueux dont on fut décoré,

Nos maux, et ces plaisirs que le vulgaire adore :
Tout périt sous la faux de la Mort ou du Temps :
Mais la gloire du moins que l'homme a méritée
Survit à son trépas et s'accroît par les ans ;
Et loin de les flétrir, la fortune irritée
Ajoute un nouveau lustre aux talents glorieux.

Racine, dieu des vers ! Corneille, esprit sublime !
Vous pouvez effrayer un cœur pusillanime ;
Peut-être avec dédain vos mânes radieux
Du haut des monts sacrés regardent qui nous sommes.
Mais, si j'en crois mon cœur, on peut vous égaler :
Le ciel, en vous formant, voulut se signaler,
J'y consens ; mais enfin vous n'êtes que des hommes.

Ainsi je m'abusais. Sans guide, sans secours,
J'abandonne, insensé, mon paisible village,
Et les champs où mon père avait fini ses jours.
Cieux, tonnez contre moi ; vents, armez votre rage ;
Que vide d'aliments, mon vaisseau mutilé
Vole au port sur la foi d'une étoile incertaine,
Et par vous loin du port soit toujours exilé !
Mon asile est partout où l'orage m'entraîne.
Qu'importe que les flots s'abîment sous mes pieds ;
Que la mort en grondant s'étende sur ma tête ;
Sa présence m'entoure, et, loin d'être effrayés,
Mes yeux avec plaisir regardent la tempête :
Du sommet de la poupe, armé de mon pinceau,

Tranquille, en l'admirant, j'en trace le tableau.

Je n'avais point alors essuyé de naufrage;
Mon génie abusé croyait à la vertu,
Et contre les destins rassemblant son courage,
Se nourrissait des maux qui l'avaient combattu.
« Mon sort est d'être grand, il faut qu'il s'accomplisse;
Oui, j'en crois mon orgueil, tout, jusqu'à mes revers.
Qui de ceux dont la voix éclaira l'univers
N'a point de la fortune éprouvé l'injustice?
Un dieu, sans doute, un dieu m'a forgé ces malheurs,
Comme des instruments qui peuvent à ma vue
Ouvrir du cœur humain les sombres profondeurs,
Source de vérités, au vulgaire inconnue.
Rentrez dans le néant, présomptueux rivaux;
Ainsi que le soleil, dans sa lumière immense,
Cache ces astres vains levés en son absence,
Je vais vous effacer par mes nobles travaux. »
Mon âme (quel orgueil, grand Dieu, l'avait séduite!)
Dévorait des talents le trône révéré,
Et, dans tous les objets dont je marche entouré,
Ma gloire en traits de feu déjà me semble écrite.

Prestiges que bientôt je vis s'évanouir!
Doux espoir de l'honneur, trop sublime délire!
Ah! revenez encor, revenez me séduire:
Pour les infortunés, espérer c'est jouir.
Je n'ai donc en travaux épuisé mon enfance

Que pour m'environner d'une affreuse clarté
Qui me montrât l'abime où je meurs arrêté.
Ne valait-il pas mieux garder mon ignorance ?

Trop heureux Philémon, s'il connaît son bonheur !
Fidèle au rang obscur qu'il reçut de ses pères,
Longtemps de sa jeunesse il voit briller la fleur ;
Et, cultivant en paix ses champs héréditaires,
Ne craint pas que toujours ses efforts abusés
Laissent tomber son corps privé de nourriture ;
La terre au jour marqué lui rend avec usure
Les trésors qu'en ses flancs il avait déposés.
Il n'a point, il est vrai, vu nos cités immondes,
D'où le grand, étonné de ses vastes besoins,
De leurs productions épuise les deux mondes.
Nos sciences, nos arts, étrangers à ses soins,
Ne l'ont point dépouillé de ses mœurs ingénues.
Roulez en char brillant votre heureux déshonneur,
Jamais de Philémon vous ne serez connues,
Beautés dont on nourrit les vices sans horreur,
Tandis que les talents, amis de l'innocence,
Méconnus, repoussés dans leur premier essor,
Tombent découragés, et meurent d'indigence
Sous l'ombre d'un laurier qu'on leur dispute encor.
Ce protecteur qui marche en semant les promesses,
Même en trompant ses vœux, l'abaissa-t-il jamais ?
Burrhus, qui va comptant les ingrats qu'il a faits,

Lui vient-il reprocher ses honteuses largesses ?
Aux malheureux toujours on trouve des forfaits,
Et les plus généreux vendent cher leurs bienfaits.
Pour qui les verts bosquets ouvrent-ils leurs ombrages?
Les tranquilles étangs, les tortueux vallons,
Les antres toujours frais, les ruisseaux vagabonds,
Les chants du peuple ailé, ses jeux dans les feuillages,
Le paisible sommeil sur des lits de gazon,
La justice, la paix, tout rit à Philémon.
Oh ! combien j'eusse aimé cette beauté naïve,
Qui, d'un époux absent pressentant le retour,
Rassemble tous les fruits de son fertile amour,
Dirige des aînés la marche encor tardive,
Et, portant dans ses bras le plus jeune de tous,
Vole au bout du sentier par où descend leur père !
Elle le voit : grand Dieu ! dérobe à ma misère
L'aspect de leurs plaisirs dont mon cœur est jaloux..
N'est-ce donc point assez des tourments que j'endure ?
Quoi! je porte un cœur noble, et d'un œil plein d'effroi
Je lis sur tous les fronts le mépris et l'injure !
Le dernier des mortels est plus heureux que moi!
Ah ! brisons ces pinceaux ! tombe, lyre inutile !
Périsse un monde injuste ; et toi qui m'as perdu,
Gloire, fantôme ingrat, à la brigue vendu,
Va, je perds sans regret ta couronne futile !
C'est le prix de l'intrigue, et je ne puis ramper.
Si pourtant les destins cessaient de me frapper...

Des hommes quelquefois l'injustice se lasse...
Je puis être du moins fameux par mon audace !
Oui, tremblez, fiers rivaux, détournez vos mépris ;
L'intrépide lion, dans un piége surpris,
S'irrite du danger, et de sa dent tenace
Ronge, en grondant, la toile où lui-même s'enlace,
Se roule, et peut enfin, par un dernier effort,
La briser, s'échapper, et, prodiguant la mort
Au peuple de chasseurs qui l'attaque et le brave,
Marcher, roi des forêts qui le virent esclave.
Vain espoir ! qu'ai-je dit ? hélas ! sans de longs jours
Le poëte languit dans la foule commune,
Et, s'il fut en naissant chargé de l'infortune,
Si l'homme, pour lui seul avare du secours,
Refuse à ses travaux même un juste salaire,
Que peut-il lui rester ?... Oh ! pardonnez, mon père,
Vous me l'aviez prédit... je ne vous croyais pas,
Ce qui peut lui rester ? La honte et le trépas.

C'en est donc fait : déjà la perfide espérance
Laisse de mes longs jours vaciller le flambeau ;
A peine il luit encore, et la pâle indigence
M'entr'ouvre lentement les portes du tombeau.
Mon génie est vaincu : voyez ce mercenaire,
Qui, marchant à pas lourds dans un sentier scabreux,
Tombe sous son fardeau ; longtemps le malheureux
Se débat sous le poids, lutte, se désespère,

Cherchant au loin des yeux un bras compatissant :
Seul il soutient la masse à demi soulevée ;
Qu'on lui tende la main, et sa vie est sauvée.
Nul ne vient, il succombe, il meurt en frémissant :
Tel est mon sort. Bientôt je rejoindrai ma mère,
Et l'ombre de l'oubli va tous deux nous couvrir.

O rives de la Saône, où ma faible paupière
A la clarté des cieux commença de s'ouvrir,
Lieux où l'on sait au moins respecter l'innocence,
Vous ne me verrez plus ! mon dernier jour s'avance ;
Mes yeux se fermeront sous un ciel inhumain.
Amis ! .. vous me fuyez ? cruels ! je vous implore.
Rendez-moi ces pinceaux échappés de ma main...
Je meurs... ce que je sens, je le veux peindre encore.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

SATIRE

A M. FRÉRON.

Ne prétends plus, Fréron, par tes savants efforts,
Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords :
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée,
Sous tes mâles écrits vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,

Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je ? de son nom faussement revêtu,
Étouffe les talents et détruit la vertu :
Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'Être suprême :
Et du corps expiré l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche.
D'abord, de l'univers réformateur discret,
Il semait ses écrits à l'ombre du secret :
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce,
Bientôt, le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels ;
Et lorsque abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter son parti suborneur,
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.

« Quoi ! votre muse en monstre érige la sagesse !
Vous blâmez ses enfants, et leur crédit vous blesse,
Vous, jeune homme ! Au bon sens avez-vous dit adieu ?
Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu :
Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres ;

Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres ;
Mais dans notre âge ! allons, il faut vous corriger :
Éclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger ;
Pensez ; à votre Dieu laissez venger sa cause :
Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose :
Surtout point de satire ; oh ! c'est un genre affreux !
Eh ! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,
Que des mœurs, parmi nous, la perte était certaine ;
Que les beaux-arts couraient vers leur chute prochaine ?
Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.
Comme l'humanité règne dans tous les cœurs !
Vous ne lisez donc pas le Mercure de France ?
Il cite, au moins, par mois, un trait de bienfaisance. »
Ainsi le grand Pathos, ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille par pitié mon aveugle ignorance ;
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence ;
Et de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.

Mais de ces sages vains confondons l'imposture :
De leur règne fameux retraçons la peinture ;
Et que mes vers, enfants d'une noble candeur,
Éclairent les Français sur leur fausse grandeur.

Eh ! quel temps fut jamais en vices plus fertile ?
Quel siècle d'ignorance, en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison ?

Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle,
Et l'on prêche les mœurs jusque dans la Pucelle :
Je le sais; mais, ami, nos modestes aïeux
Parlaient moins de vertus et les cultivaient mieux :
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vus naître ?
Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître ?
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs discours.
Suis les pas de nos grands : énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse ;
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfants efféminés de pères sans vigueur :
Et cependant nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
La mort qui les attend au sein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrynés dont ils gagent les vices ;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié :
Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance,
Quels succès leurs talents semblent nous présager ?
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue ;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,

En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où Molière, prophète, exprima leurs travers :
Par d'autres, avec art, une paume lancée
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée.
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.

La plupart, indigents au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses :
Souvent, à pleines mains, d'Orval sème l'argent,
Parfois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'Arcas, quand sa tête blanchie,
En tremblant, sur son sein se penche appesantie,
Quand son corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé ?
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses ;
Mais, en fripon titré, pour avoir leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas :
Digne fils d'un tel père, Alford, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :
Plus philosophe encor, d'Orimond ruiné
Epouse un équipage en épousant Phryné.

Qui blâmerait ces nœuds ? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

Vois-tu, parmi ces grands, leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer au mépris un front toujours serein;
Et, du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence?

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différents,
Chloris n'est que parée, et Chloris se croit belle;
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamants;
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles:
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,
Chloris, on le prétend, se montre populaire:
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame en ses amours déroge volontiers;
Indulgente beauté, Zélis la justifie;
Zélis qui, par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusements,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amants;
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue

Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito;
Protége l'univers, et, rompue aux affaires,
Foùrnit vingt financiers d'importants secrétaires;
Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.

Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même·
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Dira-t-on qu'en des vers, à mordre disposés,
Ma muse prête aux grands des vices supposés?

J'aurais pu te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs, obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces grâces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,

Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour ;
Contents d'un héritier, comme eux frêle et sans force,
Les époux, très-amis, vivant dans le divorce;
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaisants,
Du sérail de leurs fils eunuques complaisants ;
De nouvelles Saphos, dans le crime affermies,
Maris de nos beautés sous le titre d'amies ;
Et de galants marquis, philosophes parfaits,
En petite Gomorrhe érigeant leurs palais.

Mais la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée ;
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur ;
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice :
Madame, des beaux-arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race :
Devenu magistrat, de mince roturier,
Pour être un jour baron, il se fait usurier.
Jadis son clerc, Mondor, enviait son partage ;

Tout à coup des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa mollesse en un riche palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue :
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue ?
Il a vendu sa femme, et ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.

Eh ! quel frein contiendrait un vulgaire indocile,
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne Evangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas ;
Que l'homme tout entier est promis au trépas ?
Chacun veut de la vie embellir le passage ;
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage :
Et, depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La débauche, au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière ;
La monarchie entière est en proie aux Laïs ;
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays ;
Et la Religion, mère désespérée,
Par ses propres enfants sans cesse déchirée,
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,

Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras :
Son culte est avili, ses lois sont profanées.
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
Entends ce jeune abbé, sophiste bel esprit :
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit !
Monsieur trouve plaisants les feux du purgatoire ;
Et, pour mieux amuser son galant auditoire,
Mêle aux tendres propos ses blasphèmes charmants,
Lui prêche de l'amour les doux égarements,
Traite la piété d'aveugle fanatisme,
Et donne, en se jouant, des leçons d'athéisme.

Voilà donc, cher ami, cet âge si vanté,
Ce siècle heureux des mœurs et de l'humanité !
A peine des vertus l'apparence nous reste.
Mais détournant les yeux d'un tableau si funeste,
Eclairés par le goût, envisageons les arts :
Quel désordre nouveau se montre à nos regards !
De nos pères fameux les ombres insultées,
Comme un joug importun les règles rejetées,
Les genres opposés bizarrement unis,
La nature, le vrai, de nos livres bannis,
Un désir forcené d'inventer et d'instruire,
D'ignorants écrivains, jamais las de produire :
Des brigues, des partis, l'un à l'autre odieux ;
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux ;
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.

Fille de la peinture et sœur de l'harmonie,
Jadis la poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Egayait la raison de riantes images,
Cachait de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions ;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste :
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus ;
Pour plaire à ma raison, pensez ; ne peignez plus.
Dès lors la poésie a vu sa décadence,
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence ;
Le compas à la main, elle va dissertant,
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
C'était peu que, changée en bizarre furie,
Melpomène mêlât sur la scène flétrie
Des romans fort touchants ; car à peine l'auteur
Pour emporter les morts laisse vivre un acteur ;
Que, soigneux d'évoquer des revenants affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout poëte moderne, avec pompe assommant,
Fit d'une tragédie un opéra charmant ;

La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglants professe la morale :
Là, souvent un sauvage, orateur apprêté,
Aussi bien qu'Arouet parle d'humanité;
Là, des Turcs amoureux, soupirant des maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rimes,
Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
En invoquant la mort, commente le Phédon :
Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
Doit exhaler son âme avec une sentence ;
Et chaque personnage au théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
Par signe interrogé, vous répond par chapitre.

Thalie a de sa sœur partagé les revers :
Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers :
Mais, lasse d'un emploi que le goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la philosophie,
Elle fuit la gaîté qui doit suivre ses pas,
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.
Tantôt c'est un rimeur dont la muse étourdie,
Dans un conte ennobli du nom de comédie,
Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long sermon;
Tantôt un possédé, dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un drame risible :

Que dis-je? oser blâmer un drame, un drame enfin!
La comédie est belle, et le drame est divin ;
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,
Ces héros villageois, beaux esprits sous la bure,
Et j'approuve l'auteur de ces drames diserts,
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers :
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse ;
Mais en prose du moins on est sot à son aise.
Partout le même ton : chaque muse en ses chants,
Aux dépens du vrai goût, fait la guerre aux méchants:
Le plus lourd chansonnier de l'Opéra-Comique
Prête à son Apollon un air philosophique,
Et des vers sont charmants, si peu qu'ils soient moraux.

Mais de la poésie usurpant les pinceaux,
Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,
Par la pompe des mots l'éloquence en impose.
Que d'orateurs guindés qui se disent profonds,
Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons !
Dans un livre où Thomas rêve, comme en extase,
Je cherche un peu de sens, et vois beaucoup d'emphase.

Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend par essais le mensonge imprimé,
Des oppresseurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigrammes.
Chaque genre varie au gré des écrivains,
Et ne connaît de lois que leurs caprices vains.

Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les muses infidèles :
Eux seuls, de la nature imitateurs constants,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps.
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite !
Même en les surpassant, il faut qu'on les imite.
Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,
De leur goût corrompu partisans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres ;
Et, protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,
O de la sympathie inévitable effet !
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.

Voltaire en soit loué ! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot, et Quinault un Horace.
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille parfois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes :
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit ;
Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il est, pétille de génie :
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers ;
Et tous ces demi-dieux, que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,

Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle :
De là sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, et l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures :
Mais, plus forts par le nombre, et vantés en tous lieux,
Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux :
Si Clément les proscrit, La Harpe les protége.
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilége
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alphabet;
Grammairiens jurés, immortels par brevet,
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison que leur bonheur outrage ;
Et le public esclave obéit à leurs lois.
Mille cercles savants s'assemblent à leurs voix :
C'est dans ces tribunaux galants et domestiques
Que parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques,
Distribuant la gloire et pesant les écrits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.
Oh ! malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante ;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,

Veut par ses talents seuls enlever les suffrages !
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ;
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré :
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse !
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien ;
Dit Voltaire un Virgile, et même un peu chrétien ;
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse
De madrigaux en prose allonge une préface :
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie ;
Soldat sous les drapeaux de la philosophie.
D'abord, comme un prodige, on le prône partout :
Il nous vante ! en effet c'est un homme de goût :
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore ;
On récite déjà les vers qu'il fait encore.
Qu'il est beau de le voir de dînés en dînés,
Officieux lecteur de ces vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse bien nourrie !
Paraît-il, on l'embrasse : il parle on se récrie ;
Fût-il un Dorosy, tout Paris l'applaudit.
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit :
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire ;
De riches pensions on l'accable ; et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres qu'au Mercure il fait enregistrer.

Ainsi de nos tyrans la ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice:
L'auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la postérité :
Mais par eux, sans rien faire, un fat nous en impose ;
Turpin n'est que Turpin, Suard est quelque chose.

O combien d'écrivains languiraient inconnus,
Qui, du Pinde français illustres parvenus,
En servant ce parti conquirent nos hommages!
L'encens de tout un peuple enfume leurs images :
Eux-mêmes, avec candeur se disant immortels,
De leur main tour à tour se dressent des autels :
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis, et surtout de Voltaire.
On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille,
Ou bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux ;
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie incessamment brisée :
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits ;
Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :
Qui pourrait en douter ? Moi. Cependant j'avoue
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue ;

Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Etonnent quelquefois par d'antiques beautés;
Que par ses défauts même il sait encore séduire:
Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire;
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,
Apostats effrontés du goût et du bon sens:
Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante;
Qui, du nom de poëme ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les Saisons;
Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime à force d'être obscur;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse.
Qui se croit un grand homme et fit une préface;
Et tant d'autres encor dont le public épris
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits;
Alors, certes alors, ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.
Ah! du moins, par pitié, s'ils cessaient d'imprimer,
Dans le secret, contents de proser, de rimer!
Mais de l'humanité maudits missionnaires,
Pour leurs tristes lecteurs ces prêcheurs n'en ont guères:
La Harpe est-il bien mort? Tremblons; de son tombeau
On dit qu'il sort armé d'un Gustave nouveau:
Thomas est en travail d'un gros poëme épique;

Marmontel enjolive un roman poétique ;
Et même Durosoy, fameux par des chansons,
Met l'histoire de France en opéras bouffons :
Tout compose, et déjà de tant d'auteurs manœuvres,
Aucun n'est riche assez pour acheter les œuvres.

Pour moi qui, démasquant nos sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
L'athéisme en crédit, la licence honorée,
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée ;
Qui retraçai des arts les malheurs éclatants,
Les ligues, le pouvoir des novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire, et leur honteuse gloire,
Et de mon siècle entier la déplorable histoire ;
J'ai vu les maux promis à ma sincérité,
Et, devant craindre tout, j'ai dit la vérité.
Oh ! si ces vers, vengeurs de la cause publique,
Qu'approuva de Beaumont la piété stoïque,
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,
Obtiennent de mon roi quelques regards amis ;
S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne,
On verra de nouveau ma muse citoyenne
Flétrir ces novateurs que poursuivront mes cris ;
Ils ne dormiront plus... qu'en lisant leurs écrits.

RÉFLEXIONS DE GILBERT

SUR

SA SATIRE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Les gens du monde semblent avoir fa. une ligue avec nos prétendus philosophes pour décrier la satire. De nos jours, on croit sans peine à la vertu d'un auteur licencieux qui se déclare athée; mais on doute, au moins en apparence, qu'un satirique puisse être honnête homme; comme si la vie seule de Boileau ne suffisait pas pour démentir cette opinion affectée, moins outrageuse encore à sa mémoire qu'à celle de Louis le Grand, des Lamoignon, des Colbert, des Condé, et de tant d'autres personnages illustres qui l'honorèrent d'une estime particulière et de leurs bienfaits. Ces diffamateurs ont-ils oublié que ce critique inexorable donna autrefois l'exemple d'un trait de

générosité[1] qu'ils ont loué avec enthousiasme dans une souveraine ?

Pour nous, qui faisons gloire de cultiver après lui le seul genre de poésie dont l'utilité serait vainement désavouée, malgré le respect que nous devons aux oracles des novateurs du temps, appuyés de l'autorité d'un écrivain si judicieux, nous soutenons, au contraire, que quiconque blâme la satire est un homme dupe des opinions d'autrui, un sot à prétention, ou une âme corrompue. Les citoyens vertueux, les esprits sains et vraiment éclairés, ne la redoutant pas, l'ont toujours approuvée. Leurs entretiens sont la censure continuelle des mœurs dépravées et du mauvais goût : le satirique n'est, en un mot, que l'interprète de leurs plaintes ou de leurs jugements.

Ce sont ces hommes, dont le suffrage seul

1 On sait que Boileau acheta la bibliothèque de Patru, célèbre avocat, réduit à l'indigence sur la fin de ses jours, et lui en paya le prix, qui était assez considérable, à condition que ce dernier la garderait toute sa vie.

C'est ainsi que l'impératrice de Russie avait acheté la bibliothèque de M. Diderot.

peut nous flatter, qui défendirent le *Tableau du dix-huitième siècle* du mépris dans lequel la cabale philosophique prétendait l'ensevelir. Leur indulgence encouragea nos faibles talents, et nous avons recueilli leurs voix pour corriger cet ouvrage que nous venons de soumettre une seconde fois à leurs lumières. Malheur à nous si jamais nous désirons les applaudissements des sophistes modernes ! attaqués dans nos vers, ils doivent armer contre notre vie la persécution et le mensonge ; l'intolérance et le fanatisme se sont réfugiés dans leur secte. Mais nous opposerons à leurs calomnies une constance éprouvée. Le génie peut nous manquer, et non le courage. Pensent-ils d'ailleurs que la honte ou l'honneur des gens de lettres soit dans leurs mains ? Leurs impostures ont-elles diffamé le critique célèbre [1] à qui la première de ces satires est adressée ? Tant qu'il a vécu, les âmes intègres que la contagion des mauvais principes n'a point infec-

[1] Feu M. Fréron.

tées, ont payé ses travaux d'une considération flatteuse. Maintenant que la mort vient de l'enlever à la littérature, leurs regrets ne craignent pas d'éclater; et nous, qu'il plaçait au rang de ses amis, inconsolables de sa perte, en voyant une foule de gens de bien mêler hardiment leurs pleurs aux nôtres, nous disons aux soi-disant philosophes: Calomniateurs ennemis de la satire, apprenez par cet exemple que vos cris et vos libelles ne déshonorent que vous-mêmes.

MON APOLOGIE.

SATIRE.

—

PSAPHON.

C'est ce monstre!

GILBERT.

Qu'entends-je?

PSAPHON.

Oui, son œil le décèle;
C'est lui-même, sans doute il médite un libelle.

GILBERT.

C'est un mauvais auteur; hâtons-nous de sortir.

PSAPHON.

Jeune homme, écoutez-moi; je veux vous convertir.

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomniez et blâmez la satire?
Vous êtes philosophe?

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité,
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.

Fameux par ses talents, que la Russie honore,
Psaphon par ses vertus est plus célèbre encore.
Mais vous dont l'insolence, en des vers imposteurs,
De cet âge innocent osa noircir les mœurs,
Et qui, des vrais talents déchirant la couronne,
Offensez des auteurs qui n'offensent personne ;
De la religion soldat déshonoré,
Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé,
Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense ?
Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence,
Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté
Donna seule à vos vers quelque célébrité,
Et l'oubli cacherait votre muse hardie
Si vous n'aviez médit de l'Encyclopédie.
Encor si, démasquant les prêtres, les dévots,
Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bons mots,
Peut-être on vous pourrait pardonner la satire.
Lorsqu'on médit de Dieu, sans crime on peut médire.
Mais toujours critiquer en vers pieux et froids,
Sans daigner seulement endoctriner les rois,
Sans qu'une fois au moins votre muse en extase
Du mot de tolérance attendrisse une phrase ;
Blasphémer la vertu des sages de Paris,
De la chute des mœurs accuser leurs écrits ;
Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encore ?
Infortuné censeur, qu'un peu d'esprit décore,
Que vous a donc produit votre goût si tranchant ?

Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.
A-t-on vu votre muse, à la cour présentée,
Pour décrier les rois, du roi même rentée ?
Peut-on citer un duc qui soit de vos amis ?
Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis ?
Vend-on votre portrait ? Quel corps académique
Vous a pensionné d'un prix périodique ?
Des quarante immortels journaliste adoptif,
Etes-vous du fauteuil héritier présomptif ?
Aux cris religieux d'un parterre idolâtre,
En face de vous-même, au milieu du théâtre,
Jamais en effigie, assis sur un autel,
Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel ?
Quelle bourgeoise enfin, quelle actrice discrète,
Plaignant la nudité de votre humble retraite,
De ses dons clandestins meubla votre Apollon,
Et vint avec respect visiter votre nom ?
Tout le monde vous fuit, votre ami dans la rue,
N'osant vous reconnaître, à peine vous salue.
Jamais à vous chanter un poëte empressé
De petits vers flatteurs ne vous a caressé,
Et jamais, comme nous, en bonne compagnie
On ne voit chez les grands souper votre génie.
Dans nos doctes cafés par hasard entrez-vous,
L'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux.
Le voilà, dit l'auteur, et l'auteur lui réplique :
Gardez-vous de cet homme ; il mord, c'est un critique.

Mais de tant de mépris méchamment consolé,
Vous sifflez l'univers, dont vous êtes sifflé :
Croyez-moi, laissez-nous vivre et penser tranquilles;
Sur d'utiles sujets rimez des vers utiles ;
Chantez les douze mois, prêchez sur les saisons,
Egayez la morale en opéras bouffons,
Elevez désormais vos talents jusqu'aux drames,
Et sur l'agriculture attendrissez nos dames.
Votre jeune Apollon, qui n'a point réussi,
Dans la satire encor ne peut être endurci;
Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire:
Cessez de critiquer...

GILBERT.

Eh! cessez donc d'écrire.
Tant qu'une légion de pédants novateurs
Imprimera l'ennui pour le vendre aux lecteurs,
Et par in-octavo publira l'athéisme,
Fanatiques criant contre le fanatisme ;
Dussent tous les commis à vos muses si chers
De leur protection déshériter mes vers ;
Quand même des catins la colère unanime,
Sans pitié, m'ôterait l'honneur de leur estime,
Et qu'enfin mon courage aurait plus de censeurs
Que les sages du temps n'ont de sots défenseurs ;
Appelez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite ;
Donnez-moi tous les noms qu'un sophiste mérite ;
Je veux, de vos pareils ennemi sans retour,

Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour.
Philosophe, excusez ma candeur insolente ;
Je crois, plus je vous lis, la satire innocente.
Quoiqu'on blâme le vice, on peut avoir des mœurs,
Et l'on n'est point méchant pour berner des auteurs.
Auriez-vous seuls le droit de critiquer sans crime ?
Vous vantez l'écrivain dont l'audace anonyme,
Interrogeant les rois sur leur trône insultés,
Leur dit obscurément de lâches vérités ;
Et vous osez noircir celui dont la franchise
Fait aux pédants du siècle une guerre permise ;
Qui d'un style d'airain flétrit ses corrupteurs,
Et signe hardiment ses vers accusateurs !
Eh ! quel autre intérêt peut dicter ses censures,
Qu'un généreux désir de voir les mœurs plus pures
Refleurir sur nos bords, de vertus dépeuplés,
Et nos froids écrivains, au bon goût rappelés,
Orner d'un style heureux une saine morale ;
De leurs partis rivaux étouffer le scandale,
Et, l'un et l'autre amis, noblement s'occuper
De mériter la gloire, et non de l'usurper ?
Parlez : au bien public s'immolant par malice,
Vengerait-il le goût, proscrirait-il le vice
Pour l'étrange plaisir de perdre son repos,
D'être gratifié de la haine des sots,
Doté sur vos journaux d'une rente d'injures,
Ou clandestinement diffamé par brochures ?

Non; s'il fait dans ses vers parler la vérité,
C'est qu'au fond de son cœur sa franche probité
Ne sait point retenir la haine vertueuse
Que porte au vice heureux l'équité courageuse,
Et cette impatience, et ce loyal mépris
Que tout mauvais auteur inspire aux bons esprits.
A la satire enfin quel poëte fidèle,
Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modèle?
Perse, qui vécut chaste, en mérita le nom.
Là reposent Condé, Colbert et Lamoignon,
Et toute cette cour de héros ou de sages
Que Boileau pour amis obtint par ses ouvrages.
Interrogez leur cendre, et du fond des tombeaux
Leur cendre véridique, honorant Despréaux,
Justifîra son art que vous osez proscrire,
Et ses mœurs, de son siècle, éternelle satire.
Disciple jeune encor de ces maîtres fameux,
Sans gloire, et cependant calomnié comme eux,
Je pourrais au mensonge opposer pour défense
L'estime de Crillon[1], ma vie et le silence.
Mais je veux vous confondre, et voici mes forfaits :

1 M. l'abbé de Crillon, frère de M. le duc de Crillon-Mahon, est connu dans la république des lettres par des ouvrages où la diction la plus élégante s'allie aux profondeurs de la plus saine philosophie. Ce fut lui dont le suffrage et les bienfaits ne cessèrent d'encourager le talent poétique de Gilbert.

Ma muse, je l'avoue, amante des hauts faits,
Pour rappeler mon siècle au culte de la gloire,
De sa honte effrontée osa tracer l'histoire.
O douleur! ai-je dit, ô siècle malheureux!
D'une morale impie ô règne désastreux!
Le crime est sans pudeur, l'équité sans courage:
Et c'est de la vertu qu'on rougit dans notre âge.
Visitons nos cités: hélas! que voyons-nous
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux!
L'athéisme en déserts convertissant nos temples,
Des forfaits dont l'histoire ignorait les exemples,
De célèbres procès, où vaincus et vainqueurs
Prouvent également la honte de leurs mœurs;
Tous les rangs confondus et disputant de vices,
Le silence des lois, du scandale complices.
Peindrai-je ces vauxhalls dans Paris protégés,
Ces marchés de débauche en spectacle érigés,
Où des beautés du jour la nation galante,
Des sottises des grands à l'envi rayonnante,
Promenant ses appas par la vogue enchéris,
Vient en corps afficher des crimes à tout prix;
Où parmi nos sultans la mère court répandre
Sa fille vierge encor, qu'elle instruit à se vendre;
Jeune espoir des plaisirs d'un riche suborneur,
Qui cultive à grands frais son futur déshonneur?
Mais partout affligée et partout méconnue,
La pudeur ne sait plus où reposer sa vue;

Et l'opprobre, et le vice, et leur prospérité,
Blessent de toutes parts sa chaste pauvreté :
La fille d'un valet, qu'entraîna dans le crime
Le spectacle public des respects qu'il imprime,
Par un grand dérobée aux soupirs des laquais,
Longtemps obscurs fermiers de ses obscurs attraits,
Possède ces hôtels dont la pompe arrogante
Reproche à la vertu sa retraite indigente :
Bientôt de sa beauté, fameuse dans Paris,
Vous verrez la fortune échappée au mépris,
Au sein de Paris même, encor plein de sa honte,
Epouser les aïeux d'un marquis ou d'un comte ;
Armorier son char de glaives, de drapeaux,
Et se masquer d'un nom porté par des héros.
Et n'imaginez pas que sa richesse immense
Ait de son fol amant dévoré l'opulence ;
Qu'il soit, pour expier sa prodigalité,
Réduit à devenir dévot par pauvreté
L'État volé paya ses amours printannières;
L'État jusqu'à sa mort paira ses adultères.
Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monsieur promène à pied son ennui libertin.
Sous ce modeste habit déguisant sa naissance,
Penthièvre quelquefois visite l'indigence,
Et, de trésors pieux dépouillant son palais,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits ;
Mais ce voluptueux, à ses vices fidèle,

Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.
La fille d'un bourgeois a frappé sa grandeur;
Il jette le mouchoir à sa jeune pudeur :
Volez, et que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander sa défaite ;
Qu'on la séduise. Il dit. Ses eunuques discrets,
Philosophes abbés, philosophes valets,
Intriguent, sèment l'or, trompent les yeux d'un père.
Elle cède, on l'enlève : en vain gémit sa mère;
Échue à l'Opéra par un rapt solennel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
Cependant une vierge aussi sage que belle
Un jour à ce sultan se montra plus rebelle ;
Tout l'art des corrupteurs auprès d'elle assidus
Avait pour le servir fait des crimes perdus.
Pour son plaisir d'un soir que tout Paris périsse!
Voilà que dans la nuit, de ses fureurs complice,
Tandis que la beauté, victime de son choix,
Goûte un chaste sommeil sous la garde des lois,
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires,
Il court, il livre au feu les toits héréditaires
Qui la voyaient braver son amour oppresseur,
Et l'emporte mourante en son char ravisseur :
Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime;
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.
Mais de quels attentats, nés d'infâmes amours,
N'avons-nous pas souillé l'histoire de nos jours ?

Quel siècle doit rougir de plus de parricides ?
Plus d'empoisonnements, de fameux homicides
Ont-ils jamais lassé le glaive des bourreaux ?
Dans toutes nos cités j'entends les tribunaux
Sans cesse retentir de rapts et d'adultères;
Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires ;
Le suicide enfin, raisonnant ses fureurs,
Atteste par le sang le désordre des mœurs.
Tels furent mes discours; mais lorsque mon courage
A de ces vérités importuné notre âge,
Je n'étais que l'écho des hommes vertueux ;
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parlé comme eux ;
Et démentie par vous, leur voix me justifie.
Mais plus d'un grand se plaint que, divulguant sa vie,
L'audace de mon vers, des lecteurs retenu,
A flétri ses amours d'un portrait reconnu :
De quel droit se plaint-il ? Ce tableau trop fidèle,
L'ai-je déshonoré du nom de son modèle ?
Quand de traits différents, recueillis au hasard,
Pour corriger les mœurs, je compose avec art
Un portrait fabuleux et pourtant véritable,
Si du public devin la malice équitable
S'écrie : Ah ! c'est un tel, ce marquis diffamé ;
Qu'il s'en accuse seul, ses vices l'ont nommé.
Suis-je donc si méchant, si coupable ?

PSAPHON.

Oui, vous l'êtes ;

Non parce que vos vers, du public interprètes,
Noircissent quelques grands que nous n'estimons pas :
Immolez au mépris ces nobles scélérats.
Moi-même, ami des grands, parfois je les déprime :
Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

GILBERT.

Ah ! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc ! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom !
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés ;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires ?
Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal ;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :
C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,

Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur ;
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme ;
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend.
S'il fut dans mes bons mots cités pour mon argent,
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre :
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.
Mais qui sont ces auteurs dont les noms offensés
Se virent par ma plume au sifflet dénoncés ?

PSAPHON.

Qui sont-ils ? des savants renommés par leurs grâces,
Des poëtes loués dans toutes les préfaces,
Des hommages du Nord dans Paris assiégés,
Craints peut-être à la cour, et pourtant protégés ;
Que la Sorbonne vante et même excommunie,
Et dont les pensions attestent le génie ;
Qui, recherchés des grands, des belles désirés,
Quoiqu'ils soient lus enfin, sont encore admirés.

GILBERT.

Eh ! ce sont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.
Un critique, jaloux de plaire aux bons esprits,
Toujours du bien public occupe ses écrits.

Eh ! quelle utilité peut suivre la satire
Lâchement dégradée, et perdue à médire
D'un troupeau d'écrivains au mépris condamnés,
Morts avant que de naître, ou qui ne sont pas nés ?
Dois-je exhumer Saint-Ange et mettre au jour Murville ?
Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville ?
Des cendres de Gaillard dois je troubler la paix ?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais :
Quel mal ont-ils produit ? D'une affreuse morale
Leur plume a-t-elle fait prospérer le scandale ?
Prêché par eux, le vice eût perdu ses appas :
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas ?
Mais ceux qu'au moins décore un masque de génie,
Qui d'ailleurs par l'intrigue avec art réunie
A l'obscène licence, au blasphème orgueilleux,
Soutiennent leur crédit sur des succès honteux,
Dont le nom parvenu sollicite à les lire,
Et donne à leur morale un dangereux empire ;
Voilà les écrivains que le goût et les mœurs
Ordonnent d'étouffer sous les sifflets vengeurs.

PSAPHON.

Eh ! que pourraient vos cris contre leur vaste gloire ?
Soixante ans de succès défendent leur mémoire.
On se rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux
Qui du Pinde français pense avilir les dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers et non point l'âge.

Si je suis jeune enfin, j'en ai plus de courage :
Qu'ils tremblent, ces faux dieux, dans leur temple insolent
Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant.
D'ennuyer nos neveux vainement ils se flattent ;
Si soixante ans de gloire en leur faveur combattent,
Je suis, contre leur gloire, armé de leurs écrits.
Je ne m'aveugle point ; d'un sot orgueil épris,
Mon crédule Apollon, sur son faible génie,
N'a point fondé l'espoir de leur ignominie ;
Mais sur l'autorité de ces morts immortels,
Des peuples différents flambeaux universels;
Grands hommes éprouvés, dont les vivants ouvrages
Sont autant de censeurs des livres de nos sages ;
Qui, parlant par mes vers, du goût humbles soutiens,
Couvrent de leurs talents l'impuissance des miens :
Aux regards du public, que ma voix désabuse,
De leur antiquité semblent vieillir ma muse,
Et devant mes écrits, de leur nom appuyés,
Font taire soixante ans de succès mendiés.
Peut-être ma jeunesse, objet de vos injures,
Donne encor plus de poids à mes justes censures :
On connaît ces vieillards, sur le Pinde honorés,
Politiques adroits, charlatans illustrés :
Ceux-ci, pour assurer leur gloire viagère,
Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,
De la philosophie arborent les drapeaux :
Ceux-là, pour ménager leur illustre repos,

Flattant tous les partis de caresses égales,
Ont juré de mentir aux deux ligues rivales,
Et tous, par intérêt, taisant la vérité,
Vendent le bien public à leur célébrité.
Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,
De leurs préventions n'est point esclave encore.
Rempli des morts fameux, ses premiers précepteurs,
C'est par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les auteurs:
Son goût est aussi vrai que sa franchise est pure :
Comme il sort de ses mains, il sent mieux la nature :
Son libre jugement est désintéressé,
Et son vers dit toujours tout ce qu'il a pensé.
De votre honte enfin vos cris viennent m'instruire.
Pourquoi vous plaignez-vous, si je n'ai pu vous nuire?

PSAPHON.

C'est toi seul que je plains, intraitable rimeur ;
Ta mère te conçut dans un accès d'humeur :
Depuis, cherchant à nuire, et nuisant à toi-même,
Tu devins satirique et méchant par système.

GILBERT.

Ne me prêchez donc plus.

PSAPHON.

Hélas ! l'humanité,
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté :
Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent ;
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels seront vos appuis ?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs,
Tous ceux qui du faux goût ont rejeté l'empire,
Un roi qu'on peut louer même dans la satire.

PSAPHON.

Qu'importe ? aux pensions nous serons seuls admis.
Ayez pour vous le roi, nous aurons les commis.

GILBERT.

Sous un roi qui voit tout, ils suivent la justice.
Mais soit; n'écrivez plus, et qu'on vous enrichisse ;
Vous aimez la fortune, et moi la vérité.
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté
D'un poëte ennobli de mœurs et de courage,
Qui peut dire : Jamais de mon avare hommage
Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu ;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,
Ce peu de gloire au moins est noble et légitime ;
Tous mes écrits, enfants d'une chaste candeur,

N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur ;
Ils plaisent sans blasphème et vivent sans cabales ;
Mes modestes succès ne sont point des scandales :
Ma muse est vierge encore, et mon nom respecté
Sans tache ira peut-être à la postérité.

ODE

IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES,

FAITE PAR GILBERT, HUIT JOURS AVANT SA MORT.

—

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
 Il a vu mes pleurs pénitents :
Il guérit mes remords, il m'arme de constance.
 Les malheureux sont ses enfants.
Mes ennemis riant, ont dit dans leur colère :
 Qu'il meure et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
 Leur haine sera ton appui.
A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
 Tout trompe la simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image
 Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs :
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.
J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.
Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !
Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur la tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.
Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
. Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !
Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleu
Qu'un ami leur ferme les yeux !

ÉPITRES

HÉROIQUES ET MORALES.

LA MARQUISE DE GANGE

A SA MÈRE.

Ma mère... je frémis! que vais-je vous apprendre!
Aurez-vous, sans mourir, la force de m'entendre?
C'était peu que le ciel, brisant un nœud chéri,
Vous donnât à pleurer la perte d'un mari;
Il vous restait au moins, pour essuyer vos larmes,
Un objet où vos yeux en retrouvaient les charmes;
Mais cet objet si cher, l'orgueil de votre amour,
Le seul fruit de vos feux qui vît encor le jour,
Hélas! quoique innocente, à souffrir condamnée,
Loin de vous votre fille expire assassinée.
Vous pleurez!... Et je suis la cause de vos pleurs,
J'ai dû taire mon sort, vous cacher vos malheurs;
Et j'ai révélé tout!... ah! pardonnez, ma mère...
L'heure qui va sonner peut-être est ma dernière:
Il me reste un moment; c'est à peindre mes maux,
A signer le pardon de mes cruels bourreaux;

C'est à vous consoler que je le sacrifie...
Dieu ! si ma perte allait abréger votre vie !
Ah, ma mère ! ah ! combien la mort va me coûter !
Mon cœur vers vous s'élance, et ne peut vous quitter;
Du coup qui l'en détache il frémit, il murmure,
Et je meurs de vos maux plus que de ma blessure.
Mais pourquoi tant de pleurs ? pourquoi ces cris affreux
Pourquoi ce désespoir, ces regrets douloureux,
Ce sombre abattement ? Ces serments de me suivre
Me rendront-ils à vous ? me feront-ils revivre ?
Non : tout leur fruit sera de hâter vos vieux ans,
D'ajouter des douleurs à mes derniers instants.
Dieu devait-il nous faire une âme si sensible ?
Que ne m'aimez-vous moins! je mourrais plus paisible.

Hélas ! qu'est devenu ce temps où votre cœur
Dans mes lettres jamais ne puisait la douleur ;
Où Gange, toujours tendre, était loin de me croire
Capable d'un amour qui pût blesser ma gloire ?
Tout alors m'assurait le destin le plus doux :
Quand, voulant habiter et vivre parmi nous,
Ses frères criminels arrivèrent, me virent,
Et du feu le plus noir pour mes charmes s'éprirent :
L'un, hardi dans ses vœux, dissimulé, cruel,
Avait voué ses jours au service du ciel ;
L'autre, né généreux, tendre, mais téméraire,

Prétendait aux lauriers que l'on cueille à la guerre.
Ils osèrent tous deux me déclarer leur feu;
Le dédain fut le prix de ce coupable aveu :
Qui ? moi, moi ! j'aurais pu répondre à leur tendresse?
Moi, femme sans honneur, j'aurais eu la faiblesse
D'outrager mon époux, de trahir mon amant,
Gange ? lui, de mes jours le charme et l'ornement ?
Ah ! mon devoir fût-il un rempart peu solide
Pour défendre mon cœur d'un amour si perfide,
Ma vertu suffisait ; et vos leçons, ma mère,
N'ont point à votre fille enseigné l'adultère.
Furieux cependant de se voir mépriser,
D'Orme [1] auprès de son frère osa m'en accuser :
Gange, un instant séduit, le crut, et dans sa rage
Il voulut me punir, venger son faux outrage,
Et sans daigner me voir, sans daigner m'écouter,
Dans le fond d'un cachot me fit précipiter ;
Mais on l'avait trompé ; c'est mon époux, je l'aime,
Je lui pardonne tout : non, jamais de lui-même,
Jamais il n'eût conçu des soupçons sur ma foi ;
Et des maux qu'il m'a faits il souffrit plus que moi.
J'ai vu son repentir, je l'ai vu plein d'alarmes
Tomber à mes genoux, arrosés de ses larmes,
S'accuser, détester cet injuste soupçon,
Et, plus amant qu'époux, implorer mon pardon.

1 C'était l'abbé de Gange.

Au moins n'est-ce pas lui dont la main forcenée
Dans mon sang répandu sans pitié m'a traînée.
Depuis longtemps absent, il ne sait même pas
Que mes yeux sont voilés des ombres du trépas;
Et peut-être inquiet, brûlant d'impatience
D'oublier sur mon sein les rigueurs de l'absence,
Revient-il à l'instant, croyant déjà me voir
Voler, ouvrir mes bras, prêts à le recevoir.
Vain songe ! quel spectacle étonnera sa vue !
Sur un funèbre lit son épouse étendue,
Pâle, sanglante encore, et d'une faible voix
Lui criant : « Gange, adieu pour la dernière fois. »
Quel désespoir pour lui! que de larmes versées !
Quels maux seront les siens ! ô funestes pensées !
J'entends déjà ses cris : Quels sont ses assassins ?
Les monstres, où sont-ils ? qu'ils meurent de mes mains
Mais que deviendra-t-il, grand Dieu ! que va-t-il faire,
Quand on lui répondra : «Ce monstre est votre frère?»
Il mourra de douleur... et peut-être à mes yeux !
Non : Dieu m'épargnera ce spectacle odieux ;
Dieu devant son retour fermera ma paupière.
La douceur de le voir à mon heure dernière
Sans doute embellirait les bords de mon cercueil ;
Mais s'il faut de ses jours acheter ce coup d'œil,
J'aime mieux expirer sans jouir de sa vue,
Et je pardonne encore à l'ingrat qui me tue.

C'est ce d'Orme imposteur, cet amant inhumain
Qui contre moi de Gange avait armé la main ;
Ce d'Orme qui, feignant de partager mes peines,
Obtint de mon époux qu'il briserait mes chaînes,
Et qui, se prévalant du nom de bienfaiteur,
Revint insolemment me demander mon cœur;
Lui, seul auteur des maux où l'on m'avait réduite :
Sans doute il ignorait que j'en étais instruite :
Mais mieux je le savais, mieux ces fers, tour à tour
Rompus, forgés par lui, me montraient le détour
Par où ses yeux cherchaient la route de mon âme,
Moins votre fille osa désespérer sa flamme :
Mon cœur saignait encor des maux qu'il m'avait faits.
D'un rayon d'espérance amuser ses souhaits,
Malheureuse! c'était compromettre ma gloire :
Instruire mon époux d'une ardeur aussi noire,
C'était troubler ses jours pour m'en faire un appui;
C'était semer la haine entre son frère et lui;
Que faire? d'Olinval[1], pour comble d'infortune,
Me rapportait encor sa tendresse importune...
Non, tout ce qu'en prison j'avais souffert de maux;
Non, ces nuits sans sommeil; non, ces jours sans repos,
L'horreur de voir à tort ma vertu soupçonnée,
D'être par mon époux trahie, abandonnée,
Tout cela n'était rien près de mon embarras :

1 Le chevalier de Gange.

Gange en ce temps encor s'arracha de mes bras.
Je ne sais si mon cœur, alors qu'il vint m'apprendre
Ce voyage fatal qu'il devait entreprendre,
Pressentit le destin qui m'allait accabler,
Mais mon sang se glaça ; je ne pus lui parler :
Tout mon corps frissonnait de secrètes alarmes,
Je poussais des soupirs, mes yeux fondaient en larmes,
Et je crus même entendre une plaintive voix
Me dire en l'embrassant... C'est la dernière fois.

Il partit; et, le front tout rayonnant de joie,
Déjà ses deux rivaux croyaient tenir leur proie.
En vain je me voulus dérober à leurs yeux ;
Partout je retrouvais leur visage odieux.
Avant-hier enfin, de tristesse abattue,
Après l'aurore au lit je me vis retenue.
Je jette en m'éveillant les yeux autour de moi :
Ils étaient à mes pieds : jugez de mon effroi...
J'étais seule, on avait écarté mes suivantes.
Que faire ? hélas !... « Répondre à nos flammes brûlantes
Me criaient-ils tous deux, madame, ou bien mourir :
Il n'est plus de retard, parlez, il faut choisir. »
Et tout en me parlant, d'Orme, d'un air farouche,
L'œil en feu, présentait une coupe à ma bouche ;
Je la saisis, je feins d'en boire le poison,
J'implore les secours de la religion ;

D'Orme va les chercher ; et moi, dans son absence,
J'ose de d'Olinval invoquer la clémence ;
Je m'élance à ses pieds que je baise en pleurant :
« Si la vertu sur vous a le moindre ascendant,
Si vous aimez un frère à qui l'hymen me lie,
Si vous m'aimez moi-même, accordez-moi la vie. »
Mes larmes, mon effroi, la pâleur de mon teint,
Ce trouble attendrissant qui m'agitait le sein,
Ce pouvoir que mon sexe a sur l'homme sensible,
Tout semblait adoucir ce lion inflexible :
J'allais tout obtenir, il répandait des pleurs :
D'Orme rentre, il le voit partager mes douleurs,
Et sans l'importuner d'un reproche inutile,
Terrible, un glaive en main, l'œil de rage immobile,
Fond sur moi, de vingt coups me déchire le flanc,
Fuit, emmène son frère, et me laisse en mon sang
Me traîner en criant : Au secours ! on me tue !...

Je mourais : on arrive, et je suis secourue ;
Mais en vain, c'en est fait, mon trépas est certain :
Tous mes coups sont partis d'une trop sûre main.
Ce n'est que pour souffrir que je respire encore :
Le ciel entre un époux qui m'aime et que j'adore,
Entre ma mère et moi, va de l'éternité
Élever malgré nous le rempart redouté.
Nous ne nous verrons plus, nous qui n'étions qu'une âme...

Vous n'avez plus de fille, et Gange plus de femme :
Moi, je vous perds tous deux, et j'emporte en mourant
La douleur d'affliger ma mère et mon amant.
Mon amant ! en prison par lui je fus plongée,
Il me persécuta, je dois être vengée ;
Ah ! je le serai trop !... on va le soupçonner
De m'avoir fait, hélas ! lui-même assassiner,
Et sans autre raison que mes pleurs, que mes peines,
Peut-être sera-t-il chargé d'horribles chaînes,
Comme un vil criminel traîné dans un cachot ;
Que vous dirai-je enfin, conduit sur l'échafaud ?
Ah ! ma mère ! mais non, vous prendrez sa défense :
Allez aux magistrats prouver son innocence ;
Montrez-leur cet écrit, c'est votre fille en pleurs,
C'est moi qui vous en prie au nom de mes douleurs.
Lisez, contez-leur tout d'une bouche fidèle ;
Dites... mais pardonnez, déjà ma main chancelle,
Tout mon corps se roidit, je me sens assoupir,
J'expire, et c'est pour vous qu'est mon dernier soupir.

LE CRIMINEL.

D'ORVAL A MÉLIDOR.

S'il est possible encor de t'arracher au crime,
De retenir tes pas sur le bord de l'abime ;

Si des plaisirs déjà savourant le poison,
Ton âme n'est point sourde aux cris de la raison;
O mon cher Mélidor, permets que je t'éclaire,
Ouvre un moment les yeux sur le destin d'un frère,
Vois jusqu'où m'a conduit la soif des voluptés,
Pleure-moi, plains mes maux, que j'ai trop mérités,
Et tremble de marcher sur les pas d'un coupable.
Mon exemple est terrible, et mon crime exécrable.
L'amour et l'amitié, l'hymen, l'humanité,
L'honneur, les lois, le ciel, je n'ai rien respecté,
J'ai tout trahi; je suis un monstre sanguinaire
Dont le fer d'un bourreau doit délivrer la terre.
Malheureux! je frémis en songeant à mon sort,
Le seul nom de mon crime est l'arrêt de ma mort
Et l'instant précieux que j'emploie à t'instruire
Est le dernier peut-être où je pourrai t'écrire...
Ces chaînes, ces prisons, que le coupable en pleurs
Remplit à tous moments du cri de ses douleurs,
Ces échafauds honteux dressés pour son supplice,
Tout ce que pour punir inventa la justice,
Menace incessamment mes regards éperdus :
Mais mon trépas n'est rien s'il te rend aux vertus.
Non, ce n'est point les fers, la perte de ma vie,
Ce n'est pas même un nom marqué d'ignominie
Que redoute ton frère au repentir livré ;
Il tremble de mourir sans t'avoir éclairé.

La vérité, longtemps à moi-même inconnue,
Sur les bords du tombeau brille enfin à ma vue ;
Mais son jour trop tardif est déjà vain pour moi :
Et, s'il me sert encor, c'est pour voir plein d'effroi
Le repos, le bonheur que m'a ravi le crime,
Et les tourments affreux dont il me rend victime.
Qu'il passe donc en toi, ce jour si redouté ;
Je te laisse, en mourant, pour bien la vérité.
Vois combien aisément on tombe au précipice :
Les charmes du plaisir sont le masque du vice ;
Sous ces dehors trompeurs il éblouit nos yeux ;
D'abord faible, on finit par être vicieux.

J'avais, il t'en souvient, des vertus en partage ;
Mes crimes du plaisir ont tous été l'ouvrage.
Tendre ami, riche affable, et guerrier valeureux,
Je servis mon pays, j'aidai les malheureux,
Et le poste éclatant que j'occupe à l'armée,
Je le tiens de mon bras et de ma renommée :
Heureux si j'avais su gouverner mes penchants !
Les passions pour nous sont d'aimables tyrans.
D'un sexe impérieux adorateur volage,
De beautés en beautés, je portais mon hommage.
Ma naissance, mon nom fameux par les combats,
Ce faste éblouissant qui marchait sur mes pas
D'un peuple de Phrynés chatouillaient l'avarice,

Et leurs charmes trompeurs, aidés par l'artifice,
Dans mon cœur dévoré par la faim du désir,
Versaient en même temps le vice et le plaisir.
La raison, mais en vain, me découvrait l'abîme:
Je courais au bonheur sur la route du crime:
Ce juge redouté qui tonne au fond des cœurs,
La conscience, en moi s'armant de traits vengeurs.
S'indignait, combattait, me gourmandait sans cesse;
Je noyais mes remords dans les flots de l'ivresse:
Des bras d'une Laïs, bientôt vil suborneur,
J'allai de l'innocence attaquer la pudeur;
Et du titre d'épouse abusant sa tendresse,
Je lui ravis l'honneur, et ris de sa faiblesse:
Et tu ne tonnais pas, grand Dieu! que tardais-tu?...
Ma mort était trop peu pour venger la vertu:
Il me manquait encore un titre à ta colère;
Oui, celui d'assassin, oui, celui d'adultère.
J'avais franchi la borne; et, coupable une fois,
L'homme pour s'arrêter ne connaît plus de lois:
Raison, gloire, amitié, religion, nature,
J'avais tout oublié, tout; et mon âme impure,
Si ta mort eût comblé son plus léger désir,
Aurait de ton sang même acheté le plaisir;
Dusses-tu me haïr, non, je ne puis le taire,
L'amour à cet excès m'eût rendu sanguinaire:
De mon plus cher ami devenu le bourreau,

Monstre, j'ai bien osé le plonger au tombeau,
Lui dont j'avais séduit la moitié si chérie !
Lui qui dans Fontenoy me conserva la vie !
Mais sois instruit de tout, vois jusqu'aux moindres traits:
Qui peut craindre un moment d'avouer ses forfaits,
Qui peut les excuser chérit encor le crime.
Accable qui voudra d'un mépris légitime
Un malheureux rendu la honte de son sang,
D'autant plus criminel que plus noble est son rang ;
Je n'en murmure point : toi-même, toi, mon frère,
Tu dois me détester, si la vertu t'est chère.
Mon frère ! Ce doux nom m'est-il encor permis ?
A l'échafaud voué... mes parents, mes amis
Doivent me rejeter, doivent me méconnaître.
Je suis le déshonneur du sang qui m'a fait naître ;
J'ai perdu jusqu'au droit d'exciter la pitié :
Tout de moi, jusqu'au nom, tout doit être oublié.
Voilà, cher Mélidor, voilà ce qu'il m'en coûte
Pour avoir des vertus abandonné la route !
Mes jours !... ah ! que ne puis-je encor les réparer;
Mais je n'ai qu'un instant... Qu'il serve à t'éclairer.
Vois enfin, vois, mon frère, où l'amour nous entraîne,
Et tremble si jamais tu gémis dans sa chaîne...
Que ne puis-je t'armer contre ses faux attraits !
Il promet le bonheur et nous mène aux forfaits.
Ah! si tu connaissais le prix de l'innocence !

Si tu pouvais savoir quelle est sa récompense!
Crois-moi... nul ne sait mieux combien vaut la vertu
Que l'homme criminel, quand il s'est reconnu.

Une aimable sirène avait su me séduire :
Mes vœux étaient fixés; heureux sous son empire,
Je m'en croyais aimé, l'ingrate me trahit.
En proie à ces fureurs qu'allume le dépit,
Je jurai d'abhorrer tout son sexe perfide.
L'amitié désormais devait être mon guide;
Je voulais asservir mon cœur à la raison.
Bélidor à Paris m'ouvre alors sa maison :
Peu content qu'à son bras ton frère dût la vie,
Au rang de ses amis ce vieillard m'associe.
C'est dans mes entretiens qu'il cherchait ses plaisirs.
Et les siens, jusqu'alors bornant tous mes désirs,
Commençaient à verser le repos dans mon âme,
Quand par lui présenté je vins devant sa femme :
Sa femme !... ah ! Mélidor !... A peine en son printemps ..
Je la vois... C'est Vénus... Malgré tous mes serments,
Je brûle, je languis, je ne puis plus m'en taire...
Je n'examinai point si ma flamme adultère
Outrageait un ami qui m'accablait de biens,
Si sa femme pouvait, perfide à ses liens,
Sans flétrir son honneur répondre à ma tendresse!
Mon âme ne songea qu'à fléchir ma maîtresse.

Je déclarai mes feux, ou plutôt ma fureur.
Mon criminel aveu fut payé de bonheur ..
J'en jouis, et l'époux de ma coupable amante
Admirant sur mon front la gaîté renaissante,
Pour être défiant, hélas! trop vertueux,
Peut-être à l'instant même où, cédant à mes feux,
Où, souillant son honneur, j'allais, monstre farouche
Porter insolemment l'adultère en sa couche,
Peut-être qu'il songeait à son indigne ami,
Heureux de voir enfin mon repos affermi...
Et moi, moi, Mélidor... Cette seule pensée
Doit fermer à mes pleurs ton âme courroucée.

Cependant Bélidor s'avance un jour vers moi :
« Mon ami, me dit-il, je suis sûr de ta foi...
Mais il transpire un bruit, tu vois mes pleurs, pardonne :
Il faut nous séparer ; c'est l'honneur qui l'ordonne...
Ne me crois pas atteint du plus léger soupçon ;
Nous nous verrons toujours... mais hors de ma maison.
Je promis tout, mon frère, et peut-être mon âme
Aurait-elle à la fin triomphé de sa flamme.
Je rougis, j'eus horreur d'outrager l'amitié :
Célimène m'écrit, et tout est oublié :
Mais par sa lettre même assuré de mon crime,
Bélidor en fureur attendait sa victime.
Je vais au lieu marqué... te le dirai-je, hélas !

Vingt fois, près d'arriver, retournant sur mes pas,
Je reviens, je m'éloigne; une voix effrayante
Me criait d'un côté : « D'Orval, fuis ton amante ;
Regarde son mari, brûlant de se venger,
S'attacher à tes pas, tout prêt à t'égorger. »
D'un autre, de l'amour la voix enchanteresse
Me peignait le plaisir, m'invitait à l'ivresse.
L'amour fut obéi ; déjà... Mais son époux
Entre le fer en main, et s'élance sur nous,
Terrible, l'œil en feu, versant des pleurs de rage,
Et déjà du regard punissant qui l'outrage...
« Ingrat, il est donc vrai, je vois ta trahison;
Pour me déshonorer je t'ouvris ma maison :
Viens, lâche, me dit-il ; viens, et défends ta vie
Du front dont tu couvrais Bélidor d'infamie.
Je t'aurais pardonné de m'arracher des jours
Dont bientôt la vieillesse interrompra le cours ;
Mais me ravir l'honneur!... prends tes armes; si l'âge,
Blanchissant mes cheveux, a glacé mon courage,
S'il m'a ravi la force, il me reste le cœur,
Et si je meurs, au moins mourrai-je avec honneur. »
Te peins-tu ma rougeur, ma honte, ma surprise,
Ce vieillard dont l'aspect m'accable et me maîtrise,
L'embarras de sa femme et ses cris superflus ?
Pardonne... hélas ! d'Orval ne se connaissait plus.
Nous fondons l'un sur l'autre, et mon ami succombe...

Et c'est sous mes efforts !... Grand Dieu !... le voile tombe,
Je le vois à mes pieds défiguré, sanglant ;
Je me suis élancé sur son corps expirant,
Je le serre en mes bras, et de ma bouche impure
Pour étancher son sang je couvre sa blessure ;
Je pleure, appelle en vain des secours trop tardifs :
La chambre retentit de mes discours plaintifs ;
Bélidor ! Bélidor ! ah ! rouvre la paupière,
Dis au moins, dis avant de quitter la lumière,
Dis que ton cœur pardonne au malheureux d'Orval.
Réponds-moi, mon ami !... Vains accents ! coup fatal !
Il n'est plus, et je vis, et je suis l'homicide
De ce faible vieillard!... Moi!... son ami !... perfide...
Le désespoir m'enflamme, et d'un bras affermi
J'ai pris ce glaive teint du sang de mon ami.
J'en veux percer mon cœur... Son épouse m'arrête.
« Retire-toi, barbare ! ou tremble pour ta tête.
Vois ce corps, vois ce sang répandu par mes coups ;
C'est le sang d'un ami, c'est le sang d'un époux,
Femme ingrate et cruelle : et tu veux que je vive ?
Ah ! rends-lui donc le jour dont ma fureur le prive...
Ou plutôt prends ce glaive, et sur ce corps fumant,
Si tu l'aimes encor, viens, égorge un amant
Qui ne peut plus te voir, qui maudit la lumière.
Je t'en prie à genoux : c'est la grâce dernière
Que désormais je veuille exiger de ta foi ;

Ma mort est un bienfait que j'espère de toi... »
En vain, pour apaiser le trouble de mon âme,
Elle attestait encor nos plaisirs et sa flamme.
« Moi, céder à tes vœux, répondre à tes transports ?
Regarde ce cadavre, et connais mes remords :
Va, porte ailleurs tes vœux, tes caresses, tes larmes,
Barbare, laisse-moi : périssent tous tes charmes ! »

Je sors tout agité d'un trouble furieux ;
Le tableau de ma vie était devant mes yeux,
J'y lisais les horreurs dont j'ai souillé ma gloire :
Tous mes crimes enfin accablaient ma mémoire.
Plein de haine pour moi, n'osant plus me montrer,
Moi-même aux magistrats je courais me livrer,
Quand mes amis tremblants, alarmés pour ma vie,
M'entraînent avec eux loin de l'ignominie.
Je viens dans cet asile ; et, depuis ces moments,
Solitaire, j'y vis dans le sein des tourments ;
Le vautour tourmenté d'une faim dévorante
Acharne moins son bec à sa proie expirante,
Que le remords ne poigne et déchire mon cœur.
Toujours sombre, farouche, et couvert de pâleur,
Je sèche, je languis au milieu des alarmes ;
Je me nourris de fiel, je m'abreuve de larmes,
J'invoque le sommeil, et le sommeil me fuit ;
Mon œil blessé du jour voit à regret la nuit ;

Je voudrais me cacher à la nature entière,
M'enfoncer tout vivant dans le sein de la terre,
Et m'éloignant d'un monde où je suis trop connu,
Le forcer d'oublier que d'Orval a vécu.

Souvent, croyant tromper l'ennui qui m'inquiète,
J'erre dans ces jardins qui bordent ma retraite ;
L'ennui marche avec moi : tout est noir à mes yeux ;
Un nuage éternel me dérobe les cieux ;
L'onde frappe mes sens d'un lugubre murmure ;
L'horreur qui règne en moi s'étend sur la nature ;
La crainte est dans mon cœur, le trouble en mon esprit ;
Partout en traits de sang mon forfait est écrit.

Quelquefois, espérant désarmer sa colère,
Prosterné devant Dieu, je lui fais ma prière :
« Toi qui vois mes remords, qui sais mon repentir,
Qui peux finir mes maux ou bien m'anéantir ;
Il en est temps, grand Dieu ! consulte ta clémence,
Ou, le tonnerre en main, consomme ta vengeance :
Coupable, hélas ! d'Orval dut être châtié ;
Malheureux maintenant, j'ai droit à ta pitié. »
Mais ce Dieu courroucé, prêt à me mettre en poudre,
Pour réponse à mes vœux me présente la foudre.
Sur la terre aussitôt je tombe plein d'effroi,
Et la terre en grondant semble s'ouvrir sous moi.
Je me lève égaré... des spectres m'environnent ;




erre, je fuis, j'entends des accents qui m'étonnent;
Je m'arrête, j'écoute... et soudain Bélidor
Me découvre son sein de sang tout rouge encor ;
Il me montre en pleurant sa blessure mortelle :
« Vois l'ouvrage, dit-il, de ta main criminelle;
Mon amitié, tes jours que mon bras défendit,
Tant de dons que sur toi ma bonté répandit,
Regarde, ils ont produit cette reconnaissance :
Tremble, le juste ciel va remplir ma vengeance. »

Il disparaît, et moi, je le suis à grands pas;
Je le rappelle en vain, j'ouvre, je tends les bras,
Je l'embrasse, il s'échappe, et je le suis encore :
Chère ombre, ô mon ami !... tu fuis, et je m'abhorre !
Viens, parle, entends ma voix, qu'exiges-tu? mon sang?
Vois-le couler, ce fer va déchirer mon flanc :
Un moment; chez les morts je suis prêt à te suivre...
Hélas! c'est mon désir, mais on me force à vivre :
Les lois, Dieu me défend, par un ordre cruel,
De porter en mon cœur moi-même un fer mortel;
Mais quand du haut du trône où s'assied la justice
J'entendrai prononcer l'arrêt de mon supplice,
Rien ne peut m'arracher à ce juste dessein...
D'un bras ensanglanté je percerai mon sein...
Eh! qu'importe, mon frère, à l'État, au ciel même,
Quand les vengeurs des lois, par un ordre suprême,

Condamnent un coupable à descendre au tombeau,
Que son glaive l'y plonge, ou le fer d'un bourreau?
Je vengerai les lois, je punirai mes crimes;
Mais je ne veux point être une de ces victimes
Qui, mourant au grand jour d'un infâme trépas,
Servent d'exemple à ceux qui marchent sur leurs pas.
Ah! qu'il en coûte au cœur qui perd son innocence!
Mais qu'entends-je?... un bruit sourd... et vers moi
[l'on s'avance!
C'en est fait, malheureux!... mon asile est connu.
La liberté, l'honneur, pour moi tout est perdu!
Que faire?... me défendre, ou m'arracher la vie?
Me défendre!... est un crime... ah! fuyons l'infamie...
Qu'est devenu mon fer?... frappons, j'en ai le temps...
Mais le bruit a cessé... rien ne s'offre à mes sens...
Vivons... Ah! Mélidor! quel démon me tourmente!
La feuille qui frémit me glace d'épouvante.
Je demande, je crains tout à la fois la mort.
Quand verrai-je, ô mon Dieu, le terme de mon sort?
Ces remords, ces combats, ces tourments, ces alarmes,
N'auront-ils point de fin? point de trêve à mes larmes?
Venez, venez me voir, vous qui dans les plaisirs
Apaisez sans terreur la faim de vos désirs;
Approchez, contemplez ce corps pâle et livide,
Ces yeux creux et flétris, ce front que l'ennui ride,
Ce cœur par les remords percé, mis en lambeaux:



L'amour des voluptés a causé tous ces maux.
Et toi, mon frère, et toi... que toujours mon image
Soit présente à tes yeux, t'écarte du naufrage...
Par les tourments affreux dont je suis abattu,
Présume le bonheur dont jouit la vertu...
Ah! si je revivais, mes jours tissus de crimes,
Qu'ils seraient innocents !... Souhaits illégitimes !
Adieu, mon frère, adieu... je t'ai tout révélé...
Sois heureux, surtout sage, et je meurs consolé.

LES PLAINTES DU MALHEUREUX.

Le jour fuit, la nuit naît, prompte à s'évanouir ;
Tout passe, et ma douleur paraît seule éternelle !
Je cours après des biens dont je ne puis jouir ;
Aux cris du malheureux la fortune est rebelle.
Point d'espoir de repos... l'abaissement, la faim,
Les pleurs, le désespoir, voilà mon apanage.
Mes talents, ma vertu. mes veilles, tout est vain ;
Ma misère et mes maux croissent avec mon âge.
Que devenir? que faire? ô mort, à mon secours !
Viens, finis mes tourments ; et pourquoi vis-je encore ?
Pour souffrir, pour traîner d'insupportables jours?
La mort aussi me fuit !... vainement je l'implore...
Dieu cruel ! réponds-moi. Quels sont donc tes desseins,
En me chargeant ainsi du poids de l'infortune,

Tandis qu'autour de moi je vois tous les humains
M'étaler un bonheur dont l'aspect m'importune ?
Hélas ! si tu ne veux qu'éprouver ma vertu,
C'est trop me tourmenter, je la sens qui chancelle ;
Le besoin la balance et va triompher d'elle.
Arrête... malheureux ! que je suis combattu !
Il est donc vrai que l'homme, en proie à la misère,
Malgré lui vers le crime est souvent entraîné...
Malheur à ceux dont je suis né !
Père aveugle et barbare ! impitoyable mère !
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence !
Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance,
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ...
Mais vous avez nourri les feux de mon génie ;
Mais, vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie
Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
Maintenant au tombeau vous dormez sans alarmes,
Et moi... sur un grabat arrosé de mes larmes,
Je veille, je languis par la faim dévoré,
Et tout est insensible aux horreurs que j'endure !
Tout est sourd à mes cris... tout dort dans la nature,
Dans les bois, à la ville, aux champs et sur les flots.

Le M** au teint de rose et l'ami du repos,
Ronfle nonchalamment étendu sur la plume ;

Et jusqu'à l'artisan qui, dès l'aube du jour,
Faisant sous un marteau retentir son enclume,
Donne aux époux voisins le signal de l'amour,
Tout repose endormi dans l'oubli de ses peines.
Mes yeux seuls sont ouverts, je suis seul malheureux...
Seul, je remplis les airs de mes cris douloureux ;
Seul, de tous les penchants mon cœur porte les chaînes.
L'honneur, qui me berçant de l'espoir d'un grand nom
M'emporte malgré moi sur les pas d'Apollon,
L'ambition de l'or, la jalousie impure,
Et l'amour, pour tout autre une source de biens...
Me causent plus de maux que la faim la plus dure.
Heureux cent fois le pauvre à qui de doux liens
Peuvent faire oublier les soucis de la vie !
Heureux, bien plus heureux cet homme de génie,
Qui, placé dans l'aisance et cultivant les arts,
N'a pas besoin d'appui pour fixer nos regards !
Il vole à tire-d'aile au Temple de Mémoire :
Semblables aux beautés qui vont baissant les yeux
A l'aspect d'un soleil brûlant et radieux,
Les grands le craindront tous, éblouis de sa gloire. .
Et moi, moi, malheureux ! j'aurai beau travailler,
Je vivrai dans l'oubli... la muse mercenaire
D'un éclat glorieux ne peut jamais briller...
Mais cessons de me plaindre, et tremblons de déplaire.



L'AMANT DÉSESPÉRÉ.

Forêts solitaires et sombres,
Je viens, dévoré de douleurs,
Sous vos majestueuses ombres
Du repos qui me fuit respirer les douceurs.

Recherchez, vains mortels, le tumulte des villes !
Ce qui charme vos yeux aux miens est en horreur.
Ce silence imposant, ces lugubres asiles,
Voilà ce qui peut plaire au trouble de mon cœur.

Arbres ! répondez-moi... Cachez-vous ma Sylvie ?
Sylvie, ô ma Sylvie !... elle ne m'entend pas.
Tyrans de ces forêts, me l'auriez-vous ravie ?
Hélas ! je cherche en vain la trace de ses pas.

O feuillages chéris, voluptueux feuillages !
Combien de fois vos noirs ombrages
Nous ont aux yeux jaloux l'un et l'autre voilés,
Et que ces doux instants se sont vite écoulés !

Toi qui me répétais les chants de ma Sylvie,
Quand, seule, elle vantait les douceurs de sa vie,
L'entends-tu ? parle, écho ; dis, me la rendra-t-on ?
Hélas ! il semble qu'il dit non...

Mais quel son a frappé mon oreille éperdue ?
Peut-être est-ce un soupir de ma divinité,
    Qui dit à mon cœur agité :
    Viens, elle te sera rendue...

C'est elle ! ô doux retour ! hâtons-nous d'approcher!
J'entends ses pieds fouler les feuilles gémissantes.
Mais non... c'est ce ruisseau qui va contre un rocher
Briser en murmurant ses ondes blanchissantes.

Ce ruisseau murmurer ?... Il gémit sur mon sort...
Ces arbres attristants et voués à la mort,
    Qui couronnent ces rives,
Ces sapins, ces cyprès, leur morne majesté,
Ces bois silencieux, leur vaste obscurité,
Tout semble prendre part à mes douleurs plaintives.

Ah ! revînt-elle encore, il ne sera plus temps.
Ses yeux, au lieu de moi, retrouveront ma cendre ;
Et les pleurs que sur elle on la verra répandre,
Ses regrets douloureux, ses longs gémissements,
Viendront au tombeau même éveiller mes tourments.

LE PRINTEMPS.

Sur un vieux char de fer traîné par les orages,
L'Hiver, ce noir géant compagnon des ravages,

Fuit avec les frimas et l'ennui, ses enfants.
Aux accords enchanteurs des oiseaux triomphants,
Foulant d'un pied léger la naissante verdure,
Le Printemps, au milieu d'une foule d'Amours,
Des zéphyrs précédé, suivi par les beaux jours,
Arrive, et d'un coup d'œil embellit la nature.
L'arbre, qui n'était plus qu'un cadavre séché,
Est étonné des fleurs qui brillent sur sa tête,
Et le fleuve, tantôt sous les glaces caché,
Tantôt rapide, impur, battu par la tempête,
Se promène, orgueilleux du calme de ses eaux :
Et vous, longtemps muets, vous murmurez, ruisseaux.
Vous admirez déjà les fleurs les plus superbes
Se disputer l'honneur de parfumer vos bords,
Et vous, Amours! et vous, tout ressent vos transports:
Le zéphyr caressant courbe en onde les herbes,
Et l'oiseau tout de feu, d'arbre en arbre élancé,
Poursuit, atteint, saisit, relâche sa femelle,
L'attrape de nouveau, l'agace, bat de l'aile,
Et sous un sein brûlant, tenant son corps pressé,
En jouit, et s'envole en chantant avec elle.
La fleur même en nos prés penche amoureusement,
Sur sa voisine obéissante,
Sa tête d'or, d'azur et de pourpre éclatante,
Et la baise cent fois par un doux mouvement.

Le ris de la nature est sur toutes les lèvres :
Voyez-vous ces brebis, ces génisses, ces chèvres,
Bondir sur la campagne, et, pleines de désirs,
Appeler leur époux aux amoureux plaisirs,
Tandis que sous un arbre, auprès de son amante,
Le berger les lui montre, et lui dit en pleurant :
« Toi seule es insensible au feu qui me tourmente. »
La bergère rougit, et baisse en soupirant,
Ses yeux chargés de pleurs où se peint sa défaite.
Jouis, heureux berger, tes vœux sont couronnés :
Vainqueur de ta bergère, allons, sur ta musette
Célèbre les plaisirs que l'Amour t'a donnés;
Accompagne ma voix... Hélas ! ses sons expirent ;
Je fais pour m'abuser des efforts superflus;
Et l'aspect du bonheur que les autres respirent
Pour les infortunés est un tourment de plus.
Déployez-vous pour eux vos frais et verts ombrages,
Bois, longtemps attristés de vous voir sans feuillages ?
Ces monts d'azur épars sous la voûte du ciel,
Ces tapis de gazon étendus sur les plaines,
Ces arbres odorants, ces limpides fontaines,
Tous ces riants objets dissipent-ils le fiel
Qui fait de leurs longs jours un hiver éternel ?

Mais quels chants ! loin de moi, fuis, pensée odieuse ;
Sur de plus beaux sujets promenons mes regards ;

Vois-je pas de buveurs une troupe joyeuse?
Que de flacons remplis sur ces gazons épars !
Le souris sur la bouche, auprès de sa Glycère
Chacun s'arme du sien, le bouchon saute en l'air,
Le vin brille, le verre entre-choque le verre ;
De tous les dons du ciel le vin est le plus cher,
Disent-ils, et soudain ils entonnent ensemble
Des hymnes en l'honneur du dieu qui les rassemble ;
Et tous, levés en chœur, ils ont en même temps
Par trois libations salué le Printemps.
Mais un autre tableau devant moi se découvre :
Dans ces vastes jardins où s'élève le Louvre,
Enorgueilli d'avoir des rois pour habitants,
Où le marbre animé retrace à notre vue
Des héros fabuleux les exploits éclatants,
Que borde d'arbres verts une forêt touffue,
Théâtre où nos beautés vont disputer les cœurs,
Quel concours a paru ! la ville est délaissée :
Ces lieux, longtemps déserts, sont un autre Élysée,
Et des ajustements les diverses couleurs,
Réfléchissant l'éclat dont brille la verdure,
Charment les yeux surpris de ces riants tableaux.
La Seine, à cet aspect, semble arrêter ses flots,
Et soudain, de plaisir suspendant son murmure,
Se dresse sur son urne, et dit : C'est le Printemps ;
Et c'est aussi ce dieu qu'ont célébré mes chants.

QUARTS D'HEURE DE MISANTHROPIE.

Fiers souverains des bois, souffrez qu'en vos repaires,
Délaissé par les miens, des mortels rebuté,
Je vienne parmi vous chercher l'humanité.
Vous êtes, moins que l'homme, et durs et sanguinaires.

Le sanglier qui voit, frappé d'un coup mortel,
Succomber son semblable,
Soudain pour le venger vole au chasseur cruel,
Et brave, en l'attaquant, son tonnerre effroyable.

L'homicide lion qui, tombant de langueur,
Ne peut chercher sa nourriture,
Voit un autre lion qui, plaignant son malheur,
Vient avec lui partager sa pâture.

Sombres cités du peuple dévorant,
Forêts, avez-vous vu le loup, brûlant d'envie,
Arracher au loup expirant
La brebis qu'il avait ravie ?

Non : l'homme seul jaloux, insensible, inhumain,
Abhorre, ne plaint point, déchire son semblable :
De l'homme, ave regret, l'homme apaise la faim.

Qui semble malheureux, à nos yeux est coupable.
Tous les cœurs sont d'airain ; le grand est orgueilleux,
   Le riche avare et le pauvre envieux.
L'univers est un temple où l'on voit l'injustice
Se targuer sur l'autel, un sceptre dans la main.
La modeste vertu, victime du dédain,
Y marche l'œil baissé devant l'éclat du vice ;
Et les pâles talents, couchés sur des grabats,
Y veillent consumés par la faim qui les presse,
Tandis que, s'égayant, chantant dans la paresse,
L'ignorance au teint frais s'endort sous le damas.

Et je vivrais encor dans ce coupable monde !
Non : autant mes malheurs y furent douloureux,
Autant pour lui ma haine est brûlante et profonde.
Tigres, recevez-moi dans vos séjours affreux ;
Je veux vivre avec vous. Qu'un morne et noir silence,
Qu'une effrayante nuit attriste au loin ces bois,
Pour en bouleverser la solitude immense,
Que les vents, échappés de leurs cachots étroits,
Unissent leur murmure au fracas du tonnerre,
Du chêne à longs éclats déchirent les rameaux,
Déracinent le pin qui, renversé par terre,
Écrase sous son poids des milliers d'arbrisseaux :
Leur ténébreuse horreur m'est également chère.

Quand le teint du soleil s'obscurcit de pâleur,
Quand tout autour de moi respire la tristesse,
Mon cœur est soulagé, je sens moins mon malheur;
Je crois que la nature à mon sort s'intéresse;
Je crois que, courroucé d'avoir vu les humains
Refuser des secours à mes tristes destins,
Le ciel ne daigne plus leur prêter sa lumière...
Ou plutôt il me semble, et j'en suis consolé,
Que tout est comme moi plaintif et désolé.
J'aime à me retracer ma nouvelle carrière :
Mon lit sera la feuille, un antre ma chaumière,
L'herbe ma nourriture, et l'onde ma boisson ;
Mes plaisirs l'innocence, et mon bien la raison.

Ainsi, par les sentiers de la misanthropie,
Quand au bord du tombeau je serai parvenu,
Ces mots seront les derniers de ma vie :
« J'eusse aimé les humains s'ils aimaient la vertu. »

FIN.

CORBEIL, TYP. ET STÉRÉOT. DE CRÉTÉ.

BIOGRAPHIE

DES AUTEURS MORTS DE FAIM

PAR CHARLES COLNET.

EXTRAIT

D'UN GRAND OUVRAGE INTITULÉ :

BIOGRAPHIE

DES AUTEURS MORTS DE FAIM

PAR CHARLES COLNET.

Homère, qu'ils appellent le prince des poëtes, était, sans contredit, le roi des gueux. Il allait de ville en ville, récitant ses vers pour avoir du pain. Je sais qu'après sa mort, sept villes se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître. Cela est très-honorable sans doute ; mais n'auraient-elles pas mieux fait de se cotiser pour lui faire une petite pension pendant sa vie ? Je dis petite, parce qu'Homère n'aurait pas été fort exigeant, et aurait senti qu'on ne pouvait pas lui donner autant qu'à un comédien ou à un gladiateur. Vous serez immortels ; mais commencez d'abord par mourir de faim... Voilà la destinée des poëtes.

Il semble que, de tous les genres de poésie, l'épopée soit celui qui rapporte le moins. Le Tasse se trouva réduit à un tel état de dénûment qu'il fut obligé d'emprunter un petit écu pour vivre une semaine ; il alla, tout couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrento, dans le royaume de Naples, pour y visiter une sœur qui y demeurait, et si l'on en croit Voltaire, il n'en obtint aucun secours. Ce poëte fait allusion à sa pauvreté dans un joli sonnet qu'il adresse à sa chatte, en la priant de lui prêter l'éclat de ses yeux :

Non avendo candele per escrivere i suoi versi.

N'ayant point de chandelle pour écrire ses vers. — Il est vrai que le lendemain du jour où il mourut il allait être couronné au Capitole par le pape Grégoire VIII ; mais les juifs de la Lombardie ne lui auraient pas prêté un sou sur sa couronne de laurier.

Milton eut beaucoup de peine à vendre son *Paradis Perdu ;* enfin le libraire Thompson lui en donna dix livres sterling, en stipulant que la moitié du prix ne serait payable que dans le cas ou cet ouvrage aurait une seconde édition. — Ce poëme a valu plus de cent mille écus à la famille du libraire...

Au reste, si Milton vécut pauvre, ce fut de sa faute. Il avait été zélé républicain, et à l'époque de

la Restauration, il crut sottement qu'il devait conserver son opinion et ses principes.

Le Camoëns avait pour tout revenu une pension de vingt écus que lui faisait le roi Sébastien, à la cour duquel il était obligé de paraître tous les jours. — Le soir, il envoyait un esclave mendier de porte en porte. Cet esclave, plus sensible que les compatriotes de ce poëte illustre, l'avait suivi à son retour des Indes et ne voulut jamais l'abandonner. Le Camoëns mourut, si l'on en croit quelques écrivains, dans un hôpital où ses protecteurs eurent la bonté de le faire transporter. La générosité et l'admiration de ses concitoyens éclatèrent après sa mort. On mit cette épitaphe sur son tombeau : *Ci-gît Louis Camoëns, le prince des poëtes de son temps.*

Cervantes vécut dans l'indigence. Ses premiers essais ne l'empêchèrent pas d'être valet de chambre du cardinal Aquaviva. Ses comédies, qui eurent le plus grand succès, son admirable Don Quichotte, ne purent le tirer de la misère. La cour, où son mérite était bien connu, ne fit rien pour lui. On rapporte que Philippe III, étant un jour sur un balcon de son palais, aperçut un étudiant qui lisait un livre avec la plus grande attention, et qui de temps en temps interrompait sa lecture pour se frapper le front avec

des signes extraordinaires de plaisir. « Ce jeune homme, dit-il, a perdu la tête, ou il lit Don Quichotte. » Aussitôt les courtisans coururent vers l'étudiant pour savoir quel livre il lisait, et trouvèrent que la conjecture du roi était juste. C'était sans doute un éloge bien flatteur pour Cervantes; mais il ne fut suivi d'aucun bienfait; et celui qui en était l'objet mourut pauvre comme il avait vécu.

Arioste se plaint souvent de sa pauvreté dans ses satires. Il occupait une maison très-petite. Ses amis lui demandant pourquoi, après avoir décrit dans son Roland tant de palais somptueux, il avait bâti une maison aussi mesquine, il répondit : « Qu'il était plus facile d'assembler des mots que des pierres. »

Il fut cependant gouverneur d'une province de l'Apennin; mais les poëtes ne sont pas propres à remplir de grandes places : ils ne savent pas s'enrichir.

L'ingénieux auteur de Gilblas, étranger aux douceurs que procure une aisance honnête, habita longtemps une petite chaumière aux environs de Paris, pendant que ses ouvrages faisaient la fortune des libraires. Si l'on en croit les mémoires du temps, deux particuliers se battirent en duel, après s'être disputé le dernier exemplaire de la seconde édition du

Diable Boiteux. Dans sa vieillesse, Le Sage fut obligé de se retirer avec sa femme et ses filles, qu'il n'avait pu marier, chez un de ses fils, chanoine de Saint-Omer.

Tristan, auteur de *Marianne*, et d'autres tragédies qui furent toutes représentées avec un grand succès, *passait*, dit Boileau, *l'été sans linge et l'hiver sans manteau*. Il se plaint sans cesse, dans ses vers, de son indigence. Voici son épitaphe qu'il composa lui-même :

Ébloui de l'éclat de la faveur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
Faisant le chien-couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre et tâchai de paraître.
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Louis XIV demanda un jour à Racine ce qu'il y avait de nouveau dans la littérature ; le poëte répondit qu'il venait de voir le grand Corneille mourant et manquant de tout, même de bouillon ; le roi garda le silence et envoya un secours à Corneille. Quinault vécut fort à son aise ; mais il faisait des prologues.

Où serait mort La Fontaine, si, après avoir passé près de vingt ans chez madame de la Sablière, il n'eût trouvé un asile chez M. d'Hervart ? « J'ai appris, lui



dit cet ami compatissant, j'ai appris la mort de madame de la Sablière, et je viens vous proposer de venir demeurer chez moi. — J'y allais, » répondit La Fontaine.

Duryer, auteur de *Scévole*, que les comédiens feraient bien de remettre au théâtre, et de plusieurs autres tragédies, travaillait à la hâte pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. Le libraire Sommanville lui donnait un écu par feuille. — Le cent de vers alexandrins lui était payé quatre francs, et le cent de petits, quarante sous : encore le libraire avait-il exigé que ces vers fussent *rendus chez lui*. Une des filles du poëte venait de la campagne, une fois par semaine, traversait à pied le faubourg Saint-Antoine et une partie de la ville, pour livrer à Sommanville l'ouvrage de son père. Vigneul de Marville (le P. Bonaventure d'Argonne) fait une peinture touchante de la détresse de ce poëte infortuné. « Nous allâmes le voir par un beau « jour d'été, dans un village obscur, à une petite « distance de la ville ; il nous reçut avec joie, nous « parla de ses nombreux projets et nous montra « plusieurs de ses ouvrages ; mais ce qui nous inté- « ressa le plus, c'est que, craignant de nous faire « voir sa pauvreté, il résolut de nous procurer « quelques rafraîchissements. Nous nous plaçâmes à

« l'ombre d'un gros chêne orné d'un épais feuillage; « la nappe fut mise sur le gazon; sa femme nous « apporta du lait, et il nous servit des cerises avec de « l'eau fraîche et du pain bis. Il nous reçut avec « beaucoup de gaieté; mais nous ne pûmes prendre « congé de cet homme estimable, qui était d'un âge « avancé, sans verser des larmes en le voyant si « maltraité de la fortune. »

Dufresny devait trente pistoles à sa blanchisseuse; il l'épousa afin de s'acquitter. *Pauvreté n'est pas vice*, lui disait un jour un de ses amis: *C'est bien pis*, répondit le poëte. Au reste il faut convenir que la sienne était la suite de sa mauvaise conduite; et Voltaire a eu raison de dire :

Et Dufresny plus sage et moins dissipateur,
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.

On a dit de l'abbé Pellegrin :

Le matin catholique et le soir idolâtre.
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

L'archevêque de Paris le força d'opter, et il préféra le théâtre qui lui rapportait plus que l'autel. C'est à cette époque qu'il établit un magasin, dans lequel on trouvait, pour un prix très-modique : *chansons*, *sermons*, *madrigaux*, *panégyriques*, *épithalames*,

cantiques, rôles de princesses, de confidentes, etc.

Ce commerce ne l'enrichit pas. Il vivait pauvrement et était fort mal vêtu. Un mauvais plaisant lui ayant demandé un jour à quelle bataille son manteau avait été percé de trous : *A la bataille de Cannes*, répondit l'abbé, tombant à coups de canne sur l'impertinent qui insultait à sa misère. — Lorsqu'on joua son opéra de *Loth*, au moment où l'acteur chantait : *L'amour a vaincu Loth*, on cria du parterre : *Qu'il en donne une à l'auteur.*

A la première représentation d'un autre opéra, on arrêta comme coupeur de bourses un individu qui disait sans cesse à son voisin : *Faut-il couper ?* c'était un tailleur. L'abbé Pellegrin lui avait demandé un habit. L'artiste n'avait consenti à le faire, que dans le cas où l'opéra réussirait, et il avait mené avec lui un de ses garçons dont le bon goût lui était connu. C'est à ce garçon qu'il demandait à chaque instant s'il pouvait *couper* l'habit de l'auteur.

Boissy, auteur de plusieurs comédies, dont quelques-unes sont restées au théâtre, vécut longtemps dans une affreuse détresse. Il la cachait avec soin. Trop fier pour demander des secours, il s'enfermait chez lui et s'imposait toute sorte de privations. Enfin le découragement s'empara de lui, ainsi que de la malheureuse femme qui partageait son sort ; ils ré-

solurent l'un et l'autre de céder à leur destinée et de se laisser mourir de faim. Quelques voisins charitables apprirent ce funeste dessein. Ils pénétrèrent dans la retraite de Boissy, et par de prompts secours, de douces consolations, parvinrent à le réconcilier avec la vie.

Le jour de la première représentation de l'*Amant Jaloux*, l'auteur (D'hele) écrivit à Grétry :

« Il ne m'est pas permis d'aller chez vous; venez « donc chez moi tout de suite, et apportez environ « dix louis, sans quoi je vais au Fort-l'Evêque au « lieu d'aller ce soir aux Italiens. »

Son lit, c'est Grétry qui parle, était entouré d'huissiers. D'hele s'était laissé condamner par défaut à l'instance de la femme qui lui avait dépensé sa fortune, et qui exigeait encore le loyer de la chambre qu'elle lui avait donnée chez elle.

Etant un jour chez un de ses amis, il se revêtit d'une culotte dont il avait besoin et sortit. L'ami rentre, et en s'habillant, ne trouve pas tout ce qu'il lui fallait. M. D'hele seul était entré ; mais on n'osait le soupçonner : cependant, le soir, au Caveau, l'ami, posant la main sur la cuisse de D'hele, lui dit : « Ne sont-ce pas là mes culottes ? — Oui, répondit D'hele, je n'en avais pas. »

Je l'ai vu longtemps, dit toujours Grétry, je l'ai

vu longtemps presque nu. Il n'inspirait pas la pitié; sa noble contenance, sa tranquillité semblaient dire : Je suis homme; que peut-il me manquer ?

Agrippa, qu'on accusait d'être en commerce avec le diable, ne sut pas profiter de cette liaison pour s'enrichir. Il mendia longtemps en Allemagne, en Angleterre et en Suisse; et, après avoir passé une partie de sa vie en prison, il mourut à l'hôpital de Grenoble.

Henri Étienne, auteur d'une excellente version d'Anacréon, en vers latins, et d'autres ouvrages estimés, mourut à l'hôpital de Genève à l'âge de soixante et dix ans, et son petit-fils Antoine termina ses jours à l'Hôtel-Dieu de Paris, âgé de quatre-vingts ans.

Notre savant historiographe André Duchesne, qu avait recueilli avec tant de soin toutes les pièces authentiques servant à l'histoire de France, se vit obligé de fagoter à la hâte des ouvrages médiocres, et de prostituer son talent pour avoir du pain. Bientôt la misère le chassa de Paris. Il se retira dans une petite ferme qu'il avait en Champagne, et se tua en tombant du haut d'une charrette chargée de foin.

L'historien Varillas vivait de peu, avec de bons ec-

clésiastiques. *Semper parce et duriter se habebat.* Son appartement était un galetas, où le soleil régnait pleinement en été, et le froid en hiver. Ses fenêtres étaient mal fermées, et sa cheminée était sans feu. Un lit mal garni, trois ou quatre chaises usées, une table vermoulue, une lampe, une écritoire, peu de livres et beaucoup de manuscrits, faisaient toute sa richesse. Il était si mal vêtu que Furetière, dans son Dictionnaire satyrique, parle des cordes de son manteau où la vermine vivait mal à son aise.

Vaugelas, écrivain estimé, auteur d'une bonne traduction de Quinte-Curce, et d'excellentes remarques sur la langue française, se tenait caché dans un petit coin de l'hôtel de Soissons pour éviter la poursuite de ses créanciers. Il mourut très-pauvre, et légua son corps aux chirurgiens pour payer une partie de ses dettes.

La Bruyère a décrit dans ses *Caractères* l'état dans lequel il s'est trouvé longtemps. — « Qu'on ne « me parle plus d'encre, de papier, de plume, de « style, d'imprimeur; je renonce à ce qui a été, qui « est, et qui sera livre... Suis-je mieux nourri et « mieux vêtu ? Suis-je dans ma chambre à l'abri du « nord ? Ai-je un lit de plume, après vingt ans en- « tiers qu'on me débite dans la place ? J'ai un grand

« nom, dites-vous, et beaucoup de gloire ; dites que « j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien. Ai-je un « grain de ce métal qui procure toutes choses ? »

Diderot fut longtemps obligé de donner des leçons pour vivre ; il faisait aussi des sermons. Un missionnaire lui en commanda six qu'il lui paya cinquante écus. L'auteur estimait cette affaire une des meilleures qu'il eût faites.

Tout est cher à Paris, et surtout le pain, disait un écrivain, et cet écrivain était Jean-Jacques Rousseau ! Dans les commencements, il allait tous les jours prendre une demi-tasse au café Procope ; la conversation des gens de lettres qui s'y réunissaient était pour lui un délassement agréable : mais bientôt sa bourse l'avertit qu'elle ne pouvait pas longtemps suffire à cette dépense. Il n'alla plus au café que de deux jours l'un ; et, un mois après, il cessa tout à fai d'y aller.

Malfilâtre était en proie à la misère et à ses créanciers, lorsqu'il commença son poëme de *Narcisse*. M. de Savine, évêque de Viviers, alla le voir, et *trouva* (ce sont ses termes) *le jeune homme le plus aimable dans les horreurs de l'indigence, et dans les frayeurs continuelles d'être arrêté et em-*

prisonné à cause des dettes qu'il avait contractées. Il engagea Malfilâtre à se soustraire pour quelque temps aux poursuites de ses créanciers, en changeant de nom et de résidence, et loua pour lui un petit appartement à Chaillot. Le poëte s'y retira sous le nom de *La Forêt*, et au bout de quelques mois il y eut achevé son poëme de *Narcisse*. Peu après, il tomba sérieusement malade. Cependant, une femme à qui il devait, ayant découvert sa retraite, l'y vint trouver. Malfilâtre, en la voyant, se crut perdu. « Rassurez-vous, lui dit cette excellente femme ; je « ne viens point vous demander mon argent, mais « vous inviter à venir à Paris, chez moi, où vous re« cevrez les secours dont vous aurez besoin. » Malfilâtre accepta la proposition. Cette femme compatissante et généreuse, dont le nom mérite d'être connu, s'appelait madame La Noue ; elle était tapissière et demeurait près de l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Elle prit les plus grands soins de Malfilâtre ; mais l'état de cet infortuné jeune homme était devenu incurable. Après deux ou trois mois de souffrances, il mourut chez madame La Noue, âgé de trente-quatre ans. Gilbert a dit :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ;
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

Ce même Gilbert était, dit fort délicatement La

Harpe, *au pain de l'archevêque de Paris et au vin de Fréron*. Il paraît que ces secours étaient insuffisants ; car Gilbert mourut très-malheureux : et c'est à l'Hôtel-Dieu de Paris qu'il termina, dans le désespoir et la misère, une vie trop courte pour les lettres et pour sa gloire.

Après la chute de Gustave, La Harpe se trouva dans une détresse cruelle. Voltaire lui proposa de venir avec sa femme passer quelque temps à Ferney pour rétablir ses affaires ; La Harpe y demeura treize mois. Pendant son absence, Dorat mit en mouvement toutes ses coteries pour nuire à celui qu'il croyait être son ennemi. Voltaire, effrayé pour son protégé, s'abaissa jusqu'à écrire à Dorat une lettre suppliante. « Je vous prie, lui disait-il, je vous prie « de considérer que c'est un jeune homme qui a au- « tant de talent que peu de fortune. »

La Harpe tomba à cette époque dans un tel découragement, qu'il fut sur le point d'accepter une éducation à cinq cents lieues de sa patrie [1].

1 On a dit et souvent répété (*le Siècle* tout récemment encore) que l'éducation des grands-ducs de Russie Alexandre, Constantin, Nicolas et Michel, fils de l'empereur Paul, avait été confiée au littérateur français La Harpe, tandis que ce fut un général suisse portant le même nom qui en fut chargé.

On sait que les quatre fils de feu l'empereur Nicolas por-

L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous. S'étant enrichi en déclamant contre la traite des nègres, et en prenant un intérêt sur un vaisseau négrier, il céda sa messe à l'abbé de la Porte, en retenant huit sous dessus. Celui-ci, devenu moins gueux par le moyen de ses compilations, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous outre les huit sous de l'abbé Raynal; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sous à l'abbé Dinouart.

M. de Chabrit promettait à la France un écrivain du premier ordre. M. Garat, après avoir analysé dans le *Mercure de France* l'ouvrage de cet auteur, intitulé *de la Monarchie et de ses lois*, s'exprime ainsi : « Au moment même que nous félicitions ainsi « M. de Chabrit de ses progrès, que nous l'invitions « à de nouveaux progrès encore, une destinée mal- « heureuse terminait les jours de ce jeune écrivain, « et l'entraînait au tombeau au milieu de son ou- « vrage et de sa carrière. Né sans fortune, exposé à « tous les besoins de l'homme et n'occupant son es-

tent également, et dans le même ordre que lui et ses frères les ont portés, les noms d'Alexandre, Constantin, Nicolas et Michel; ce sont donc deux générations qu'il ne faut pas plus confondre que les deux La Harpe. ARTHUR DELANOUE.

« prit que des besoins des nations, le malheur et des « chagrins que le désespoir lui a fait trop tôt juger « éternels, ont empoisonné et fini sa vie. »

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre. Étranger à tout, hors à ses travaux sur Descartes, il travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte par-dessus son bonnet, les deux côtés pendants à droite et à gauche ; c'est dans cette position qu'il se vit enlever un jour le fruit de ses faibles épargnes. Les circonstances de ce vol sont si singulières, que je veux, en les rapportant, égayer un peu ce tableau des misères littéraires. Un matin, l'abbé de Molière entend frapper à sa porte. — Qui est là ? — Ouvrez. Il tire un cordon et la porte s'ouvre. — Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur. — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut. Eh bien ! cherchez là dedans. (Il tend le cou, et présente un des côtés de sa culotte. Le voleur fouille.) — Eh bien ! il n'y a pas d'argent.—Vraiment non, il n'y en a pas ; mais il y a ma clef.— Eh bien ! cette clef? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire. Ouvrez. (Le voleur met la clef à un autre tiroir.) — Laissez donc : ne dérangez pas, ce sont mes papiers. Ventrebleu ! finirez-vous ? ce sont mes papiers : à

l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Prenez ; fermez donc le tiroir. (Le voleur s'enfuit.) — Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte ! Quel chien de voleur ! il faut que je me lève par le froid qu'il fait. Maudit voleur ! L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail sans songer qu'il ne lui restait plus de quoi dîner.

Le célèbre Dryden mourut dans la misère, à l'âge de soixante et dix ans.

Purchas, qui avait passé sa vie à voyager et à étudier, fut arrêté, à la requête de son imprimeur, au moment où il allait publier la relation de ses voyages et le fruit de ses méditations.

Rushworth, auteur des *Collections historiques*, passa les dernières années de sa vie et mourut dans une prison où il était détenu pour dettes.

Ryner, auteur de la collection des *Fœdera*, fut obligé de vendre ses livres pour subvenir à ses besoins.

Simon Ockley, orientaliste, a peint sa détresse avec les couleurs les plus vives. La préface de ses

ouvrages est datée d'une prison où ses créanciers le retenaient depuis plusieurs années.

Spencer, poëte aimable, languit dans la misère pendant tout le cours de sa vie.

Savage, pressé par le besoin, vendit pour dix guinées un poëme fort gai, intitulé *le Rôdeur*, qui lui avait coûté plusieurs années de son travail.

Samuel Boyer, auteur d'un poëme sur la Création, termina ses jours dans une affreuse indigence. Il fut trouvé mort dans un grenier.

John Stow avait quitté son métier de tailleur, et était devenu savant antiquaire ; mais, voyant que ses études archéologiques allaient le conduire à l'hôpital, il fut trop heureux de reprendre son aiguille.

Floyer Sydenham consacra toute sa vie à la traduction de Platon, et mourut dans une maison de force où souvent il fut privé de sa nourriture journalière. — Oh ! avec quelle ferveur les gens de lettres doivent dire à Dieu chaque matin : *Panem quotidianum da nobis hodie.*

Butler, dans son poëme d'*Hudibras*, avait fait une

satire ingénieuse et piquante des partisans enthousiastes de Cromwell, et avait ainsi servi la cause de Charles II. Ce prince citait souvent cet ouvrage et en savait plusieurs morceaux par cœur. — Vous croyez peut-être que l'auteur en recevait une pension considérable. — Vous vous trompez : Butler vécut et mourut pauvre. Un de ses amis fut obligé de faire les frais de son enterrement.

Chatterton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un de leurs plus grands poëtes, s'est tué de désespoir. Il n'avait pas encore dix-huit ans. En 1770 il vint à Londres, où il espérait trouver quelques ressources, soit en copiant les ouvrages des auteurs, soit en corrigeant leurs épreuves. Ses espérances ayant été trompées, il s'empoisonna. On a su depuis que souvent il avait manqué de pain, et qu'il regardait comme un mets délicieux une tourte de deux sous.

A l'âge de vingt et un ans, la pauvreté de Linnée était telle qu'il manquait souvent des choses les plus nécessaires à la vie, et qu'il était réduit à se servir des vieux souliers qu'on avait jetés comme hors d'usage, et qu'il raccommodait lui-même avec des morceaux de carton. Cependant, à cette époque, on admirait ses connaissances en botanique, et il met-

tait en ordre les matériaux de sa *Bibliotheca Botanica*.

Wondel, le Shakspeare de la Hollande, après avoir vécu longtemps du mince produit d'une boutique de bas, mourut de besoin à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ses obsèques offrirent un spectacle singulier : son corps était porté par quatorze poëtes aussi pauvres que lui.

Le savant Alde Manuce se rendit insolvable, en empruntant une modique somme d'argent pour faire transporter sa bibliothèque de Venise à Rome où il était mandé. La vente de cette bibliothèque ne put le tirer de la misère.

Bentivoglio, quoique cardinal, ne put échapper à la pauvreté qui poursuit les gens de lettres. Il tomba vers la fin de ses jours dans une extrême indigence; et, après avoir vendu son palais pour satisfaire à ses créanciers, il ne laissa en mourant à ses héritiers, que la réputation que ses ouvrages lui avaient faite.

Winkelmann fut obligé de se faire maître d'école dans un village; et, comme il le dit lui-même, tandis qu'il enseignait l'A b c à des enfants couverts

de teigne et de galle, il cherchait le beau, et méditait sur les morceaux sublimes de Platon et d'Homère. Il se nourrissait presque toujours de pain et d'eau, et faisait souvent quarante lieues à pied, pour voir un tableau ou une statue.

Xylander vendit pour une somme très-modique sa traduction latine de *Dion Cassius;* le libraire ayant exigé des notes, notre savant les fit, et les lui vendit pour un dîner. Son extrême pauvreté, et les travaux non interrompus auxquels il était forcé de se livrer pour vivre, lui firent contracter une maladie, dont il mourut à l'âge de quarante-quatre ans.

Je ne sais quel homme de lettres disait : « La Bastille ne vient pas, et je ne sais comment payer mon terme qui va échoir. » C'était une ressource pour les gens de lettres que cette Bastille que l'on a détruite d'une manière fort irréfléchie. Quelle chère ils y faisaient ! Marmontel eut le bonheur d'y être admis, pour une parodie fort ingénieuse, dont il n'était pas l'auteur ; et, quoique accoutumé à de très-bons dîners, il fut émerveillé de celui qui fut servi dans cette maison royale. « Bury (son domestique « m'invite à me mettre à table, et il me sert la soupe. « C'était un vendredi. Cette soupe en maigre était « une purée de fèves blanches, au beurre le plus

« frais, et un plat de ces mêmes fèves fut le premier « que Bury me servit. Je trouvai tout cela très-bon. « Le plat de morue qu'il m'apporta ensuite, était « meilleur encore. La petite pointe d'ail qui l'as- « saisonnait avait une finesse de saveur et d'odeur « qui aurait flatté le goût du plus friand Gascon. Je « trouvai qu'on dînait fort bien en prison.

« Comme je me levais de table et que Bury allait « s'y mettre (car il y avait encore à dîner pour lui « dans ce qui me restait) voilà mes deux geôliers « qui rentrent avec des pyramides de nouveaux plats « dans les mains. A l'appareil de ce service en beau « linge, en belle faïence, cuiller et fourchette d'ar- « gent, nous reconnûmes notre méprise; mais nous « ne fîmes semblant de rien; et lorsque nos geôliers, « ayant déposé tout cela, se furent retirés, *Monsieur*, « me dit Bury, *vous venez de manger mon dîner;* « *vous trouverez bon qu'à mon tour je mange le* « *vôtre.* — *Cela est juste,* » lui répondis-je.

Veut-on maintenant savoir en quoi consistait ce second dîner? Comme c'était un jour maigre, le gouverneur, par un trait de délicatesse exquise, avait ordonné que le philosophe fût servi en gras. On lui apporta donc un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli, ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards, une très-belle poire de cresane, du raisin frais, une bouteille de

vin vieux de Bourgogne, le tout sans préjudice du café et des liqueurs. L'après-dîner, le gouverneur visita l'heureux prisonnier, et lui proposa un poulet pour son souper.

C'est ainsi que l'on était traité à la Bastille. Je ne parle pas de la bibliothèque où l'on trouvait les meilleurs livres, des promenades où l'on respirait un air si pur, et de la partie qu'on faisait, le soir, chez le commandant ou chez M. le major. La Providence semblait avoir ménagé aux hommes de lettres cette aimable retraite dans laquelle ils jouissaient d'un doux loisir si nécessaire à leur génie et qu'ils cherchent en vain dans le tourbillon de la société. Aussi, sans parler de la *Henriade*, que de bons ouvrages sont sortis de la Bastille !

Il m'eût été très-facile d'ajouter beaucoup de noms bien connus à la liste des auteurs malheureux que je viens de citer ; mais il est temps de terminer un tableau aussi affligeant ; je me contenterai de citer, en finissant, un passage extrait d'un ancien numéro du *Mercure de France*.

« Ministres des rois, dit dans cet article M. Cos-
« seph d'Ustaritz, évaluez à la rigueur le pain né-
« cessaire pour nourrir un homme, l'eau qui doit
« l'abreuver, l'habit décent auquel les portes ne sont
« pas fermées ; et avec cette somme (1,500 fr.) que

« vous donnerez à quelques jeunes gens, vous ferez « naître des hommes dont les idées éclaireront vos « vues et vos desseins sur la félicité des peuples. « Donnez cela et ne donnez pas davantage. Refusez « ou retirez tout à qui fera dans ce genre une de- « mande de plus. Celui qui ne trouve pas dans son « talent tous les biens qu'il désire, et le dédomma- « gement des plaisirs dont il se prive, n'a point de « talent. Celui-là n'est fait ni pour éclairer son « siècle, ni pour s'illustrer lui-même. Qu'il rampe, « qu'il s'enrichisse et cherche sa félicité dans des « jouissances que le plus grossier des hommes peut « goûter mieux que lui. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, cette longue liste s'est augmentée des noms d'Auguste Lebras, de Victor Escousse, d'Élisa Mercœur, d'Eugène Orrit, et tout récemment encore de Gérard de Nerval.

FIN.

CORBEIL. — TYPOGRAPHIE DE CRÉTÉ.

